

la
carte
de

feuille internationale d'architecture

PICA CIAMARRA

8

la collection

CIVILISER L'URBAIN

Ce recueil de réflexions a pour titre le nom de la Fondation -Association du troisième secteur- qui est lancée cette année afin de divulguer la vision systémique des transformations des cadres de vie et conserver les archives du cabinet PCA dans lequel continuent à s'accumuler recherches, projets, maquettes, notes, écrits et publications.

Le ton presque impératif du titre indique une utopie possible.

Tout tourne autour de la substantielle différence entre « ville » et « territoire urbanisé », de la logique du « fragment » et de l'objectif de contribuer à créer des cadres de vie qui puissent constituer la « seconde nature finalisée agissant pour les usages civils » et exprimer civilisation et valeurs humaines.

Ne s'agissant pas de chapitres d'un livre, mais d'un recueil de textes autonomes aux origines diverses -non homogènes, mentionnés en séquence logique- la répétition d'images, références ou arguments peut certes sembler obsédante, mais renforce nos thèses. Autant d'idées et de lignes de recherche cohérentes avec les expériences en termes de plan et de plan et de projet.

Nombre d'images reproduisent avec simplicité les diapositives utilisées dans les conférences, en évitant, là où c'est possible, les textes d'accompagnement.



CIVILISER L'URBAIN

PICA CIAMARRA

Édition française Avril 2018
http://www.lecarrebleu.eu

© Le Carré Bleu - Association, Loi de 1901
© Pica Ciamarra Associati

ISSN 0008-68-78

Traduit de l'italien par
Luciana de Rosa (43-59; 87-91; 117-145; 171-173) - révision François Lapied
Catherine Millasseau (19-41; 61-85; 93-115; 147-169; 175-187)
Giustiniana Principe (5-18, 189-191)

Mise en page
un merci spécial à Francesco Damiani
qui s'occupe des archives PCA
et des supports iconographiques aux textes des conférences

Image sur la couverture
« Casa a Posillipo »
d'une photo par Mimmo Jodice



5	Au dehors, au-dedans de l'Université	
19	Sustainabiliy Sustains Architecture	
27	Alphabétisation à l'écologie et à la qualité de l'architecture	
35	Smart thinking / smart planning	
43	Savoir se développer	
51	Re-civiliser l'urbain	
61	Périphéries : inconvénients à combler	
67	Mobilité dans les zones métropolitaines, nouveaux comportements et formes de socialité	
75	Espaces publics et mobilité urbaine	
81	des « non-lieux » aux « lieux de condensation sociale »	
87	Critères pour les espaces urbains	
93	La récupération de l'identité	
103	Le mantra de l'Ecologie dans la pratique des relations	avec Patrizia Bottaro
111	Pourquoi un manifeste ?	
117	Vers un nouveau cycle en architecture	
125	Vers le Code de Conception	
143	Vers la Cité des dialogues	
147	Connaître pour gouverner	
157	Architecture: seconde nature agissant pour des usages civils	
171	Utopie concrète	
175	Des bouteilles à la mer	
183	En scrutant le futur	
189	Sept « Fiascos »	



AU DEHORS, AU-DEDANS DE L'UNIVERSITE

J'avais commencé le dernier cours en condensant l'introduction dans une brochure et 48 images pour éviter une « dernière leçon ». Mais le doyen nous rappelle à un « rituel de passage »: je lui en sais gré car il m'a amené à réfléchir sur le sens du parcours dans une Faculté que j'ai commencé à fréquenter en 1954.

En ce temps-là, la contraposition entre rationalisme et exigence organique était vive, depuis deux décennies, Broadacre City était l'alternative américaine à la Ville radieuse, Alvar Aalto avait achevé la Mairie de Saynatsalo, Le Corbusier avait réalisé l'Unité d'Habitation à Marseille, mais ne nous avait pas encore surpris avec sa Chapelle de Ronchamp ou le Pavillon Philips.

En Italie, on travaillait au premier plan INA-Casa. C'étaient des années riches de confiance et d'espoir. Concrètement, le rêve européen démarrait. Adriano Olivetti avait fondé « Comunità »; Bruno Zevi INARCH, qui n'était pas une association d'architectes, mais l'union de forces différentes visant à la qualité des transformations de l'environnement.

5

Dans les années 1950, les Ciam disparaissent et c'est alors que naît le Team X, groupe innovateur et informel qui, à partir de 1958, trouve dans le Carré Bleu -à Helsinki d'abord et ensuite à Paris- un outil de communication singulier. Pour nous, les très jeunes, c'était une porte qui ouvrait « *in search of a utopia of the présent* ». Donc, non pas une fuite du présent, mais une utopie comme moyen de projeter le futur : « *The Aim of Team X : ne pas théoriser, mais construire parce que seule la « con-struction » peut réaliser une utopie du présent* ».

De l'extérieur de cette faculté (revivifiée par la critique cinglante de Roberto Pane, par les injections poétiques de Giulio De Luca, par les recherches irrévérencieuses d'Ezio De Felice), l'humanité et la rigueur de Luigi Cosenza influaient sur notre formation et plus lointains, Alvar Aalto et Reima Pietila; l'expressionnisme organique (Scharoun); les thèses du Team x (Bakema, Candilis, Van Eyck; surtout Alison et Peter Smithson, Giancarlo De Carlo, Shadrach Woods, Oscar Hansen...).

Le hasard ou des coïncidences ont fait en sorte qu'aujourd'hui, je me trouve dans les cabines de pilotage de deux organismes culturels nés justement ces années-là, qui ont été pour nous, étudiants à l'époque, deux attracteurs stimulants et des occasions de rencontres substantielles : la génération qui nous a précédés ne tolérait pas de fléchissements.

Au nom de l'Istituto Nazionale di Architettura à Rome -mai 1995 / Chiostro di Santa Maria della Pace- avec Fuksas et Sartogo, nous lançâmes « l'Appello per l'Architettura » : peu après, Zevi quitte la sous-direction de l'INARCH et me propose d'assurer cette fonction. Depuis deux ans, à Paris, Philippe Fouquey et mes amis du Carré Bleu -qui après les colloques « *L'architecte et le pouvoir* » m'avaient confié la direction de l'O.I.A. -l'Observatoire international de l'Architecture avec lequel nous proposâmes le projet de « *Directive européenne sur l'architecture et le cadre de vie* »- m'ont demandé d'assurer la direction de leur « feuille internationale d'architecture » qui depuis l'an dernier, encourage une initiative annuelle pour les jeunes diplômés européens et des pays de la Méditerranée, qui se développe sous le parrainage de l'UNESCO.



1

LA FORME OUVERTE



Ce sont ces coïncidences qui m'amènent à relier à ce climat culturel -aux racines des années 50- cinq mots-clés que j'emploie ici aujourd'hui pour synthétiser l'imbrication entre recherche universitaire et recherche de projet : un regard vers le passé qui est aussi une vision perspective, visant à solliciter des confrontations.

En effet, je dois à ces ferments le fait d'avoir développé un intérêt pour l'architecture, et surtout pour la signification qu'elle exprime. Signification encore plus que la forme, ou au moins ensemble, comme dans la racine étymologique commune des mots grecs exprimant le « voir » et l'« idée ».

L'architecture est engagement social, vision politique, éthique -Persico l'a définie « *substance des choses espérées* ».

C'est un outil pour améliorer la condition humaine en tenant compte des exigences sociales des individus, en dépassant toute conception mécaniciste de la société.

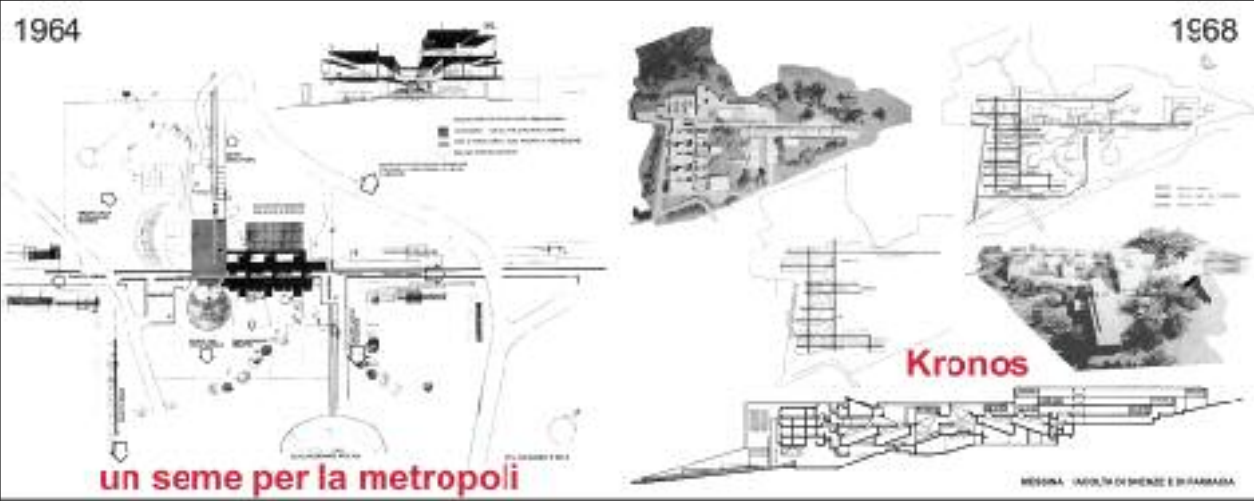
Le sens de cette utopie -ou pour mieux dire cet idéal, de cette nécessité de donner une signification à l'action- est inclus dans l'expérience des espaces imaginés et construits, mais pas dans leur réalité apparente. Le sens de cette utopie est inné dans l'hétérotopie latente exprimée par des projets qui ne cherchent pas de subrogations de désirs ou des célébrations de temps infini, mais qui projettent la réalité dans un rêve. Une idée qui devient forme, une forme qui veut refléter les différentes aspirations de celui qui vit ou qui vivra dans ces espaces.

Le premier bâtiment que j'ai construit -1961-64 / usines Angus à Casavatore- ressent l'influence des thèses du n° 1/1961 du Carré Bleu : « *La forme architecturale* » d'Aulis Blomstedt, mais surtout de « *La forme ouverte en architecture ou l'art du grand nombre* » d'Oscar Hansen.

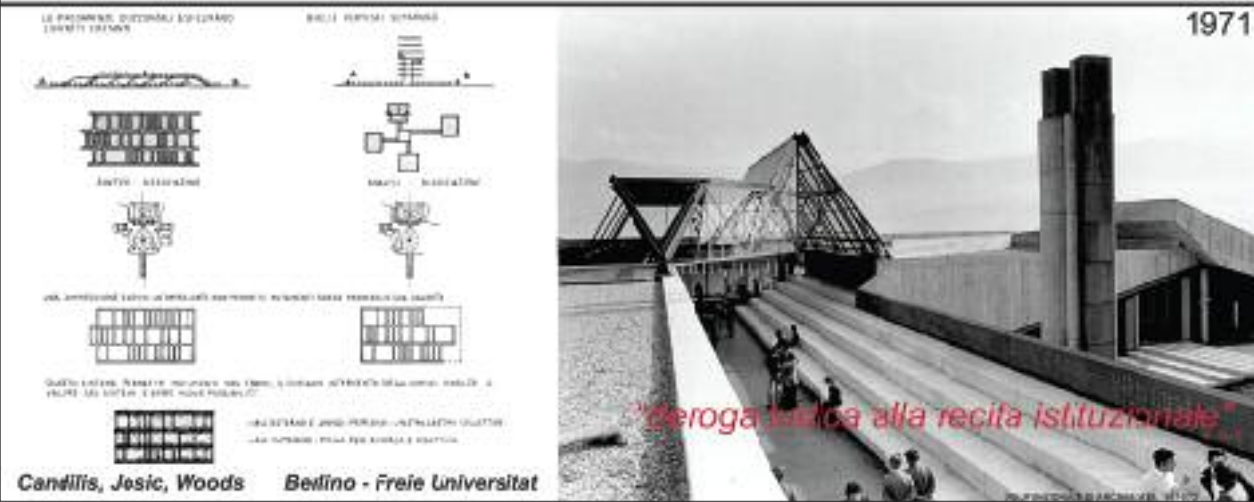
Recherche de formes toujours finies et en même temps toujours disponibles au développement ; croissance discontinue, c'est-à-dire différente de celle des organismes vivants ; extension révolutionnaire de l'idée de « flexibilité » qui ne refuse pas, mais, au contraire se base sur de rigides caractérisations formelles ; et surtout optique de système, pas d'édifice.

Un principe analogue, avec un langage complètement différent, caractérise la Casa à Posillipo (1964/69, cette « casa » accueille depuis lors notre bureau) : tensions vers Aalto et un regard attentif au « *Criteria for Mass Housing* » des Smithson.

La « forme ouverte » est le premier mot-clé.



2 WEB

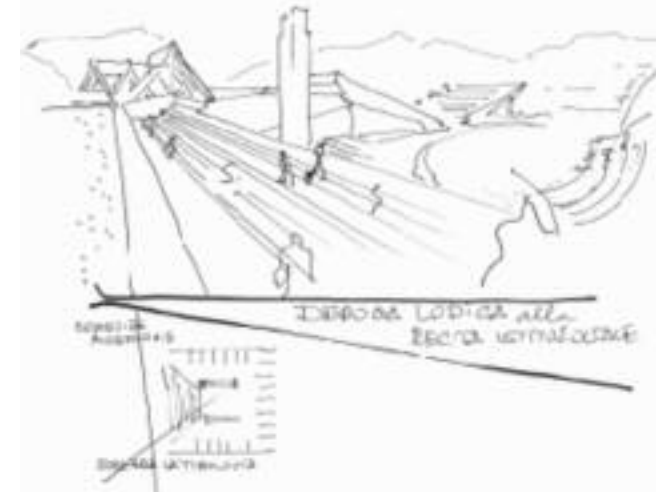


Le second, c'est « Web » de Shadrach Woods (Le Carré Bleu n°3/1962). Avec « *stem* » et « *cluster* », il forme la trilogie des principes du Team X d'où partaient nos premiers concours: « Arianna senza filo» (1963) pour la Faculté de Médecine à Cappella dei Cangiani; « Un seme per la metropoli » (1963) que je considère encore aujourd'hui, avec Riccardo Dalisi, presque comme un manifeste; après, -avec Luciana de Rosa et Uberto Siola- « Kronos » (1968) pour la nouvelle Université de Messina, dans le sillage des propositions de Candilis, Josic, Woods pour la Freie Universitat de Berlin ou pour celle de Bochum ou de Giancarlo De Carlo pour l'Université de Dublin. Peu après, nous réalismes la « *deroga ludica alla recita istituzionale* » -Zevi définit ainsi l'unité polyfonctionnelle d'Arcavacata de l'Université de Calabre (1971-73)- qu'André Schimmerling et Alexander Tzonis dans « L'héritage des CIAM (1958-1988) » indiquent parmi les contributions à l'évolution des thèses du Team X.

Nous testions ces thèses, étions engagés dans des recherches sur ces thèmes et en étions porteurs dans la didactique, grâce aux larges espaces de liberté que Canino d'abord et Capobianco ensuite nous permettaient à nous, « assistenti volontari », avant la « libera docenza ».

La petite publication qui suivit la charge du premier cours de Progettazione Architettonica 1971/1972 « *Napoli - Sistemi pedonali continui intorno alle autostrade urbane* » (Benedetto Gravagnuolo, bien avant de devenir doyen de la faculté, en fut témoin, d'où son mémoire de maîtrise) documente une substantielle coïncidence entre recherche théorique, recherche de projet, activité professionnelle, didactique. Les raisonnements de ces années animent le Piano Quadro delle Attrezzature di Napoli esquissé avec Gianni Cerami, Sandro Dal Piaz et d'autres amis : Réseaux métropolitains en sous-sol, alentours piétons, proximités fonctionnelles. Je dois beaucoup à la contribution critique de mes assistants Vito Capiello, Antonio Rocereto, Maria Vittoria Serpieri, et plus tard, Isabella Guarini et Francesco Venezia ; et ensuite encore, Angelo Verderosa, Salvatore Cimmino, Mario Chiesi, Michelangelo Russo, Aldo Di Chio...impossible de les citer tous.

Pendant 36 ans, chaque cours, sauf les trois derniers « laboratoires », a toujours eu un caractère monographique. Chaque fois une question sondée par des exercices relatifs au projet que chaque étudiant applique en des endroits différents : à partir des « condensateurs sociaux » à « l'espace comme système de lieux », des « parcours piétons dans les nouvelles typologies urbaines » à « Topologie/morphologie » aux « logiques internes/ logiques d'immersion », « armure de la forme/langages expressifs », « matériaux de la construction/matériaux de l'architecture » et ainsi de suite.





11

L'évolution de ces recherches (qui se concrétise, entre autres dans l'Institut Motori du CNR, dans les bureaux Teuco-Guzzini à Recanati, dans la Città della Scienza à Naples, cette année la Bibliothèque San Giorgio à Pistoia), la dialectique avec Pierre Lefèvre, Jeanne-Marie Alexandroff, Klaus Steffan, Frédéric Nicolas et Richard Fielden, compagnons de route dans le groupe de recherche Ecoville-Europe ; la définition du code EQUA (Elevata qualità ambientale) avec ENEA et IN/Arch nous amènent au troisième slogan : « la durabilité soutient l'architecture », dans le sillage du « *Survival through design* », rappel de Richard Neutra qui ne fut pas entendu au cours des années 50.

Dans les années 90, dans « *Progettazione architettonica* », « *Capziosi captanti* », « *Qualità e concezione del progetto* », « *La cultura del progetto : lezioni, nozioni, azioni* », je pris beaucoup de notes. Le quatrième mot-clé -Interaction- est aussi le titre du livre qui les intègre et leur donne un ordre, avec l'ambitieux sous-titre de « *Principi e metodi della progettazione architettonica* ».



L' « in-discipline », errer dans des domaines qui semblent apparemment loin de l'architecture, fascine. L' « in-discipline » est presque synonyme de « interaction » : cela exprime l'exigence de dépasser la culture de la séparation, d'affirmer celle de l'intégration, de pratiquer l'hétéronomie de l'architecture, le privilège du paysage et des contextes. En croyant dans des contextualités- pas tellement physiques, spatiales, matérielle mais plutôt culturelle dans toutes les acceptions des termes ; et dans la conception l'idéation du projet comme action collective.



4 INTERACTION



Tout cela est dans l'ADN de l'INARCH et évoque une heureuse expression de George Candilis : « *Una costruzione isolée pour bonne qu'elle soit n'a aucun intérêt si elle n'a pas une possibilité d'intégration dans un tissu urbain ou si elle-même n'incite pas la création d'un nouveau tissu* », et aussi ma définition de la planification architectonique comme « système de fautes savantes ».

Savoir se tromper ou pour mieux dire savoir éroder toute optique spécialisée. Point de fugue : l'intégration ; en termes conceptuels de fonctions, de formes et expression pas seulement spatiale.

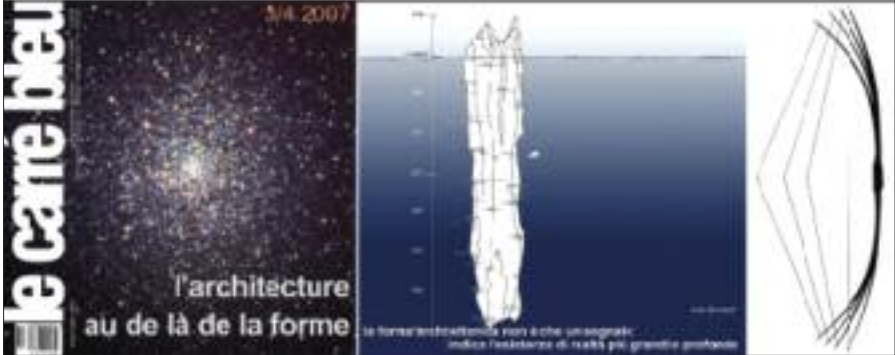


Le cinquième mot-clé -apophaenie- est une torsion active de la prospective introduite en 2003 par William Gibson dans « *Pattern recognition* » (littéralement « La reconnaissance des formes/des motifs /des trames/des modèles- mais traduit en italien sous le titre de « *L'académie des rêves* ») : saisir ou introduire des liaisons et significations entre des choses qui ne sont pas liées, établir des connexions là où il semble qu'il n'y ait que hasard ou chaos



5 APOPHAENIE

pour l'étymologie voir « Mémoire en mouvement », pag.98 www.lecarrébleu.eu



C'est un fil qui lie « *Architecture et dimension urbaine* » -raisonnements théoriques, expériences didactiques et recherche de projet des années 1970- jusqu'à « *l'Apologie du non construit* » d'il y a trois ans : la logique hyper-relationnelle fait en sorte que là où les rapports prévalent, les simples objets perdent leur importance jusqu'à s'annuler. Elle est sous tendue à « *Città futura- Alternative per il prossimo millennio* » l'exposition que nous avons organisé en tant que commissaires pour « Futuro Remoto » ; à la nouvelle Piazza de Fuorigrotta (1987-90), (n° 3/4- 1992 « *Immatériel sur la place/Architecture sur la place* »), jusqu'à « *Fragments-Symbiose* », le numéro-manifeste 0/2006 du Carré Bleu. De là aussi « *L'Architecture au-delà de la forme* », le dernier numéro 2007 de la revue qui rappelle l'aphorisme de l'iceberg de Blomstedt, et qui est aussi une confrontation idéale avec « *la forme architecturale* » du n° 1/1961.

Synthétiser en cinq mots le sens de l'action, au-dedans comme au-dehors de cette faculté est anticonformiste. Les questions qui traversent 36 cours de Progettazione Architettonica sont beaucoup, beaucoup sont nombreuses, tout comme les expériences de conception. On ne peut ne pas voir les erreurs et les occasions perdues. Les synthèses sont indispensables, bien qu'il n'y ait pas une étiquette capable de caractériser chacun de nous, même avant qu'on ne soit réduit à une poignée de cendre. Les définir comme des « mots-clés » est, à l'évidence, instrumental. La liste -forme ouverte, web, durabilité, interaction, apophaenien- n'est pas homogène. Mais les projets vivent de confusions initiales positives, « soupes primordiales » qui aspirent à des visions unitaires, créativité, directions, fondamentales dans tout processus.

Je les ai définis comme des « mots clés » mais en réalité ce sont les questions de fond qui fond de sorte que nous regardons avec un certain recul la succession de modes stylistiques et les suggestions tentantes du star system international.

L'histoire de l'Architecture est-elle plutôt l'histoire des formes ou plutôt l'aventure des idées ? C'est à une question qui imprègne la conversation d'aujourd'hui. Si la fonction est un prétexte, si elle n'est ni fonction ni forme, qu'est-ce que l'Architecture aujourd'hui ?

L'Architecture est l'Urbanisme sont viscéralement liés : « *La société dans son ensemble est le client principal de l'Architecture, même dans la construction d'une maison individuelle* ». L'Architecture n'est pas une question de langage, ni une question d'édifice.

A une monographie de notre travail, Mario Pisani a ajouté une anthologie critique et 3 vidéos de Marina Vergiani qui interprètent trois occasions : « *Technologie douce* », « *Matériaux immatériels* », « *Lieux et fragments* ».

« *Tamoé* » a été un autre conte : la première vidéo qui, en 1987 -avec la même mise en scène et muet car elle accompagnait une exposition monographique itinérante dans d'autres Pays- lie nos expériences avec d'autres formes de communication : peinture, sculpture, cinéma, musique.

Quelques années plus tard, « *I frattali e l'integrone / logiche di mutazione della città* » est encore une autre histoire, cette fois avec des allusions aux mathématiques et à la géométrie, avec des similitudes dans la biologie: des perspectives visant au futur des organisations urbaines.



A partir des années 60, les images de Mimmo Jodice ont constamment documenté nos architectures, une autre interprétation. Nos expositions monographiques ont toujours été structurées en sections thématiques : *Vides et lieux urbains, Architecture et dimension urbaine, Ambiguïté de la forme, Dialogues de formes, Points fixes et activités flexibles, Mailles d'attente, Architettura/Energia ; Continuity in the landscape, Lattice structures and fragments of form, Continuity of pedestrian connections, Intersection of different spaces*. Quelques thèmes reviennent mais comme toujours, les synthèses se répandent, cherchent des fils conducteurs.

Une condition difficile que la condition locale: Ici toute norme est contournée pour impliquer le star system international et nulle formation n'est aidée, pas plus qu'on ne valorise les ressources locales.

Pour les plus jeunes, pour le développement même de cette réalité, c'est un crime plutôt qu'un drame. Quoi qu'il en soit, entre contradictions évidentes et «ozio creativo» (selon la définition de Mimmo De Masi) en dehors de l'Université, nous agissons en tant que partenariat pluridisciplinaire ouvert (en plus de Luciana de Rosa et Antonio Rocereto, ici enseignent Giampiero Martuscelli et Patrizia Bottaro; sont essentiels- mais pas en Faculté- Claudio De Martino, Paola Gargiulo, Pasquale Miele, Fabrizio Cembalo, Antonio Dori, ainsi tous, dont Almerico Realfonzo auquel la faculté doit beaucoup, sans compter nombre de collaborateurs plus jeunes). Nous nous fondons sur trois thèses auxquelles on est arrivés aussi à travers la didactique : désir d'avenir, interaction théorie/pratique ; partnership avant que leadership.

Cette année, une dizaine de concours ont été lancés, et pas seulement en Italie: des chantiers éloignés, au nombre desquels, parmi les plus proches, la faculté de Médecine à Caserte ; le Parc des Sports à Bagnoli, le Musée du Corps Humain. Cette année aussi, nous avons aussi inauguré la Bibliothèque San Giorgio à Pistoia à laquelle, il y a quelques jours, le quotidien « La Repubblica » a dédié un large espace. En parlant de « Ville nouvellement née grâce aux livres », « Ville à l'échelle du livre » -j'ai été presque content du manque d'images- et en expliquant pourquoi la « philosophie d'ensemble qui soutient la nouvelle bibliothèque » influe sur les comportements et sur les relations humaines.).

Pour la Bibliothèque de Pistoia, Anselm Kiefer a réalisé « *Die Grosse Fracht* ». L' « *Italia all'asta* » de Luciano Fabro va intégrer d'ici peu le front de mer de la « Città della Scienza » à laquelle dans un an, on pourra arriver à travers « la via della conoscenza » de Dani Karavan. D'autres personnalités ont matériellement influé sur notre activité : Carlo Alfano a résolu l'horizontalité/verticalité d'un délicat espace intérieur ; dans des projets pour Berlin, Atlanta ou ici en Italie étaient avec nous Renato Barisani, Fred Forest ou Umberto Mastroianni ; étaient avec nous; Il y a quelque mois, Peter Greenway nous a aidés pour le projet du concours pour les Studios de la Campania Film Commission.

Nous sommes les seules responsables d'un cours, d'un écrit ou d'un livre. Les transformations concrètes de l'environnement sont, au contraire, le produit de partenariats complexes -en font partie non seulement les techniciens, les économistes, les sociologues, les philosophes, les artistes et experts en tout genre- mais aussi les constructeurs, les producteurs, les commanditaires. La dialectique avec ceux qui ont un rôle de commanditaires, un rôle politique, avec ceux qui utilisent l'architecture est essentielle, elle est substantielle avec ceux qui s'occupent d'autre chose : des personnalités extraordinaires et particulières ou de simples citoyens qui aident à comprendre et à approfondir la manière dont change ce qui est à la base de l'action.

Le véritable auteur du projet est donc un être diffus: il y a simultanément à l'intérieur un « jeu d'équipe » et à l'extérieur de continuelles « parties d'échecs » ou ne suffisent plus les mots-clés ou des solutions toutes faites mais où sont nécessaires toujours de nouvelles stratégies « *à la recherche de l'utopie du présent* » ou pour mieux dire à la recherche de ce qu'avant j'ai défini comme Hétérotopie, son symétrique contraire : pas de lieux sans localisation effective mais des lieux réels, ouverts sur d'autres lieux dont la fonction est de mettre en communication les espaces et surtout les personnes. Les lieux privilégiés de l'utopie du présent ne sont pas seulement cinémas, théâtres ou espaces sans des fonctions connues.

L'architecture a le devoir de cultiver cette dimension, de contribuer à produire des Hétérotopies comme autant de lieux ouverts, lieux de rêves et de contestations, de discontinuité, de différences absolues. Celui qui s'est formé dans les années 50 ne peut aujourd'hui avoir la nostalgie du passé mais il peut encore avoir un désir d'avenir.

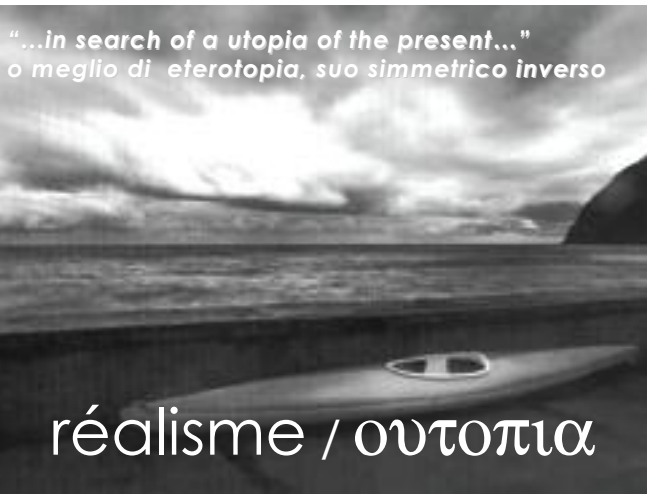
Selon Perec, « L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner. Il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête -dans la (vaine) tentative- de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes». Dans un monde en mutation, pour l'architecture -en tant que désir de transformer l'environnement de vie pour améliorer la condition humaine- s'imposent des mutation de sens et des ambitions différentes dans les différentes régions du monde et dans les différentes cultures. Ici, dans l'espace méditerranéen et européen, nous avons surtout besoin d'espaces adaptés à la coexistence des différences et à l'évolution des mentalités. Ce n'est pas la seule raison qui nous oblige à investir avec force dans l'université et dans la recherche : aujourd'hui, même en Italie, il y a une forte détermination pour que cette idée élémentaire se concrétise.

jeu d'équipe



conflits ou dialectiques

"...in search of a utopia of the present..."
o meglio di eterotopia, suo simmetrico inverso



réalisme / ουτοπία

J'ai laissé la place à des énergies plus jeunes un peu avant que je n'y aurais été contraint.

Utopie du présent : l'Université n'est pas une course entre crédits, bureaucraties, démarches, c'est un lieu de liberté et d'ouverture intelligente où il faut laisser la place à la confrontation, et non pas au conflit; où il faut faire converger les expériences, où former des esprits qui seront poussés à imaginer au-delà. Il y a un besoin urgent d'espaces de ce type- généralisés, simultanés- aussi bien en dedans qu'en dehors de l'Université.

Ce « en dedans, en dehors de l'Université » pose substantiellement trois questions :

1. Le terme même « architecture » revêt aujourd'hui des significations fort différentes de celles du passé. Mais ce n'est pas l'avis de tous, et il semble qu'on ne veuille pas s'en rendre compte. Il y a des mutations partout : même les médecins pensent aujourd'hui que -par les contenus et les significations- leur « serment d'Hippocrate » est anachronique
2. Peut-être, au siècle dernier, construire, transformer pouvait-il être le produit d'un leadership. Aujourd'hui, c'est véritablement le produit de partenariats, toujours plus complexes, et non pas seulement le produit d'équipes techniques. Le véritable auteur d'un projet est désormais un être diffus.
3. On n'atteint pas le bien-être par le biais de quelques interventions de qualité mais par le biais d'une qualité diffuse. L'absence de qualité, l'absence d'architecture génère des dégâts économiques et surtout sociaux. Là aussi, on fait semblant de ne pas savoir.

Quels sont les principes de base et les conditions qui ne rendent pas improbables une architecture de qualité ?

Il est interdit de fumer. Désormais, on veut se protéger de la fumée passive même à l'air libre, de la pollution de l'environnement, des nuisances sonores, de la pollution lumineuse. Mais comment éviter les barrières physiques qui renforcent les obstacles psychologiques ? Comment se défendre du fait de devoir respirer, vivre, être obligés d'agir dans des environnements inadaptés ?

Sur quelles bases, sur quels principes fonder un pacte social pour la qualité diffuse ? “



FUORI L'UNIVERSITÀ
DENTRO

Utopie du présent :
l'université n'est pas une course entre crédits, bureaucratie, obligations.
C'est un lieu de liberté et d'ouvertures intelligentes,
ou il faut donner la place à la confrontation ; ou il faut faire converger les expériences,
ou former des esprits encouragés à imaginer au-delà.
Il y a l'urgence d'espaces de ce type, diffusés, simultanés



"... n'arrêtons pas de voler ..."



SUSTAINABILITY SUSTAINS ARCHITECTURE

Environnement, paysage, témoignages du passé : autant de valeurs qui sont désormais le fondement de notre civilisation, avec différents points de vue selon les régions. Rio, Kyoto, Johannesburg montrent combien elles sont perçues différemment au gré du développement socio-économique et des stratégies politiques ; combien elles changent là où la population est stable et là où, au contraire, elle s'accroît à un rythme vertigineux. Elles ne sont pas non plus les mêmes là où les paysages expriment nettement la culture de ceux qui les ont façonnés et là où la nature prédomine. Elles se différencient également par l'histoire et les traditions qui identifient chaque communauté.

Dans notre contexte, seule l'inaltérabilité des ressources environnementales est un objectif amplement partagé, et ce, même si on n'a pas totalement dépassé l'ambition vers « le retour au bon sauvage » -position naïve et autrefois dominante- raison pour laquelle il n'est pas encore acquis aujourd'hui que compatibilité environnementale et développement sont en symbiose et doivent se servir de technologies de plus en plus évoluées.

Quant au paysage, différentes positions opposées s'affrontent : l'une visant à une protection généralisée, l'autre affirmant sa formation continue et, par là même, la légitimité de le transformer. Par le passé, on n'éprouvait guère de sympathie pour la nature désordonnée ou primordiale : ce n'est que récemment que se fait jour le sentiment d'une nature libre, non civilisée, non domestiquée. En termes de valeur esthétique, « mathématiques des fractales » et « science du chaos » ont porté les sciences physiques à partager cette toute nouvelle attention pour la nature, étayant des processus de création fascinants en architecture.

Des visions opposées subsistent également quant aux témoignages du passé: de la préservation acritique et sans distinction à l'hypothèse de la stratification continue.

Aux yeux de certains, la conservation est un axiome, pour d'autres la véritable préservation réside dans l'innovation.



Ces deux dernières questions -fondamentales et faisant, par là même, l’objet d’oppositions féroces- ont un reflet direct dans les actions individuelles : car un seul édifice peut avoir un impact notable sur le paysage et les mémoires du passé.

Les interventions individuelles, par contre, ne jouent guère sur la question environnementale. C’est leur multiplicité, ainsi que la somme des comportements individuels, qui est en mesure de produire des altérations significatives du système global. Voilà pourquoi la priorité des questions environnementales est désormais si courante. Même si les intérêts divergent sur les grandes questions planétaires -malgré Stockholm 1972, la Conférence de Rio, les Protocoles de Kyoto, jusqu’à arriver à Johannesburg 2002- aujourd’hui un peu partout, c’en est presque devenu une mode, tout projet doit être « durable ».

La confiance dans les actions de transformation, la volonté d’aller vers le nouveau au lieu de se réfugier dans une contemplation statique du passé, se révèle fondamentale: elle a animé les premières décennies du siècle dernier, liant architecture, peinture, littérature, cinéma et toute forme d’expression (Futurisme, Esprit Nouveau, Rationalisme, …).

Dans les années 40 et 50, une même vigueur utopique a porté à la création du Mouvement Communauté d’Adriano Olivetti et à la fondation de l’INARCH par Bruno Zevi. Mais dans le contexte italien, hormis quelques rares poches de résistance, dans la seconde moitié du siècle, cette culture ouverte sur le futur et fondée sur une éthique profonde, a d’abord laissé la place au réalisme, et ensuite -dans le bon sens commun- elle a progressivement été remplacée par des liens qui se sont faits de plus en plus étroits entre conservation et environnementalisme, un protectionnisme diffus soutenu par des bureaucraties paralysantes. Malgré ces équivoques, environnement et attention aux problèmes d’énergie semblent désormais des objectifs partagés. Par rapport à l’enfilade d’« ismes » et de trouvailles stylistiques qui, pendant une bonne partie de la seconde moitié du XX siècle, ont gangréné la recherche au niveau des projets, cette exigence valide la thèse selon laquelle l’intérêt collectif l’emporte sur l’intérêt individuel et pousse à souder les différentes échelles d’intervention.

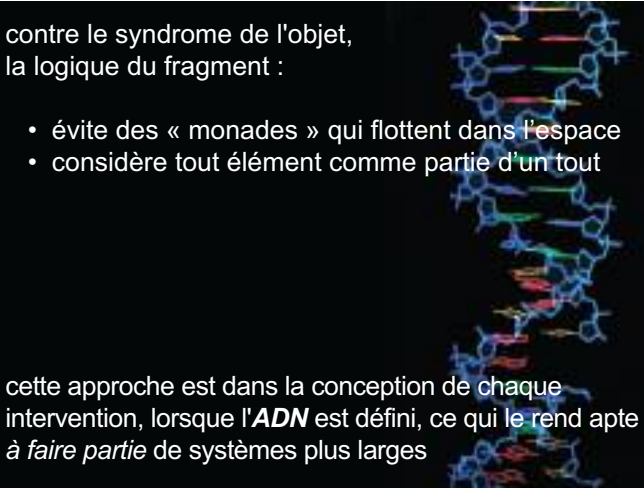
L’histoire de la construction a souvent exprimé des égoïsmes et des intérêts spécifiques : faire prévaloir l’intérêt collectif implique des coûts individuels directs qui, faute d’accords sociaux formalisés, sont difficiles à engager. La mutation culturelle en matière d’environnement passe donc d’abord par des codes, recommandations, incitations, expérimentations, concours et comparaisons qui répondent à cette exigence. Puis elle détermine des normes tendant vers des standards de plus en plus élevés. Sont ainsi introduits des indicateurs et paramètres : perméabilité du sol après le processus de transformation, consommation d’énergie par mètre carré de construction, consommation d’eau issue de l’aqueduc, réutilisation des sols excavés, etc.

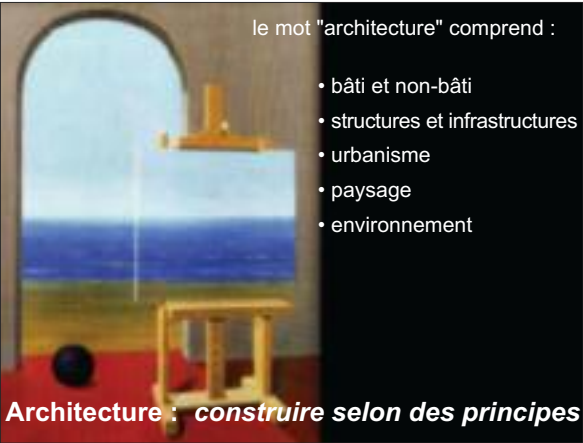
Beaucoup d’entre eux concernent l’échelle de tout l’ensemble, d’autres celle du simple bâtiment, à savoir la demande de projet qui doit exiger une durabilité (sociale, économique-fonctionnelle, environnementale) qui peut être évaluée à travers les indicateurs de la qualité sociale (information, participation et dialogue public, etc.) intrinsèquement liés aux prémisses d’une intervention ; qualité économique-fonctionnelle (coûts et modes de gestion et d’entretien ; intensité et modalités d’usage et d’utilisation des espaces; retombées sur l’emploi) ; qualité environnementale (concernant tout particulièrement le paysage, l’eau, le soleil, le vent, l’énergie, les biotopes, etc). En termes de durabilité environnementale, le bien-être individuel doit être obtenu à travers une limitation des besoins en termes d’énergie et de sol.

En fait, au cours des trente dernières années, la surface urbanisée par habitant a augmenté de 10 à 20 fois : de plus, chaque mètre carré de construction exige, à l’heure actuelle, une énergie d’un ordre de grandeur différent. Les modèles de référence habituels se révèlent donc inappropriés et d’autres sont nécessaires, qui soient en mesure de réduire la consommation des ressources (sol, eau, énergie, …) et considèrent comme essentiels, dans l’ensemble comme dans chaque transformation, les éléments naturels (vent, soleil, espaces verts, …).

L’objectif d’accroître le bien-être sans pour autant influencer négativement sur l’environnement amène donc à réduire les dispersions toxiques, à moins utiliser de matériaux et énergie pour produire des biens et services, à recycler les matériaux et à allonger la vie utile des produits, à maximiser l’utilisation des ressources renouvelables et l’intensité d’utilisation de biens et services.

En Italie, une action importante en ce sens a été amorcée en 1998 grâce au Code EQUA -pour le haut niveau de qualité environnementale- mais elle n’a pas produit la mutation escomptée: il manque encore une impulsion vers le relevé systématique de paramètres, de même que manquent des règles d’implication professionnelle en faveur de la recherche de moindres coûts d’intervention, etc. On a désormais largement dépassé la phase où, avec l’enthousiasme des néophytes, on recherchait des interventions démontrant un nouveau credo et où la qualité des projets semblait pouvoir se mesurer à travers des paramètres énergétiques ou environnementaux. Les fondements de notre civilisation tels que nous les avons définis plus haut -civilisation- environnement/paysage/ mémoire- doivent être aujourd’hui soutenus à travers une seule et unique approche non seulement culturelle mais aussi méthodologique. Au XXème siècle, la dégénérescence du fonctionnalisme a fait prédominer l’intérêt pour la seule intervention, à savoir pour ses règles internes, au détriment des logiques d’immersion dans le contexte. Au syndrome de l’objet bâtiment, il faut opposer la logique du fragment: elle évite des « monades » qui flottent dans l’espace; elle considère tout élément comme partie d’un tout





Cette approche -indépendamment de l'échelle, qu'elle soit territoriale, ou à l'échelle du bâtiment- s'exprime avant tout dans la phase de conception et chaque intervention, celle qui définit son ADN et le rend adapté à faire partie de systèmes plus vastes.

En architecture, je ne connais qu'une seule logique criminelle: celle qui ne se pose pas dans la logique des intersections, des coprésences; des bâtiments qui ne répondent qu'à la seule fonction, des interventions qui ne sont pas porteuses de « don », qui renoncent à introduire des qualités inédites dans le contexte préexistant.

Première qualité requise de la durabilité: faire en sorte que chaque intervention se configure -dans tous les sens- en tant que parties de systèmes dont chacune contienne les principes; qui aient, autrement dit, comme objectif premier de faire partie des nouveaux paysages, de capter ce qui préexiste et de l'impliquer dans un nouveau jeu de relations, d'introduire des qualités inédites dans l'environnement préexistant.

Cela revient à dire qu'aucun bâtiment, aucune intervention ne peut plus se complaire de sa propre autonomie. Toute intervention doit donc se sentir à la fois partie du système environnemental; élément du paysage, qu'il soit naturel ou artificiel; composant d'une stratification produite au fil du temps par la culture du lieu où elle naît et par l'histoire qui l'anime.

Poursuivre ces objectifs se révèle complexe, mais les instruments et le bagage culturel maintenant disponibles permettent d'affronter la complexité, qui n'est plus un obstacle, telle que la voyaient les pères du rationalisme, mais une valeur car les nouages, les mélanges, les hybridations, les diversités en présence sont aujourd'hui à la base aussi bien de la recherche scientifique que de l'évolution de la pensée. Il est ainsi possible de faire grandir en symbiose les aspects à l'apparence contradictoires, voire opposés qui alimentent cette transformation.

La durabilité est donc une des manières à travers lesquelles s'exprime l'appartenance d'une architecture à son contexte. L'architecture n'est pas qu'une qualité stylistique et formelle des bâtiments: structure, fonction et forme. Elle est en effet l'expression formelle de l'environnement artificiel, le signe visible de réalités invisibles, complexes, vastes et profondes. Aujourd'hui, le terme « architecture » synthétise et inclut urbanisme, paysage, environnement, bâti et non bâti, structures et infrastructures.

L'« architecture », c'est « construire selon des principes » et parmi ces derniers, celui de l'appartenance est fondamental.



Cela signifie faire partie d'un contexte sous le profil environnemental, paysager, culturel, économique, administratif, etc. Sous le profil environnemental, « faire partie » ne veut pas dire rester ancré dans le passé. Les paysages et les préexistences culturelles sont des produits de l'action humaine, des stratifications antiques mais incessantes qu'il est nécessaire de réinterpréter et d'impliquer chaque fois dans la formation du nouveau.

C'est pourquoi aujourd'hui -une fois dépassée la phase naïve du credo environnementaliste, et après avoir redécouvert les informations perdues et donc les différences régionales dans la manière de faire de l'architecture- la question de fond consiste à savoir comment intégrer la « qualité environnementale élevée » dans les projets d'architecture. En même temps, la qualité requise essentielle en vue de la durabilité des interventions consiste à souder les différentes échelles du projet: urbanisme et architecture, infrastructures et paysage, bâti et non bâti. Cela consiste donc à appréhender les racines communes d'un raisonnement spatial indissoluble. Cette approche -qui ne concerne pas que les seuls aspects environnementaux et énergétiques- amène à prendre attentivement en compte les conditions locales et la réalité à chaque niveau. Il y a donc là un refus de solutions prédéfinies et de la fuite vers des modèles idéaux ou d'improbables dilatations des échelles d'intervention effectives. Surtout, le privilège de versions intégrées; le refus de la prédominance des visions sectorielles. La distinction des composants écologiquement significatifs n'a qu'une valeur instrumentale pour évaluer chacune de ses potentialités et définir des enchaînements logiques, des interactions réciproques, des synergies, des correspondances et apports mutuels. L'intégration (d'exigences, instruments, méthodes et approches) est donc le point de fuite de tout projet. En évitant toute simplification réductionniste, on affronte directement la complexité -valeur positive dans l'optique de l'intégration- et on affirme l'exigence de réacquérir la capacité d'habiter, autrement dit utiliser avant même de construire.

L'expression architecturale est donc le produit d'une pluralité d'interrogations, un produit portant l'empreinte des priorités et des prééminences qu'on donne à certains aspects ou d'autres. Dans cette optique, le territoire ne peut plus être encombré par des interventions dénuées de logiques agrégatives, par des bâtiments incapables de dialoguer entre eux; il doit par contre exprimer des potentialités réelles, des projets de système ouverts au futur.

Il s'ensuit que soutenir l'architecture renforce la durabilité.

Les images soulignent la thèse initiale: Il semble toujours qu'on ne nous demande, à nous les architectes, que des parties, des objets-bâtiment ou la résolution de simples problèmes. Les réponses aspirent en fait à donner lieu à de nouveaux paysages et de plus vastes systèmes. Je vais vous montrer quelques projets que j'ai choisis parmi ceux qui expriment avec le plus d'évidence les thèses que j'ai synthétisées ici. Au delà des concours où l'on sollicitait expressément l'attention vers le problème de l'énergie ou des objectifs environnementaux, les réalisations les plus explicites sont le fait de commanditaires motivés et particuliers.

- *Naples - Institut Moteurs du C.N.R. (Centre national de la Recherche) donnant sur la Piazza de Fuorigrotta:* édifice-manifeste de l'utilisation du soleil et des eaux de pluie à des fins énergétiques: le front sud, en abside, s'ouvre vers la Piazza pavée en bois et délimitée par la Torre del Vento, la Torre dell'Informazione et la Torre della Memoria.
- *Recanati - Bureaux Teuco-Guzzini:* ventilation naturelle favorisée par la différence de température entre front nord (rafraîchi par des jeux d'eau le long de cheminées verticales, type mur Trombe) et front sud (abside flanquée de parois en verre avec des cheminées solaires); à l'est et à l'ouest, des jardins verticaux.
- *Pistoia - Biblioteca Forteguerriana:* caractérisée par des « cheminées de soleil » pour l'éclairage et la ventilation naturelle des espaces à grande profondeur, en évitant la ventilation forcée et les installations de climatisation.
- *Salerne - Bibliothèque Universitaire*
- *Naples/Bagnoli - Città della Scienza:* récupération des eaux de pluie; chauffage par le sol, ventilation naturelle au moyen de capteurs et cellules photovoltaïques assurent le bien-être dans les pièces très hautes. La configuration des espaces, internes et externes, laisse circuler la brise marine, d'où une répercussion sur le micro-climat local.
- *Gênes - Piazza et équipements sur le Port Antique:* l'intégration dans le tissu urbain est soulignée par les fragmentations vers le point d'attache du môle et par le système articulé de parcours, places et esplanades sur la mer. Le front/filtre de l'intervention ouvre la perspective vers le Port Antique; une fois dépassée l'arcade, la légère montée ouvre la vue vers la Lanterna; le mur sur l'eau se fragmente dans le clair-obscur des « rochers ». Sur les places, la verdure est

aussi absence, prédominance du vide, prédominance sur le bâti; elle devient icône de soi dans les gigantesques oliviers suspendus. La prédominance sonore est liée à l'élément symbolique: la harpe éolienne (même pour l'éclairage artificiel de la place, elle appelle les voyageurs avec la musique du vent et enlace un réseau de fins câbles d'acier brillants).

- *Beijing Olympic Green:* l'axe de la Cité Interdite s'étend en modélisations du sol, espaces verts et d'eau jusqu'aux grandes cascades sur la colline artificielle. Le sol excavé donne lieu au système de « cratères » qui accueille les équipements sportifs. Eau, vent, verdure structurent l'aménagement urbain, avec une continuité d'images, de l'échelle du satellite à celle de l'enfant qui joue.
- *Caserte - Faculté de Médecine et Chirurgie; Covilha - Universidade de Beira interior; Grenoble - Pôle Musical et Festif*

Ces expériences renforcent ma thèse. La recherche de « durabilité » en architecture redécouvre les relations avec le lieu, la morphologie, le climat; elle prend en compte la diversité des exigences de ventilation naturelle et d'éclairage; elle promeut une nouvelle sensibilité et redécouvre l'éternelle vitalité de l'instance organique et expressionniste. Il y a donc une recherche des informations perdues, dans le but d'ancrer la construction au lieu et aussi d'introduire des éléments de renouvellement dans la conception du projet, en réhabilitant l'expérience antique qui s'adaptait au cadre naturel, à l'alternance des saisons, du jour et de la nuit.

Cette recherche porte aussi à retrouver les aspects, raisons et fonctions de la forme: soleil, eau, sol, vent -dans leur rapport étroit sur le plan énergétique, ludique et technologique- font partie intégrante des bâtiments et des espaces urbains. Il ne s'agit donc pas d'une nouvelle tendance dans la manière de réaliser un projet. Ce n'est ni un style ni un langage qui s'affirme. C'est une recherche d'informations perdues mais en se servant des technologies actuelles, en bénéficiant de la confiance dans la complexité et de l'évolution des processus culturels : il suffit d'avoir des yeux pour voir. Ce sont donc des principes antiques qui sont redécouverts, des modes de construction qui n'ont nul besoin d'être exhibés, mais qui imprègnent toute décision -à tous les niveaux- de l'échelle urbaine jusqu'aux réalisations les plus simples.

Il est nécessaire d'englober les règles de ce jeu dans les langages expressifs.





ALPHABETISATION A L'ECOLOGIE ET A LA QUALITE DE L'ARCHITECTURE

A. Voilà presque un an -dans un autre lieu extraordinaire, merveilleux par ses paysages, sa poésie et ses architectures- s'est tenu un séminaire sur la « folie » : folie de l'univers, folie de l'existence, du droit, de la politique, de la communication, de la publicité, de l'entreprise, folie de l'organisation. Bien qu'organisé par un ancien président INARCH, il manquait cependant à ce séminaire la folie de la ville et des territoires. Les « folies » étaient au nombre de huit, comme « Les huit péchés capitaux de notre civilisation » parmi lesquels -dans les années 70- Konrad Lorenz avait inséré une analyse lucide et terrifiante des périphéries contemporaines : il comparait ainsi le déploiement du bâti sur le territoire à une myriade de cellules qui ont perdu ce qui doit les lier ensemble, « l'information », comme c'est précisément le cas des pathologies néoplastiques. Ne pas considérer comme essentielles les relations entre chaque construction est propre à la culture de la séparation, celle qui a longtemps travaillé sur des classifications, distinctions, types, lotissements, clôtures; celle-là même qui a suscité l'intérêt pour les technologies et composants des bâtiments et identifié la qualité d'une architecture avec les caractères de performance, technologiques, stylistiques ou formels. C'est ainsi que les villes, de merveilleuses expressions de la créativité humaine qu'elle étaient, se sont peu à peu transformées en expressions de la folie.

Chez les êtres primordiaux -caractérisés par une vie relationnelle pauvre, aussi transparents que les méduses- les rapports avec l'espace étaient déterminés par la lumière et l'obscurité, peut-être même par des couleurs, de la chaleur et des stimuli chimiques. Chez les organismes supérieurs -qui ne sont plus transparents mais opaques- la peau permet des possibilités de relations et d'établir des rapports ainsi que les plus diverses fonctions de la communication. Autrement dit, dans le monde biologique, l'évolution, des structures transparentes et symétriques vers des structures opaques, crée un nouveau niveau de vie : l'individu n'est plus seul, il est prédisposé à la superindividualité. Rien de plus facile que de paraphraser cette analyse, de transposer « individu » par « bâtiment » : ce qui le délimite exprime son individualité, mais surtout sa capacité de participer à la scène urbaine, d'entrer en relation et de dialoguer avec ce qui l'entoure.

D'où l'intérêt pour la ville et pour les relations entre chacun des éléments qui la composent, comme c'est le propre de notre culture. En effet, nous sommes les enfants de la tradition qui reconnaît que les villes naissent dès lors que ce ne sont pas les bâtiments mais les espaces entre les bâtiments qui prennent du sens. Ou plutôt, lorsque ce sens l'emporte sur celui des bâtiments individuels, lorsque la superindividualité devient la condition première de l'acte de construction.

Aujourd'hui, la domotique tend à des bâtiments « intelligents » : mais se renfermer sur le privé est « idiot », au sens étymologique, issu du grec idios, « propre à », d'où *idiotes* -homme privé- celui qui a une vision restreinte et qui, contrairement à l'homme public, n'appréhende pas les questions générales, et méprise les contextes. La folie des villes et des territoires réside dans l'abandon de pratiques fondées sur les relations avec les paysages et les contextes, dans le fait que des individualités substantiellement autonomes se côtoient sans ordre : le mitage urbain ou urban sprawl concerne désormais également les centres et les mémoires chargées de sens. Bien peu de choses s'opposent à cette façon de procéder, théorisée et soigneusement régulée, ignorant les dangers -pas uniquement sociaux- produits par la perte des facteurs d'agrégation, par les faibles densités avec gaspillages de sols et de ressources; par la complaisance envers d'insoutenables formes de mobilité urbaine ; par la sous-évaluation des contextes ; par la prédominance des égoïsmes des commanditaires et les narcissismes des concepteurs. Ainsi donc, notre pays -très emblématique pour avoir rendu merveilleux des paysages et des villes en construisant pendant des siècles des lieux intéressants et agréables- perd aujourd'hui du terrain dans la comparaison avec d'autres contextes.



Tandis que -surtout là où il n'y a pas de place pour des villes idéales- toute transformation n'est qu'un fragment qui peut s'alimenter de relations et dialogues avec des stratifications préexistantes et extraordinaires, en évitant une somme d'interventions qui se déploient sur le territoire, générant des effets dévastateurs. On ne peut donc se limiter à répondre à des demandes de transformation, il faut aussi contribuer à les orienter pour inverser le sens des forces qui déterminent les transformations des cadres de vie : dans l'équilibre entre les pouvoirs dont elles sont issues, pouvoir politique et pouvoir économique devraient laisser plus de place au pouvoir de la beauté, au sens le plus large du terme: la dimension économique de la beauté devrait émerger, ainsi que son pouvoir social et civil et l'utilité collective de la rechercher. La beauté n'est pas seulement une qualité esthétique: elle implique le sens, les significations et les mémoires, sans oublier non plus des questions cruciales pour notre survie : eau, énergie, citoyenneté active, participation, culture. L'icône la plus connue du CB est l'iceberg : la forme, ce qu'on voit, n'est qu'un signe de réalités bien plus grandes et plus profondes.

Là, nous ne partons pas de zéro: mais comment nous libérer des pratiques habituelles et de leurs effets pathologiques? Contrairement à ce qui se passe ailleurs, dans nos territoires aujourd'hui, on ne ressent pas des exigences d'accroissement mais plutôt d'infrastructuration, de réorganisation, d'introduction de qualités inédites.

Il faut par contre déplorer l'absence de qualité qui dérive aussi de séparations entre disciplines, de fractures entre architecture et urbanisme, entre infrastructures et paysage, entre aspects spatiaux et a-spatiaux, entre formes de l'espace et comportements humains. Dans le scénario mondial, nos contextes connaissent aujourd'hui une inéluctable « décroissance » : nous devrions savoir la traduire par « grandir avec art », ce qui suppose des collectivités capables de poser des questions pointues de transformation de leurs cadres de vie. D'où l'exigence d'actions d'alphabétisation dès l'école obligatoire, afin de former les commanditaires de demain mais en réalité tout un chacun, et surtout les politiciens et les élus.

L'alphabétisation à l'écologie et à la qualité des transformations des cadres de vie est un passage essentiel pour améliorer les demandes de projet et, par là même, la qualité de l'habitat. Cela signifie fournir des instruments élémentaires pour lire l'espace, comprendre ses différences et les conséquences alternatives sur la vie quotidienne. C'est dans le même sens qu'a été lancé le projet de « *Déclaration des Devoirs des Hommes* » en matière d'habitat et de style de vie au Palais de Chaillot à l'occasion des 50 ans du CB: seule l'implication de tous peut soutenir l'utopie d'un monde meilleur.

Pour le design, la mode, le cinéma, voire la nourriture, la facilité de comparaison a rendu la demande attentive et experte alors qu'on ne s'intéresse guère aux transformations physiques des cadres de vie. Design et produits industriels sont soutenus par des demandes réfléchies, pour le plus absentes pour le bâti. Là -où tout ouvrage en soi est un prototype et de grande durée- la qualité sera toujours improbable si on n'élève pas la qualité dans la demande de projet: plus que des techniciens capables d'apporter une réponse à des questions erronées ou de réaliser des monades éclatantes, il faut des commanditaires et des citoyens sensibles et exigeants.

Des questions bien posées alimentent de bons projets et réalisations et jouent également à long terme sur les processus de formation et tous les facteurs de la filière productive. Agir sur la demande, l'élever, la rendre consciente et exigeante, c'est là la racine: le désir de changement est le moteur de toute transformation et le concepteur réel est un être diffus.

écologie et qualité de l'architecture



alphabétisation

- à l'**écologie** la science qui étudie la relation entre l'homme et l'environnement
- à la "**qualité de l'architecture**" incertaine car le terme "architecture" est voilé par des équivoques formelles et linguistiques semble être réduit à la forme de bâtiments individuels

L'architecture n'est pas une question de bâtiments:
elle inclut des infrastructures, des paysages, l'urbanisme, le bâti et le non bâti
c'est le processus de "transformation de l'environnement physique pour contribuer à améliorer la vie des hommes"

réunies **écologie + qualité de l'architecture**

- affirment que la **qualité des cadres de vie** réside avant tout dans les logiques de relation et ne peut donc jamais s'épuiser dans les caractères de parties individuelles
- tracent une tension utopique qui doit être poursuivie

B. Alphabétiser, c'est fournir des instruments élémentaires pour comprendre : c'est un premier pas vers la connaissance, subtilement définie comme « ressource infinie » car, contrairement au pétrole, au sol et toute autre chose, plus on la divulgue, plus elle croît; lorsqu'on la donne, on ne s'en prive pas, elle se multiplie au lieu de s'épuiser. L'« *Alphabétisation à l'écologie et à la qualité de l'architecture* » lie deux thèmes.

Le premier imprègne désormais l'imaginaire collectif: un ensemble organique de connaissances se fond dans l'écologie et l'« alphabétisation écologique » introduit aux principes de la science qui étudie les rapports entre homme et environnement.

Le second -qualité de l'architecture- est incertain car le terme « architecture » est voilé par des équivoques formelles et linguistiques, et l'architecture semble se réduire à la forme des bâtiments et se charger de réminiscences vitrouviennes. Elle n'est pas perçue comme processus de « transformation de l'environnement physique pour contribuer à améliorer la vie des hommes ».



Elle n'est pas qu'une question de bâtiments: elle inclut des infrastructures, des paysages, l'urbanisme, le bâti et le non bâti. Par ailleurs, la qualité de l'architecture implique des opinions, jugements critiques, évaluations : chacune de ses définitions est partielle, discutable, contradictoire, nullement objective.

Ecologie et qualité de l'architecture réunies affirment que la qualité des cadres de vie réside avant tout dans les logiques de relation et ne peut donc jamais s'épuiser dans les caractères de parties individuelles. L'écologie et la qualité de l'architecture réunies tracent donc une tension utopique qui doit être poursuivie.

Il est également bon de se demander si les cadres de vie actuels sont ceux que l'on voulait hier : autrement dit, sont-ils un résultat conscient ou un produit non conscient? Ils dérivent d'actions opposées, ce qui amène à renforcer la ligne de recherche qui nous unit ici.

Dans certains secteurs, on sait choisir, l'espace construit, lui, est subi. Comment invertir cet état de choses ? Avant tout, en cherchant à ouvrir une brèche dans le mystère de la qualité. Qu'entend-on par qualité de l'architecture et des cadres de vie? Constructeurs, producteurs, architectes, ingénieurs, paysagistes, économistes, sociologues, philosophes, historiens, politiciens, citoyens en donnent des définitions contrastantes.

Cette confusion dans les objectifs génère des incertitudes et même induit en erreur. Dans le monde industriel, la qualité signifie une correspondance à des prestations préétablies: grâce à des prototypes peu à peu mis au point, son niveau est mesurable, connu ex ante, avant qu'un élément ne soit produit. Par contre, en architecture, -où toute intervention est prototype- la qualité ne se mesure pas. On l'évalue moyennant des comparaisons et des jugements critiques, souvent ex post plutôt qu'ex ante. La qualité de l'architecture ne réside pas dans les caractères stylistiques ou dans les langages expressifs d'un édifice, ni dans les technologies qu'elle adopte, ni dans aucun paramètre spécifique.

En architecture, la définition de « qualité » n'admet pas de codifications, mais il n'y a pas d'individu ni de collectivité qui échappe aux conditionnements qui dérivent de la qualité du cadre de vie, ou de son absence.

L'architecture influe sur le bien-être, la sécurité, la santé, les comportements, sur l'économie, la socialité, la durabilité. Bien évidemment, il ne peut y avoir de qualité de l'architecture sans écologie mais l'attention écologique -à elle seule- ne garantit pas la qualité à l'architecture.



la qualité de l'architecture influe

**bien-être
sécurité
santé
comportements
économie
socialité
durabilité**

il ne peut y avoir de qualité de l'architecture sans écologie
mais l'attention écologique -à elle seule- ne garantit pas la qualité à l'architecture

? vuoi lavorare in questo ufficio



o in questo ?



o questE ?



come per l'energia,
ma non solo



? vuoi vivere in questa scuola



o in questa ?



sustainability sustain Architecture
survival thought design

verso una rivoluzione dei modi di pensare e di sentire



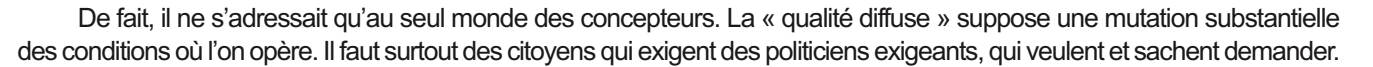
ALPHABÉTISATION
DES CITOYENS



Le carré bleu

“tavolo tecnico” finalizzato per

- creazione di moduli didattici
- strumenti interattivi su Internet
- educazione alla partecipazione ragionata
- formazione dei “programmatori”



33



it's A
WONDERFUL
WORLD

yes, we can

SMART THINKING - SMART PLANNING



« Smart city » ou la ville intelligente: cette expression magique dont on fait un usage abusif identifie des initiatives fort diverses. Le mot « ville » lui-même n'est pas dénué d'ambiguïté: l'idée de ville n'est pas la même selon les différents contextes et les différentes cultures. Par ailleurs, on qualifie partout de « villes » des réalités foncièrement différentes entre elles. De plus, à l'intérieur de nombre de villes -les plus grandes, les plus antiques, mas pas uniquement- coexistent souvent des villes différentes, entrelacées, parfois opposées.

35

« Smart city » est un slogan qui a du succès, au point d'avoir une place importante dans l'Agenda Europe 2020 et de pousser d'importantes institutions à tenter de la classer. Elle prévoit des actions soutenues par des financements et dont on définit les objectifs et exigences: « smart city » est donc un processus qui admet des indicateurs et un « smart spread ». Ses racines sont dans le « Pacte des Maires » et dans l'accord successif de l'UE « 20, 20, 20 ». Dans le lexique courant, la « smart city » est l'approche systémique aux technologies de l'information et de la communication en vue de l'amélioration de la qualité de vie dans les zones urbanisées. Dans nos contextes, les technologies du monde TIC rassurent: leur caractère immatériel permet qu'elles imprègnent les villes existantes sans les altérer.

La question ne concerne toutefois pas que le seul monde des technologies numériques: elle induit aussi une forte réflexion sur les aménagements territoriaux et sur les processus de transformation physique des villes. Ecocity (1987), Slow city (1999), Creative city (2002), Smart city (2006): encore de nouveaux slogans pour exprimer la volonté de s'affranchir des formes dégénératives actuelles, dans l'illusion que les innovations et les technologies soient en mesure de remédier à des erreurs de conception: mais elles ne remédient pas, tout au plus elles atténuent, exactement comme cela s'est produit pour les édifices avant que l'instance bioclimatique ne s'étende comme un credo.

Dans notre péninsule, les interventions urbaines que nous imaginions auparavant de type physique, revêtent essentiellement aujourd'hui un caractère immatériel. Souvent, quelques menues interventions suffisent, de savantes acupunctures pour introduire des qualités inédites, pour donner un sens autre à ce qui existe et ne satisfait pas. Ailleurs, là où la croissance est forte, où l'on programme de nouvelles villes avec une rapidité inconnue, là où prévalent d'autres objectifs, des réflexions et changements d'avis globaux s'imposent.

En Europe, le processus vers la « smart city » établit une corrélation entre des actions intégrées. Il concerne la ville et les réseaux à géométrie/dimension variable où elle est impliquée. Il articule des projets dans des cadres définis et à l'intérieur d'une vision d'ensemble. Il vise à lier les différentes échelles de projet. La planification stratégique durable dont relèvent des actions reproductibles à trois catégories est à la base du projet.

ambiguïté / malentendu

popolation urbaine 2007 <50% de la population mondiale; 2030 <75%
% qui ne distingue pas Oslo, Zurich ou le centre de Rome, des banlieues, slums, favelas, bidonvilles, ...



ville cependant l'idée de la ville n'est pas la même dans les différentes cultures
sont appelé "villes" des réalités différentes
au sein desquelles coexistent parfois des villes différentes, entremêlées, opposées

le passage de la ville à l'urbain a généré l'ambition des villes intelligentes

ecocity (1987), slow city (1999), creative city (2002), senseable city (2004), smart city (2006)

toujours de nouveaux slogans exprimant la volonté de s'affranchir des réalités dégénérées
avec l'illusion que les innovations et les technologies peuvent remédier aux erreurs de conception

smart city passe-partout comme l'ont été les principes de la Charte d'Athènes et l'International Style



*c'est la mondialisation qui a rendu plus claires les différences et les spécificités des lieux,
base de l'architecture organique, de l'instance bioclimatique, de la durabilité*

1. Transformations de l'espace physique, visant à la localisation/formation d'un réseau de « zones de condensation sociale » et de valeurs symboliques; à la disposition à l'accueil dans ses différentes acceptions ; à renforcer la densité et la mixité/flexibilité fonctionnelles, pour favoriser aussi la « ville des parcours brefs » (Joachim Eble) et dépasser des visions bidimensionnelles; à la localisation/formation de connexions entre les vides urbains ponctuels et linéaires. Pour faciliter le processus « smart city », il faut des règles flexibles et des politiques de soutien. La réflexion intégrée sur environnement, paysage, histoire, géologie, ... suppose des modifications substantielles des langages normatifs, elle doit faire ressortir la richesse propre à chacune de ces visions dont le précipité est un unique instrument, dynamique et régulateur.

le monde des TIC rassure

semble imprégner les villes existantes sans les altérer

Smart city ne concerne pas seulement le monde des technologies numériques
nous pousse à réfléchir sur les processus de transformation physique des milieux de vie

- parce que ce qui est physique peut encourager l'immatériel
- pour les stimuli réciproques entre deux mondes interpénétrés

Les villes sont nées lorsque l'espace entre les bâtiments a pris sens et ce sens a commencé à prévaloir sur celui des bâtiments individuels

La ville est relation entre les choses, relations entre les bâtiments, relations entre les bâtiments et les paysages,: c'est un outil pour les relations humaines

Les villes ont toujours eu leur intelligence,

- en se développant et en se dilatant, l'étouffèrent
- en même temps , s'est accrue l'intelligence des habitants , contraints de survivre dans des environnements inadéquats

qu'est-ce que le "droit à la ville", comment il est reconquis



2. Introduction de technologies, tendant à conjuguer innovation et territoire à travers des réseaux infrastructurels substantiellement immatériels. Ils visent à élever la qualité de vie en réduisant toutes les formes de pollution et en absorbant/éliminant, autant que possible, le C02.

Des technologies novatrices, visant à soutenir la mobilité, la logistique, les temps de la ville ; production d'énergie, chauffage et refroidissement intégré au thème des déchets, des eaux, de l'éclairage public, etc. en une vision « circulaire » et cyclique; amélioration de l'efficacité énergétique des bâtiments: à partir de l'échelle du simple ouvrage à celle du quartier et urbaine; de la réhabilitation des bâtiments à la régénération de zones urbaines.

visions alternatives

idées intelligentes alternatives

- celle qui est principalement technologique, qui vise la compétitivité mondiale
- celle de l'intégration ou sociale, qui met l'accent sur la qualité de vie

en tant que facteur de la concurrence mondiale

S'adapte à la demande qui envahit les pays BRICS, se plie aux impératifs mondiaux

L'Europe semble abandonner le soin de son modèle social

dont la ville a toujours été le noyau fondamental et décisif

En Europe, tout concerne les villes existantes et on ressent l'exigence de régénérer les zones inappropriées

- acupunctures pour donner un nouveau sens aux contextes
- fortes injections technologiques

Il n'en est pas de même dans les réalités en croissance démographique et en forte transformation, où les «villes fondées ex nihilo» sont également nécessaires et où beaucoup relève des technologies et de la conception de l'implant physique

- pour la façon dont il s'entrelace aux exigences de grande échelle et de l'échelle du quartier
- pour la façon dont sont interprétées morphologie, géologie, climat, culture, contextes, ..



vers la smart city

actions simultanées pour «régénérer / créer» des environnements urbains

une vision stratégique dirige 3 groupes d'actions, intégrés, simultanés :

1. sur les individus

former une mentalité agile -même à partir des préjugés, de la vitesse- dans le but d'atteindre une communauté intelligente qui

- promouvoir l'innovation sociale
- faire émerger les besoins par la participation et la diffusion des meilleures pratiques

2. sur l'espace physique

à travers les connaissances (géologiques, hydrogéologiques, morphologiques, climatiques, historiques, culturelles, ...)

- lire et interpréter le territoire en rendant visible la spécificité des contextes, des différences et des relations potentielles entre les lieux afin de construire et de faire ressortir les potentialités latentes, offrir des opportunités, à travers un maillage "intelligent" qui offre des significations inédites et des suggestions de l'avenir
- intégrer tous les types d'infrastructures et de réseaux de mobilité adaptés aux différentes échelles
- augmenter densité / résilience / mixité (+++ intensité des relations / - - - consommation du sol)
- réduire la consommation d'énergie / les facteurs polluants
- identifier les réseaux de « zones de condensation sociale » facilement accessibles, caractérisés différemment, avec des qualités spatiales reconnaissables, intégration d'activités d'intérêt collectif et attention à "non-bâti"

3. injections de technologie de mobilité intelligente

smart mobility; smart energy / smart resources dans la vision circulaire et cyclique pour

- réduire les besoins énergétiques / économies / pollution
- gérer la mobilité
- générer des conditions qui améliorent la qualité de la vie et encouragent la créativité

en se servant de capteurs

"réalisables" de différents types, des traditionnels à la smart dust

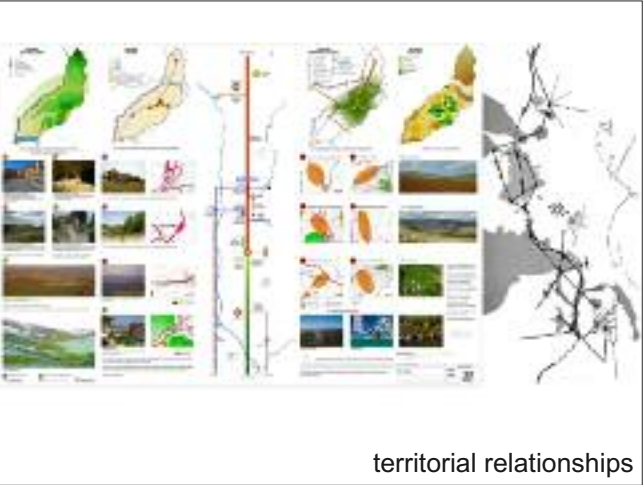
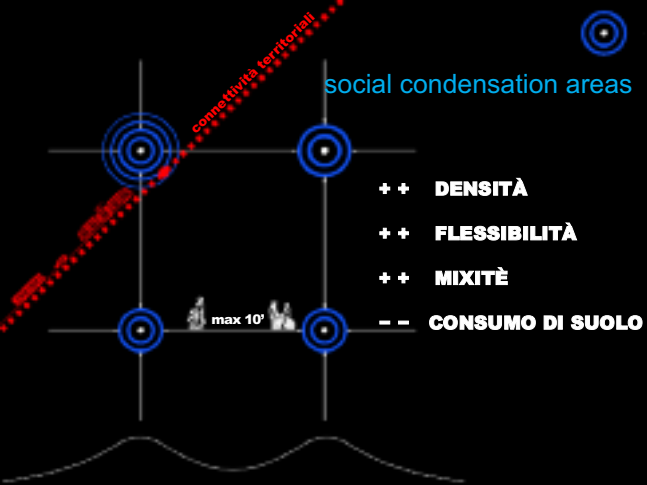
capable de suivre les phénomènes et les actions de soutien (automatiquement ou en proposant des alternatives aux décisions "politiques")

Chaque composant du système urbain -même les citoyens individuels- enrichit ce réseau et joue le rôle de composants actifs

un entrelacement d'actions pour civiliser la condition urbaine

essentielle à la concurrence mondiale et à la démocratie

39



3. Actions sur les individus : éducation/connaissance ; participation ; communication ; sensibilisation ; « alphabétisation à l'écologie et à la qualité de l'architecture » (Bioarchitecture + In/Arch + Le Carré Bleu, 2011) ; santé ; perception physique/perception virtuelle ; information (de la signalétique aux « urban screen », les écrans urbains dans leurs expressions les plus innovantes, au WLAN).

Le projet de « Déclaration des Devoirs de l'Homme » (Le Carré Bleu, 2008) concerne l'habitat et les styles de vie dans le respect des diversités. Une fois éliminée toute barrière spatio-temporelle, il est désormais possible de communiquer partout avec quiconque, des individus entre eux ou transmettre des informations, des significations et des symboles à des publics élargis, hétérogènes et dispersés (à travers des « sensor node wireless », des nœuds de capteur sans fil et des systèmes de communication de masse) ou inversement, recueillir des informations ponctuelles et diffuses, les élaborer et les restituer sur la Toile.

Ainsi, le rôle des technologies TIC est-il significatif, même dans les actions de ce troisième groupe.

Dans le processus vers la « Smart city », il n'y a pas de distinction si ce n'est les différentes densités de contraintes dans le cadre desquelles on agit. Les « Smart city » sont des villes qui savent devenir attractives pour les jeunes et les entreprises, qui se dotent de règles flexibles et sûres, garantissant ainsi des ouvertures vers l'avenir et la vitesse des transformations.

Le processus vers la « Smart city » suppose une vision capable d'actes différentes mobilisations collectives, implications, compétences interactives, participation. Dans la réalité européenne -encore plus dans la réalité italienne- il y a donc un vent nouveau généré par des ouvertures mentales et de nouvelles possibilités technologiques, de nouvelles sensibilités, de nouveaux slogans, de nouveaux agendas. Tout cela encourage la recherche afin qu'elle ait des débouchés dans les secteurs industriels ; cela sollicite des approches systémiques, transdisciplinaires, intégrées: autrement dit, cela engendre une culture foncièrement différente de celle qui domine aujourd'hui.

Dans ce siècle, l'analphabète n'est pas celui qui ne sait pas lire ni écrire, mais celui qui ne sait pas apprendre, désapprendre et réapprendre. (Alvin Toffler).

Dès lors qu'on tient compte de la coexistence et des éléments de soudures entre questions matérielles et immatérielles, la conscience de la valeur des principes topologiques dans la structure des cadres de vie s'accroît.

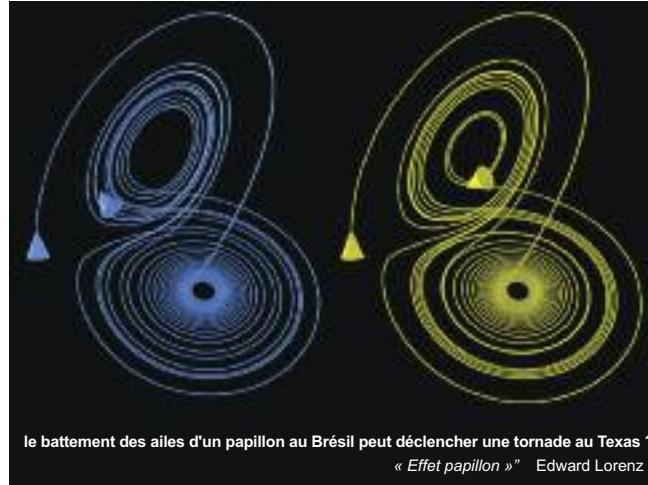
Dans nos contextes, l'architecture -au sens large, toute transformation du territoire- est une « seconde nature agissant pour des usages civils » (Goethe). Dans ces « usages civils », signifie donner du sens à l'espace, transmettre des valeurs, donner du sens à la stratification des mémoires d'une communauté : en définitive, l'action visant à l'amélioration de la condition humaine, en apportant une réponse aux exigences physiques et matérielles et surtout sociales et spirituelles.

C'est la réécriture des tâches du Plan (tout à fait différent du passé, qu'il faudra changer, même dans la dénomination, afin d'éviter des malentendus) : agile, rapide, dynamique ?



- aujourd'hui nous sommes nourris par la coexistence des contraires
- dans chaque réalité spécifique coexistent différents modes de vie, oppositions sociales, visions différentes du futur

Déclaration Universelle des Droits de l'Homme



A l'âge de la mondialisation, l'homologation semble inévitable. Pourtant les différences s'accroissent. Des mots aussi simples, voire habituels -tels que ville, urbanisme, architecture- ont une valeur différente par rapport au passé. Aujourd'hui, dans de multiples contextes, ils indiquent des choses tout à fait différentes entre elles, des espoirs et des ambitions différents, en particulier.

La Genèse parle d'une ancienne punition de l'orgueil humain : « *Allons, descendons et brouillons leur langage pour qu'ils ne se comprennent plus entre eux* ». Mais à l'époque de la mondialisation -comme le dit en 1979 Edward Lorenz, le père de la «théorie du chaos», à la Conférence annuelle de l'American Association for the Advancement of Science- « Le battement des ailes d'un papillon au Brésil peut déclencher une tornade au Texas ». Il faut donc respecter et sauvegarder les différences -sanctionnées, depuis 60 ans dans la « Déclaration universelle des Droits humains »- dans le partage, indispensable, de principes généraux.

Aujourd'hui plus que jamais on se nourrit de la coexistence des contraires, dans chaque réalité spécifique : des styles de vie différents cohabitent, il y a des conflits sociaux, on perçoit de diverses visions de l'avenir à la fois. Peut-être a-t-il toujours été ainsi, mais la rapidité extraordinaire des changements et son accélération continue, impose le besoin de savoir anticiper et interpréter les mutations et la pluralité des conditions de vie. Entre-temps, les technologies, qui ne sont accessibles qu'à une partie de la population mondiale, ont mis en difficulté les organisations statiques et engendrent de nouvelles formes de nomadisme très complexes.

Depuis l'an 2000 la population habitant en ville dépasse le nombre de résidents en milieu rural, ce qui signifie des faits opposés.

?

la planification

anticipe le du futur



1983

MOEBIUS

2008

BURJ DUBAI

"Villes inhabitables.
Il y a des fenêtres tous les 300 mètres.
Je suis horrifié de dessiner des fenêtres.
Ces villes sont de purs rêves.
Des châteaux de sable "

symbiose

bâti non bâti

contrairement aux villes d'autres cultures
du Japon à l'Inde, des États-Unis à l'Australie et ailleurs sur la planète

dans l'**ADN** de nos villes ne prévalent pas
des sommes de bâtiments ou des juxtapositions de parties



Tout est basée sur la relation entre la morphologie naturelle et la structure topologique des espaces

la super-individualité prévaut sur l'individualité des bâtiments

Déjà le mot « ville » est ambigu. On qualifie de ville d’immenses agglomérations ainsi que de petits centres, des systèmes compacts ainsi que des métastases territoriales. Dans quelques régions, l’urbanisation a produit des conditions de vie inhumaines. Si le nombre de villes augmente au niveau mondial, dans ces régions les grandes villes décroissent.

www.worldometers.info.it est un site Internet, en 20 langues au moins, « publiant les statistiques mondiales dans un format qui fait réfléchir ». Il montre en temps réel la variation de quelques dizaines d’indicateurs chiffrés représentatifs de l’état de la planète. Le compteur qui enregistre, unité par unité, la croissance de la population mondiale montre une augmentation de 6/7 millions d’individus par mois; l’autre, qui montre la consommation de sol, indique la disparition de 1 million d’hectares.

Les habitants de l’Union Européenne, troisième entité mondiale, sont moins de 7% du total et leur poids démographique diminue en termes d’âge actif. En 2012, lors des Jeux Olympiques de Londres, il y aura plus de 7 milliards d’individus sur la planète, soit trois fois le nombre de la moitié du 20ème siècle. A l’époque la population mondiale italienne était 2,5% de la population du monde, en 2012 elle ne sera que moins de 8 pour mille. Mais là où le nombre d’habitants baisse significativement, la consommation de territoire augmente plus rapidement et les mètres carrés de surface urbanisée par habitant sont plus élevés, la production de CO2 est intolérable et on contribue plus qu’ailleurs au réchauffement de la planète.

A l’heure actuelle les questions de fonds sont comment agir dans la transformation du milieu anthropique, comment le rendre cohérent avec de différentes visions de l’avenir, qui ne le sont pas toujours : cette image de Dubaï 2008 semble reproduire un dessin de Moebius 25 ans plus tard! Il ne faut pas montrer des images de Los Angeles, Beijing, Ville du Cap ou Canberra pour montrer qu’en Europe et dans le pourtour Méditerranéen nous qualifions de « ville » des espaces et principes différents: il y a l’ambition (plus ou moins déçue) d’une ville où bâti e non bâti sont en symbiose, où les relations sont faciles et les liens sociaux sont renforcés.

45

les statistiques du monde
dans un format qui vous donne à réfléchir

montre en temps réel comment des dizaines d'indicateurs
numériques significatifs de l'état de la planète varient



croissance de la population mondiale :
tous les 3-4 jours, 1 million de personnes en plus

consommation de terre :
tous les mois, 1 million d'hectares en moins

Union européenne
3ème aggrégation globale, moins de 7% du total, poids démographique décroissant



an ~~the~~ ~~new~~ ~~is~~ ~~it~~ truth
A GLOBAL WARNING

en 2012, nous serons plus de 7 milliards
plus de 3 fois ce que nous étions au milieu du XX^e siècle
la population italienne de 2,5 x 100 à moins de 8 x1000

juste là où le nombre d'habitants ne croît pas de manière significative

- m² zone urbanisée / habitant, le plus élevé

- production de CO2 intolérable

- contribution maximale au réchauffement climatique

1

Survival through Design

ou mieux, pour vivre des vies dignes d'être vécues

- traitant de la durabilité environnementale, de « l'empreinte écologique », ...
- réfléchir sur « l'aménagement paysager et le degré zéro d'architecture »
- évaluer, sélectionner les stratifications du passé

contre

toute forme d'autonomie,
logique industrielle,
arrogance disciplinaire

pour

l'abandon de toute optique particulière,
toute forme de séparation

2

intégrations / interactions

3

disponibilité à changer

Europe, "unis dans la diversité"

fin des conflits internes, convergence vers des valeurs et des principes communs

abandon du mythe individuel

vers la qualité de l'être collectif

Même l'idée d'architecture a changé: les immeubles, les ouvrages individuels ont très peu d'intérêt maintenant: le terme « architecture » indique une chose différente par rapport au passé. Architecture est un mot ayant des significations autres que celles plus consolidées et connues et qui, dans le contexte culturel contemporain, semblent limitées et partielles. D'abord, l'architecture, ce n'est plus une question de bâtiments; en suite, ce n'est plus une question de "utilitas, firmitas, venustas".

Utilitas Jusqu'à il y a un siècle, quand on croyait dans un monde stable, on pouvait naïvement travailler à la recherche de typologies abstraites capables de répondre à des relations fonctionnelles permanentes. Aujourd'hui, les fonctions changeant à toute vitesse, elles ne sont qu'un prétexte à satisfaire. Le primum movens d'une œuvre, il faut le trouver ailleurs.

Firmitas Depuis toujours, les structures ne servent pas à souvenir les bâtiments debout mais à dessiner l'espace. Quand on l'oublie, quand on perd la relation indissoluble entre architecture et structure, la pensée fait un pas arrière. Néanmoins, même si les techniques constructives permettent aujourd'hui des articulations qui dépassent le simple lien direct des forces au sol, du trio vitruvien, il n'y a que la firmitas qui demeure, semble-t-il, un sine-qua-non du bâtiment.

Venustas Non seulement l'idée de beauté change, mais le goût s'évolue sans cesse, les canons esthétiques changent, même sous l'influence d'autres facteurs.

Une idée d'architecture se fait jour qui n'est pas l'expression de la beauté mais l'harmonie de forces politiques, économiques, sociales, culturelles et symboliques, des forces qui fusionnent par le biais du projet. Architecture, donc, qui est le sens avant la forme, ou les deux ensemble, comme le montre la racine étymologique partagée des mots qui en grec expriment les notions de « voir » et d'« idée ». L'architecture, c'est de l'engagement social, de la vision politique, étique. C'est un instrument pour améliorer la condition humaine en considérant le besoins sociaux des individus, en dépassant toute conception mécaniste de la société. Le mot « architecture » donc contient et s'identifie avec tout ce qui est environnement, paysage, urbaniste. D'où quelques principes, partant de trois véritables « invariantes » à l'échelle mondiale, pour en arriver à quelques réalités plus proches.

Le premier est « le projet pour survivre » (le Survival through design de Neutra) ou bien le projet pour vivre des vies dignes d'être vécues. C'est un principe qu'imposent le développement durable, l'empreinte écologique, et ainsi de suite; un principe que le besoin de réfléchir au « paysagisme et le degré zéro de l'architecture » et à la valeur de la mémoire rend nécessaire ainsi que le besoin de considérer -analyser, sélectionner- les stratifications du passé. Avant de la mettre en œuvre, il faut évaluer toute hypothèse de transformation dans sa manière de se situer dans l'environnement, dans le paysage et dans les différentes couches sur lesquelles se basent toutes les cultures. Autant d'évaluation fondamentales afin que la transformation continue de l'environnement réponde à son objectif prioritaire, c'est-à-dire de contribuer à l'amélioration de la condition humaine. Or, donner des réponses ponctuelles à des besoins individuels dans la réalité a toujours créés des problèmes plus importants que ceux qu'elles étaient censées résoudre. La qualité n'est pas celle des objets bien dessinés: elle réside dans l'appartenance au contexte (aux contextes) où ils sont insérés.

Le deuxième principe est inclus dans le précédent: il s'oppose à toute forme d'autonomie, toute logique de secteur, toute arrogance disciplinaire, l'abandon de tout point de vue particulier, de toute forme de séparation ; il alimente les intégrations et les interactions.

Le troisième principe pousse à exalter la disponibilité au changement: donc, flexibilité, souplesse, recyclage, pour revenir aux principes du développement durable déjà illustrés.

Savoir se développer

résume la nécessité de redécouvrir les conditions culturelles, économique, réglementaire et autre qui ne gênent pas, mais permettent de poursuivre la qualité diffuse souder la vision territoriale / interventions ponctuelles pour former de nouveaux paysages introduire du sens et de la poésie



architecture « substance des choses espérées »

formation de sens par la transformation physique des milieux de vie



se développer

cela n'implique pas de développements quantitatifs plus turbulents



cela signifie également

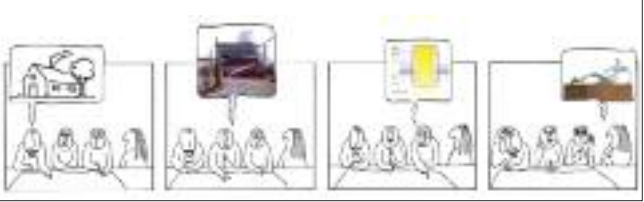
ville <slow>

la recherche réelle d'une qualité sociale et environnementale plus élevée

un pacte social entre ceux qui questionnent / construisent / produisent

former un système
changer l'échelle des actions du projet
croire au projet comme action collective

le concepteur réel est un être diffus



Ces trois principes sont immuables : on a du mal à comprendre comment, aujourd’hui -dans les pays plus développés aussi bien que dans les pays plus pauvres- on continue d’agir en contraste avec ou en dehors de ces principes.

D’autres principes sont, par ailleurs, différents dans les réalités individuelles.

Dans un cadre mondialisé qui rejette les homologations, les réalités européennes redimensionnent leur rôle et tendent à exalter leurs propres spécificités. La construction de l’Europe, « unie dans la diversité », a mis fin à des siècles de conflits internes en faisant converger ses régions vers des valeurs et des principes communs. Un ensemble de facteurs culturels, historiques, socio-économiques et démographiques fait en sorte qu’aujourd’hui les européens soient impliqués dans un processus extraordinaire qui pousse à abandonner le mythe individuel et vise à la qualité du collectif. Une mutation substantielle qui suppose une véritable révolution culturelle.

Aux principes généraux s’ajoutent les besoins spécifiques. « Savoir se développer » est un slogan qui synthétise l’exigence de retrouver les conditions culturelles -donc, économiques, réglementaires et de tout autre genre- qui n’entravent pas mais qui permettent de poursuivre la qualité distribuée, de souder la vision territoriale avec les interventions ponctuelles, de former de nouveaux paysages avec des réseaux d’équipement toujours plus denses, mais produisant des structures et infrastructures intégrées en y introduisant du sens et de la poésie. Contrairement à ce qui est vrai dans d’autres régions du monde, « se développer » chez nous n’est plus quantitatif, mais peut aussi vouloir dire ville « slow », la recherche réelle d’une qualité sociale et environnementale plus élevée.

« Localisme » est un terme ambigu : c’est un mot qui évoque la fermeture et l’enracinement à la fois. Aujourd’hui, les transformations du milieu de vie doivent avoir une vision forte de la dimension locale qui se réconcilie avec les questions globales. Tout en changeant au niveau des objectifs et des significations, l’architecture vit, par sa même nature, de relations immatérielles avec les contextes spécifiques où elle intervient, elle refuse de solutions passepartout.

L’architecture, dans son sens plus large -« substance de choses espérées », formation de sens par la transformation physique des milieux de vie- est bien soutenue par les principes illustrés ci-dessus car c’est sur ces principes que se fonde la « demande » qui est à la base de chaque action. Une demande rigoureuse et bien articulée, cultivée et raisonnable, est le moteur de toute transformation.

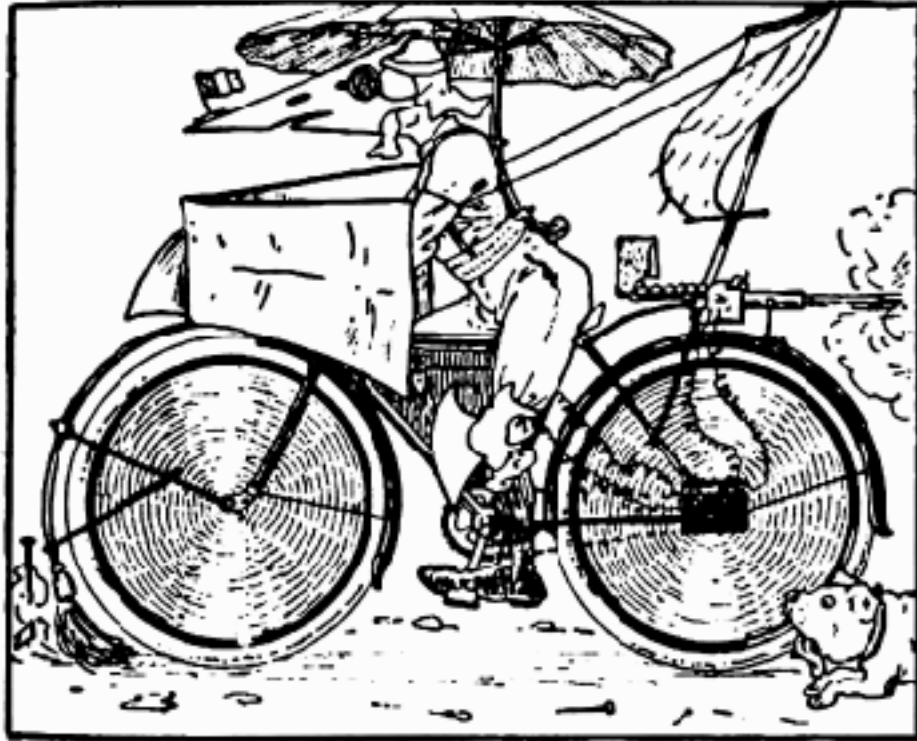
En même temps la qualité générale du milieu de vie influence les comportements et offre de la sécurité. Si c’est « savoir se développer », ça va : cela améliore la condition de ceux qui y vivent et c’est un bien économique à la fois. Une demande qualifiée engendre des réponses adéquates ; créativité, recherche, technologies, et elle soutient la production d’éléments constructifs innovants.

Pour atteindre ces buts de façon capillaire il faut un pacte social entre ceux qui demandent, ceux qui bâtissent, ceux qui produisent ; il faut faire « système », il faut un changement d’échelle au niveau des actions du projet ; il faut croire dans le projet en tant qu’action collective et que le vrai concepteur soit une entité distribuée. Ce n’est qu’une société capable de prétendre la qualité distribuée qui peut exprimer une demande de projet articulée. Il faut donc exiger des maîtres d’ouvrage formels, des concepteurs et des constructeurs qui soient en même de l’interpréter.

La véritable leçon de la tradition, ce n’est pas préserver, mais innover : « savoir se développer » signifie reprendre le sens profond, fertile, à la base de notre culture.

C’est la discontinuité par rapport au passé récent.

ce que Cosinus avait « euréké »



anémélectroreculpédalicoupeventombrosoparacloucyclo



A.1.

ville

lorsque l'espace entre les bâtiments a pris tout son sens
et que ce sens a commencé à prévaloir sur celui des bâtiments individuels

RE-CIVILISER L'URBAIN

Une série de dessins humoristiques dans « *Le Petit Français illustré* » relate « *L'idée fixe du savant Cosinus* »¹ qui voulait faire le tour du monde pour « civiliser les noirs ». Piégé dans les profondeurs du sous-sol, l'illustre sage ne parvient pas à sortir de Paris, bien qu'il invente des moyens fantastiques de transport alternatifs. C'était la fin du XIX siècle. Aujourd'hui, personne n'imagine pouvoir aller civiliser d'autres peuples, mais ici en Europe supposée très civilisée il est devenu urgent « ré-civiliser l'urbain »².

A.1. Pendant des millénaires, les villes ont été une expression merveilleuse de la créativité humaine. Comme indiqué par les archéologues³, les villes sont nées lorsque l'espace entre les bâtiments a pris tout son sens, ou plutôt quand ce sens a commencé à prévaloir sur celui des bâtiments individuels. Dans notre culture de la ville il y a une preuve claire de la nécessité d'excès, la nécessité d'investir dans la culture, afin de créer un bien commun qui n'est pas nécessairement public, mais ayant une fonction sociale importante.

Les villes sont aussi le témoignage de l'intégration, la capacité à tenir ensemble les différents aspects de la vie sociale et d'articuler les relations. Après ce mélange de 200 années -« architecture / infrastructure / paysages »- apparaît comme une « seconde nature destinée aux usages civils »⁴.

ville



dans notre culture de la ville il y a une preuve claire de la nécessité d'excès,
la nécessité d'investir dans la culture, afin de créer un bien commun
qui n'est pas nécessairement public, mais revêt une fonction sociale importante

architectures / infrastructures / paysages



une seconde nature agissant pour les usages civils,
voilà leur architecture...

Johann Wolfgang Goethe

A.2. La comparaison entre l’expansion urbaine (l’urbanisation contemporaine) contemporains et le cancer est bien connue : dans les deux cas, les cellules -les bâtiments-prolifèrent sans contrôle parce qu'ils perdent l'« information » qui devrait maintenir leur cohésion⁵.

Cette métastase fait qu'aujourd'hui les villes sont dissoues dans l'urbain. La différence entre « ville » et « urbain » est substantielle :

- « ville » signifie la relation entre les parties, le design du vide, la mixité urbaine, l’intégration, les espaces de rencontre et de socialisation ;
- « urbain » indique ici un territoire essentiellement bâti où, cependant, prévalent des éléments ou des bâtiments individuels, des symptômes de la désagrégation physique et sociale.

Bien sûr, la ville est un lieu de conflit, mais on connaît des analyses et des études sur l'influence de l'espace physique sur le caractère des habitants, leur comportement, les processus d'éducation des enfants⁶.

Le changement de la « ville » dans les « zones urbanisées » semble affirmer un processus évolutif plutôt que le processus biologique. Les êtres primordiaux étaient « transparents » et équipés de deux axes de symétrie : leurs relations avec l'espace déterminées par les stimuli lumineux, thermiques et chimiques. Chez les organismes supérieurs est alors apparue la « peau » qui a permis le développement des relations visuelles, tactiles et sensorielles⁷. Dans le monde des êtres vivants, nous avons évolué d'êtres isolés vers des communautés sociales, de l'autonomie individuelle à des possibilités relationnelles puis à la super-individualité. La dissolution des villes dans l'urbain est le résultat d'un processus inverse : les bâtiments monades prévalent et quelquefois sont complexes, mais ils flottent malgré tout dans l'espace.

A.3. L'objectif fondamental de la construction, de la transformation continue, des espaces de vie est d’améliorer la condition humaine : hypothèse banale mais niée même lorsque les objectifs sectoriels deviennent prévalent.

L'émergence progressive de la culture de la séparation a conduit à agir de plus en plus à travers des monades, à savoir des bâtiments conçus avec attention à leurs « règles internes » et de moins en moins attentifs aux « règles d'immersion » dans le contexte⁸.

Un acte qui ignore ou veut ignorer que toute transformation affecte l'environnement au sens large, fait partie du paysage et s'inscrit dans le processus de stratification qu’identifie chaque lieu.

La « culture de la séparation » imprègne profondément la réalité contemporaine, mais néanmoins on peut observer certains symptômes ambitieux de la culture de l’intégration : il ne manque pas de symptômes d'ambition du point de vue opposé qui a son point de fuite dans la « culture de l'intégration ». En ce sens, certaines distinctions traditionnelles non seulement sont maintenant inappropriées, mais sont nuisibles. Chaque transformation physique -peu importe sa taille- touche à la fois à l’environnement / paysage / urbanisme / architecture : ces termes sont synonymes de plus en plus importants, bien qu'ils aient des articulations spécifiques.

La forme de l'espace de vie reflète les règles qu'une communauté s’est données, et ces règles reflètent l'évolution de la mentalité dominante.

Avec force croissante aujourd'hui émergent des Incompréhensible visions d'ensemble : « architecture » (entre les synonymes précédents est le terme le plus ancien) prend désormais des significations différentes du passé, n'est plus une perversion de quelques-uns, ne concerne plus les seuls langages expressifs de bâtiments ; influence le bien- être et le bonheur beaucoup plus que l'odeur des croissants chauds !⁹

dans les expansions contemporaines

A.2.



les cellules -les bâtiments- prolifèrent sans contrôle parce qu'ils perdent l'« information » qui devrait maintenir leur cohésion

Konrad Lorenz

différence essentielle

ville

signifie la relation entre les parties, le design du vide, la mixité urbaine, l'intégration, les espaces de rencontre et de socialisation

urbain

un territoire essentiellement bâti ou prévalent des bâtiments individuels, des symptômes de la désagrégation physique et sociale



A.3.

l'objectif fondamental de la construction est d'améliorer la condition humaine



hypothèse élémentaire, mais entamée -même refusée- lorsque les objectifs sectoriels prévalent

la culture de la séparation

imprègne la réalité contemporaine, mais on y trouve aussi les symptômes d'une ambition opposée dont le point de fuite est

la culture de l'intégration



B.1. Avant l'ère des télécommunications et de la révolution de l'information, essentiellement les relations entre les individus étaient directes et les relations du bâti étaient de type physique. Au milieu du siècle précédent, le rôle joué par les systèmes de transport et les réseaux de mobilité a conduit à considérer que si dans les villes du passé le fleuve, l'Acropole, les murs ou le tracé particulier au sol étaient les éléments capables d'expliquer les raisons de l'agrégation, la « nouvelle taille de la ville » a rendu désormais improbable tout élément de référence visuelle pour l'ensemble de l'agrégation : seulement l'impact des autoroutes est en mesure d'assumer ce rôle¹⁰. Aujourd'hui, la domination des réseaux immatériels est croissante.

Les technologies ITC promettent un avenir inimaginable¹¹. Les villes ont toujours eu leur propre intelligence : réduite dans le temps, en supposant des modèles incorrects, incapables d'interpréter la relation avec le territoire. « Smart City »¹² n'est pas une panacée : elle permet d'atténuer, mais ne résout pas, elle demande en même temps de repenser les transformations des milieux de vie pour essayer de réintégrer « cité »-« civilité » et tension vers l'avenir dans l'urbain.



B.1.

la "nouvelle dimension de la ville" rend improbable des éléments de référence visuels pour l'ensemble de l'agrégation : seuls les signes des autoroutes ont pu assumer cette fonction

environnement / paysage / urbanisme / architecture

actions simultanées



- un ensemble de bâtiments durables ne produit pas d'environnements de vie durables
- la durabilité ne se limite pas à l'énergie ou à l'environnement : la durabilité sociale est une priorité

le domaine des réseaux immatériels se développe

les technologies de l'information (TIC) promettent un avenir inimaginable



“Smart city” n'est pas une panacée : elle aide, atténue, ne résout pas

repenser les transformations des milieux de vie pour essayer de réintégrer

« cité » - « civilisation » et tension à l'avenir

B.2.

«Nous opposons

aux types architecturaux prérévolutionnaires : la maison de location, le bâtiment, le cercle de la noblesse, etc. qui viennent des conditions sociales, techniques et économiques d'avant la révolution [...],

un nouveau type d'habitat communautaire, un nouveau type de club, un comité exécutif, une usine qui doit devenir le nouveau cadre de vie, le condensateur de la culture socialiste »



Moisej Ginzburg

De cette préoccupation il n'y a pas trace dans les dispositifs normatifs, les enfants de la « culture de la séparation », pour laquelle l'environnement / paysage / urbanisme / architecture doivent être traités indépendamment les uns des autres. Nous sommes inondés de nouvelles règles, obsolètes dès qu'elles sont nées, car elles ajoutent des exigences sectorielles. Et des procédures qui ignorent toute intersection. Par exemple, pour les pathologies de l'urbain il n'est pas suffisant de procéder à une réhabilitation des bâtiments. Un ensemble de bâtiments durables ne produit pas de milieux de vie durables. La durabilité, cependant, ne se limite pas à des termes d'énergie ou d'environnement : la durabilité sociale est une priorité. Elle nécessite donc des modifications substantielles¹³.

B.2. Les conditions qui importaient aux constructivistes russes les ont conduits à proclamer : « *Nous opposons aux types d'architecture prérévolutionnaires : la maison de location, le manoir, le cercle de la noblesse et ainsi de suite. qui proviennent des conditions sociales, économiques et techniques précédant la révolution [...], un nouveau type d'habitat communautaire, un nouveau type de club, le comité exécutif, l'usine qui doivent faire partie du nouveau cadre de vie, le condensateur de la culture socialiste* »¹⁴. Les architectes constructivistes étaient convaincus que de nouveaux types d'architecture capables de condenser les nouvelles relations sociales, permettraient de résoudre le problème du « contenu idéal de l'architecture »¹⁵. Ils voulaient agir avec la construction, à la recherche de nouveaux types de bâtiments fréquents, comme les temples, les forums, puis les églises, les clochers, les marchés, les écoles.

Les conditions actuelles exigent un traitement différent, qui n'agit pas sur le « bâti », mais surtout sur les relations avec le « non bâti »¹⁶. Un réseau de « lieux de condensation sociale » pourrait aider à donner un sens à l'urbain et de générer des réseaux immatériels récitives pris en charge par le CCI. C'est détourner l'attention de l'immeuble à l'espace public avec qui il se relie, et que contribue à former¹⁷.

Les espaces publics ont un réseau d'intensité variable : la transition d'un espace public à l'autre se fait toujours via d'autres espaces publics qui au-delà de ceux qui ont exclusive ou prédominante fonction (comme une autoroute), lorsque liée fonction / forme / sens peut jouer le rôle de facteurs d'agrégation sociale ou de condensation. Le petit réseau d'espaces publics, et pas seulement ceux qui sont remplis de gens, la musique et le divertissement est l'essence même d'une ville.

Apologia del (non costruito)



réseau spatial public

d'intensité variable



la transition d'un espace public à l'autre se fait toujours via d'autres espaces publics

si

fonction / forme / sens

s'entrenouent

agrégation et

condensation sociale

prévalent

le réseau d'espaces publics est l'essence même d'une ville

la **mobilité des véhicules individuels** n'est pas le seul facteur de pollution



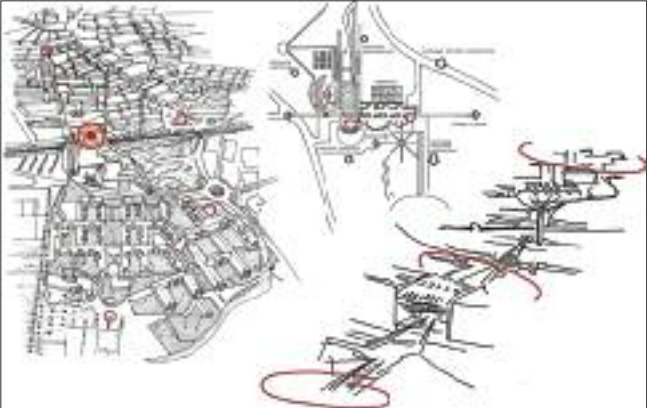
la fin de l'ère du pétrole et l'adoption de moteurs à hydrogène pourront éliminer la pollution, sans pour autant influencer sur les effets pathologiques de la dispersion

B.3.



B.3. Dans les zones urbaines la voiture -la mobilité des véhicules- n'est pas le seul facteur de pollution : notamment elle a facilité la dispersion. Donc la fin de l'ère du pétrole et l'adoption de moteurs à hydrogène pourra effacer la pollution, mais par lui-même n'aura aucune incidence sur les effets pathologiques de l'abandon de la ville compacte ainsi que de la dispersion.

Nécessaires, mais non suffisants, les réseaux ITC atténuent les questions de déplacement pour des raisons purement fonctionnelles, au profit de ceux d'indication contraire. Au-delà des formes appropriées de mobilité adaptées à l'échelle globale et à la taille du territoire et des villes, s'opposer aux pathologies de la dispersion nécessite alors d'autant plus, comme augmenter la densité, la mixité / la coprésence d'activités ; faciliter le parcours piétonnes dans des aires de proximité ; adopter des « bâtiments parcours » ; tracer de réseaux de « lieux de condensation sociale » .

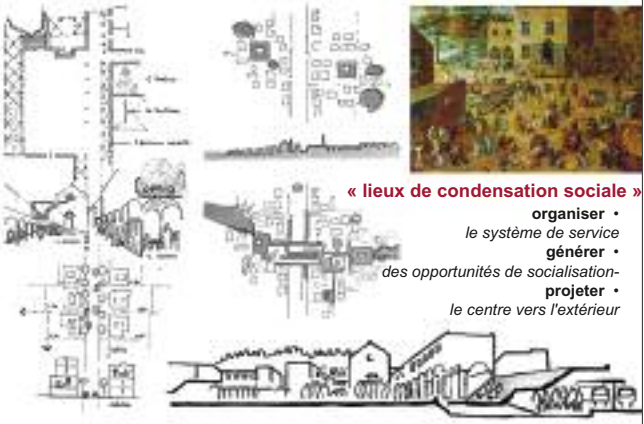


A. Terlizzi KO-CO2: un morceau de «ville écologique», basé sur des pistes cyclables; cours urbaines, places et équipement enjambant le chemin de fer et à proximité du centre historique

B. "Un seme per la metropoli"

C. croquis pour l'Université de Sannio, entre le centre historique de Benevento et la Via dei Mulini

s'opposer à la maladie de la dispersion moyennant des acupunctures



« lieux de condensation sociale »

organiser • le système de service

générer • des opportunités de socialisation

projeter • le centre vers l'extérieur

C.1. Les seminaires « *L' Architecte et le Pouvoir* »¹⁸ ont démarré la discussion sur les règles et les conditions de la construction dans une vingtaine de pays, non seulement en Europe : les diversités trouvent un premier exutoire dans le projet de « *Directive Européenne sur l'Architecture et le cadre de vie* »¹⁹. Reconvertir les règles requiert du temps et des actions convergentes visant à combiner la transformation des modes de vie vers des formes de frugalité avec la nécessité de promouvoir de nouveaux « surplus ».

D'une part, réduire les émissions et la pollution, réduire les déplacements pour les besoins de base, réduire les besoins énergétiques en développant également des interventions qui produisent plus qu'ils ne consomment.

D'autre part en augmentant la qualité et la beauté, tout en reconnaissant le pouvoir sociale et civique et l'utilité collective à le poursuivre. Cités et civilités ont la même racine étymologique (CIVITAS).

Pour la qualité de vie, la question de base reste à réintroduire la « cité » dans l'urbain pour ré civiliser l'urbain. En outre, une résolution du Conseil d'Europe²⁰ s'est engagé à « *promouvoir la qualité architecturale par des politiques exemplaires dans le secteur de la construction publique* », tandis que l'article 9 de la Constitution « *protège le paysage et le patrimoine historique et artistique* », c'est-à-dire la sédimentation extraordinaires d'innovations qui, interrompue, trahi l'essence même de notre tradition.



réduire

les émissions et la pollution • les déplacements pour les besoins primaires • les besoins énergétiques •

augmenter la qualité et la beauté

reconnaître leur pouvoir social et civique, l'utilité collective qu'on a à la poursuivre

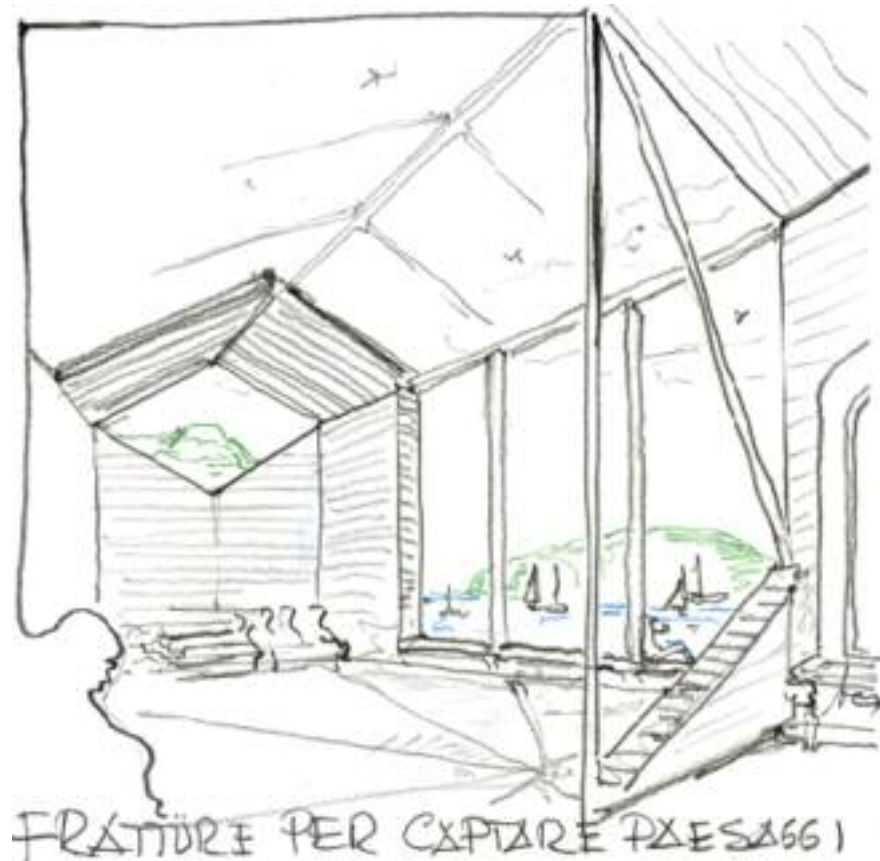
Résolution du Conseil de l'Europe sur la qualité architecturale de l'environnement urbain et rural
GUC n°73 06.03.2001

"Promouvoir la qualité architecturale à travers des politiques exemplaires dans le secteur de la construction publique"



art.9 - Costituzione della Repubblica Italiana

"protège le paysage et le patrimoine historique et artistique"
c'est-a-dire la sédimentation extraordinaire d'innovations qui, interrompue, trahit l'essence même de notre tradition



C.2.

sustainability sustain **A**rchitecture
survival thought design

bioarchitecture

à travers les décennies a maintenant produit ce qui a été proposé
L. n°90 / 03.08.2013 à partir du 1er janvier 2018
tous les nouveaux bâtiments doivent être à « zéro impact »

une nouvelle mobilisation culturelle commence

ne concerne plus les bâtiments individuels,
mais leurs relations et les espaces « non-bâti »

C.2. À travers plusieurs décennies, les initiatives pour « l'architecture verte » ont produit des mutations concrètes : dans 5 ans²¹ celles publiques et 7 ans les privées, tous les nouveaux bâtiments doivent être « zéro impact ». Donc, aujourd'hui, nous avons besoin d'une nouvelle et différente mobilisation culturelle, qui ne concerne plus les bâtiments individuels, mais leurs relations et les espaces « non bâtis ».

Pour l'urbanisme italien, un DM 1968²², a démarré la saison de la classification en zones homogènes, des exigences minimales, des normes conçues pour assurer des valeurs égales dans des conditions très différentes.

Cette perspective est les racines aride-fonctionnalistes de la crise des territoires : la résolution distincte de problèmes a contribué à créer un problème global de plus en plus grand et inextricable.

C.3. Comment passer de l'ère de la séparation à celle de l'intégration ? Comment diffuser un réseau de « lieux de condensation sociale » et réaliser la « ville de 5 minutes » ?

La vision intégrée protège et promeut l'héritage du passé avec la construction simultanée de l'héritage de l'avenir. En d'autres termes fournit de neuf essentiels surplus : investit dans la culture, une ressource qui n'a pas de fin. Au contraire elle est riche d'effets multiplicateurs.

Dans le futur, l'innovation sera surtout dans la façon de vivre la ville. C'est aussi pourquoi il n'a aucun sens de continuer à mesurer les interventions en termes de volume : un indice de construction exprimé en termes de m² nu permette la gestion efficace du territoire et libère les énergies créatrices. Il n'est pas logique de vérifier les besoins fonctionnels, s'opposer à la mixité ou aux conversions d'utilisations si ce n'est pour quelques incompatibilités environnementales claires.

La vitesse et la flexibilité sont désormais des paradigmes indispensables. Pour les transformations physiques des milieux de vie il est nécessaire de réfléchir sur des exigences difficiles à mesurer, rechercher des indications, peu importe si parfois conflictuelles, que nous pousser à réfléchir sur des principes uniformes à décliné autrement dans les différentes réalités : très utile en ce sens, la volonté d'apofenia²³ et les outils de la topologie.

Avec cette vision, comment transformer l'appareil réglementaire pour qu'il pousse à « civiliser l'urbain » en mettant l'accent sur les relations et la qualité du « non bâtis » .

? comment passer de l'ère de la séparation à celle de l'intégration ?
? comment réaliser la « ville de 5 minutes » ?
? comment diffuser un réseau de « lieux de condensation sociale » ?

C.3.

civiliser l'urbain

dans le futur, innovation surtout dans la façon de vivre la ville

continuer à mesurer les interventions en termes de volume n'a pas de sens :
s'exprimer en termes de m² nu
permet la gestion efficace du territoire et libère les énergies créatrices

Il n'est pas logique de vérifier les besoins fonctionnels, de s'opposer à la mixité
ou aux conversions d'utilisations si ce n'est pour quelques incompatibilités
environnementales claires

vitesse et flexibilité : des paradigmes incontournables

1 Georges Colombe (Christophe),
« *L'idée fixe du savant Cosinus* », Paris 1893-98

2 « Le Carré Bleu » n°3/2013: au sujet de l'ambiguïté du
môt « cité » ; voir Cantercel « *L'organicité, cheminement
d'une utopie ?* »

3 Ruth Whitehouse, « *The first Cities* » (1977)

4 J. Wolfgang von Goethe, « *Voyage en Italie* » (1817)

5 Konrad Lorenz, « *Les Huit péchés capitaux de notre
civilisation* » (1974)

6 Alexander Mitscherlich, « *Vers la société sans pères :
essai de psychologie sociale* » (1969)

7 Adolf Portmann, « *Le forme viventi* », Adelphi 1989

8 M.Pica Ciamarra, « *La frontiera ambigua del progetto
urbano* », in < Interazioni >, Clean 1997

9 Ruwen Ogien, « *L'influence de l'odeur des croissants
chauds sur la bonté humaine* », Grasse F. 2011

10 Alison e Peter Smithson, « conversatio » / années '60

11 Antoniono Saggio, « *L'impact de la révolution
informatique sur la ville contemporaine* »,
<Le Carré Bleu> n°3/2013

12 « *Smart city - smart planning* », editorial sur
<Bioarchitettura@> n.76, 201213

13 Maurizio Carta, « *Re-think, Re-load, Re-cycle:
Mediterranean Urban Metamorphosis* »,
<Le Carré Bleu> n°3/2013

14 Moisej Ginzburg, cit. in Anatole Kopp, « *Ville et
Révolution. Architecture et urbanisme soviétiques des
années vingt* », Anthropos, Paris, 1978

15 « *Critica del costruttivismo* » in « SA » n.1/1928

16 Jorge Cruz Pinto, « *Eloge du vide* », Le Carré Bleu
n°2/2010, M.Pica Ciamarra, « *Apologia del (non)
costruito* » in <Architettura e Città> n°12-13, Agorà 2004

17 cfr. « *Carta dello Spazio pubblico* »,
http://www.biennalespaziopubblico.it/blog/blog/2013/
05/17/carta-spazio-pubblico/ (italiano/inglese)

18 <Le Carré Bleu> n°1/1996, articles par Adrien Boros et
Philippe Fouquey

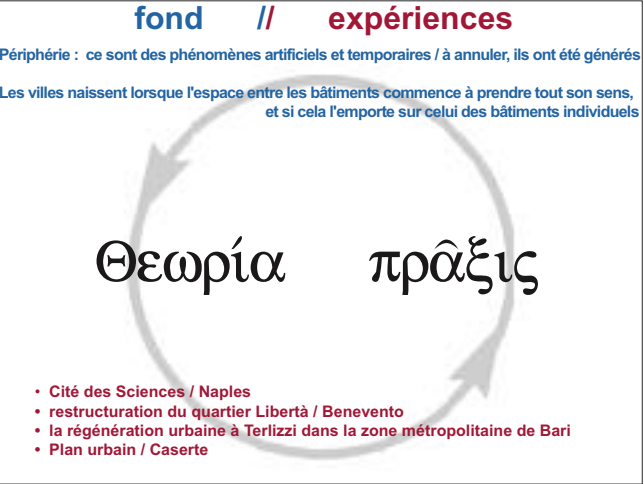
19 <Le Carré Bleu> n°4/2008

20 12.02.2001 / *Résolution du Conseil d'Europe sur la
qualité architecturale de l'environnement urbain et rural*,
GU C n°73 06.03.2001

21 L. n°90 del 03.08.2013 / recepimento della Direttiva
2010/31/UE -19.05.2010- del Parlamento europeo e del
Consiglio

22 DM n°1444/02.04.1968, aujourd'hui mis en crise par la
Loi n°58 del 21.08.2013 avec la possibilité de modifications
par le s differentes Region

23 cfr. « *Mémoire in mouvement* », <La Collection> n°1
p.116 (www.lecarrebleu.eu)



PÉRIPHÉRIES : INCONVÉNIENTS À COMBLER

mutations de la relation centre / périphérie

selon Domenico De Masi

dans la société pré-industrielle,

la ville était le centre et la campagne était banlieue

- dans les murs, la richesse produite dans les champs a été consommée et la culture dominante a été élaborée
- la densité a permis des résonances créatives que la ville sans murs aura du mal à récupérer

la ville industrielle se développe:

les zones périphériques accueillent le sous-prolétaire qui a émigré du centre et qui a immigré des villages;

elles grandissent au point de créer une mégalopole dont la grandeur est la défaveur de la créativité

John Naisbitt

dans la société post-industrielle

le Net fait irruption

moteurs de recherche dans le premier monde; maille capillaire étalée sur la planète

à ce stade, le centre est Google. Tout le reste n'est que banlieues



61

des ségrégations opposées similaires

Pour Aristote, la ville idéale pourrait être embrassée du regard du haut d'une colline
Chute des murs / industrialisation / automobile ont généré « *des lieux sans limites où l'on croit que la ville se termine et où au contraire elle recommence, ennemie, elle recommence des milliers de fois ..»...* »

Pier Paolo Pasolini

Aujourd'hui, les banlieues sont synonymes de ségrégation et de marginalisation:
ce n'est plus une question de géométrie; il existe des "banlieues" centrales

Les banlieues sont pour les citoyens de seconde classe; à Mexico City, à Los Angeles ou ailleurs, les analogies isolées sont des ghettos pour les riches, des refuges avec un accès direct à l'ascenseur depuis leur appartement jusqu'au supermarché. Ghettos interrompus par des îlots de richesse : la sécurité les pousse à les habiter

Camilla Panhard

Smart city (?) : Les villes ont toujours eu leur intelligence, maintenant en sourdine tandis que
l'intelligence des habitants grandit, forcée de survivre dans des environnements inappropriés



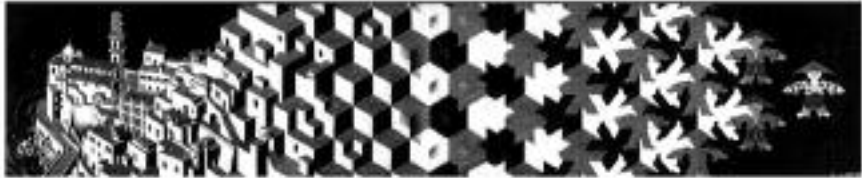
le doute s’insinue que les banlieues n'existent pas, qu’elles sont des phénomènes temporels: inconvenients à combler

Là où les disciplines visuelles ont encore du sens, une structure topologique peut souvent être lue:
centralité / distances / concaténations spatiales / filtres / médiations / liens

Dans les mégapoles -parfois dans l’« urban sprawl »- les centres multipliés
peuvent prendre la structure du réseau, former un système ou développer des conflits
Le binôme centre-périphérie tend à se substituer à une structure labyrinthique, sans centre et discontinue:
ce qui semble être périphérique sous un aspect peut être central sous d'autres.

Les monologues dominant dans les banlieues, tandis que le sens de la ville réside dans les dialogues
des habitants qui les animent et des sujets inanimés qui les constituent.

Dans les banlieues, peuvent apparaître des "entités centrales" par leurs significations, formes, contrastes avec
la dégradation environnante, un peu comme dans les tissus organiques, en biologie ou en astronomie



points de vue / analyse: premier acte de chaque transformation

contrairement à la première, la « seconde nature » est intentionnelle, culturelle

La conception est inhérente à la nature humaine: activité ancestrale, connotative:
mais ce n'est que depuis récemment nous sommes dans l'« **Anthropocène** »,
la période géologique dans laquelle prévalent les sédiments des activités humaines

Coïncidence: cela commence avec la révolution industrielle quand ce qui a été construit jusqu'alors
faisait définir l'architecture comme « **une seconde nature agissant pour les usages civils** »

La population mondiale (1/10 de celle d'aujourd'hui) a eu des quantités modestes de m²/par habitant
par rapport à aujourd'hui

Accélération et recrudescence du XXe siècle rendent approprié le titre du livre (2005) de Jared Diamond
« *Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* »

même pour la croissance de «l'ubiquité» et le besoin d'«identité», dans nos contextes, la gestion et le gouvernement du territoire devraient démontrer que

les périphéries sont des phénomènes temporels



continuum urbanisé



- aujourd'hui
- centralité: des zones denses et intégrées offrent de multiples choix
 - banlieues: zones de marginalisation, clôtures monofonctionnelles, absence de monumentalité

l'optique de la séparation
ne devrait pas guider l'analyse
ni être la base du futur

objectif: accès généralisé, facile et rapide aux "lieux de condensation sociale"
caractérisé en termes esthétiques, par des services de qualité et des lieux de rencontre.
les "navios de conhecimento" sont maintenant une réalité dans les favelas de Rio de Janeiro

« lieux de condensation sociale » et « ville de 5 minutes »

après le sommeil, le réveil

La qualité de l'espace influence
le comportement, la sécurité, le bien-être, le bonheur

L'âge de la pierre n'est pas fini car les pierres ont disparu:
aujourd'hui domine la première approche (priorité aux bâtiments),
un changement de mentalité peut produire une demande de transformation
et faire prévaloir la seconde (priorité à la conception du vide)

Donc, plutôt que de travailler sur la formation de ceux qui conçoivent,
il est essentiel de faire évoluer la demande :
architecture = "substance des choses espérées" *Edoardo Persico*

FORMATION
DES
ARCHITECTES

ALPHABETISATION
DES
CITOYENS

le carré bleu

L'ESPACE ARCHITECTURE

approches opposées :

priorité aux bâtiments ou à la conception du vide

- les « *logiques internes* » des bâtiments individuels prédominent
- ou les « *logiques d'immersion* » : interventions telles que "fragments" de l'environnement, des paysages, des stratifications qui identifient un lieu

Rejet de la culture de la séparation :
la clé est de ne pas aborder chaque thème individuellement

Toute intervention urbaine ou paysagère trace des frontières, tout espace symbolique et matériel se compose parfois de frontières révocables, parfois peu de temps, parfois au en l'espace de générations ... Dans l'activité cognitive, la capacité à tracer des frontières est centrale, en sachant qu'on peut toujours les révoquer ...

Le monde ne connaît pas de frontières disciplinaires.

Les disciplines sont utiles, mais les approches soulignées peuvent être transformées en une sorte de verre opaque qui nous empêche de saisir le champ d'étude dans son intégralité

Gianluca Bocchi

Les interventions urbaines ne concernent pas seulement les aspects physiques, elles ont surtout un caractère immatériel

Alberto Abruzzese

« Plus qu'assoiffés de beauté, les habitants de la banlieue ont soif de citoyenneté »

Marco Ragonese

Lorsqu'il devint ministre de la Culture en 1995, Philippe Douste-Blazy dénonça avec force l'énorme coût social et économique généré par des pratiques de construction auxquelles opposer une vision unitaire: protection du "patrimoine du passé" et production du "patrimoine du futur".

En 1979, au Centre Pompidou, « *Quand les barres étaient blanches* » ouvrait l'exposition « *Alternances urbaines* » : on s'accorde aujourd'hui unanimement à critiquer les "grands ensembles", les "barres" et les "tours". Mais il n'en a pas toujours été ainsi. A l'époque, tout cela était le symbole d'un urbanisme progressiste tendant à matérialiser le rachat social et le rêve de la maison pour tous.



l'architecture introduit ou élimine les obstacles physiques, les barrières
ou agrège et exprime des espaces de liberté

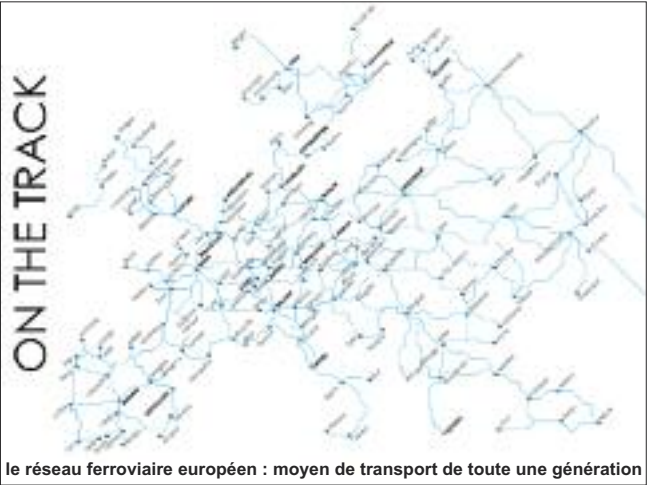
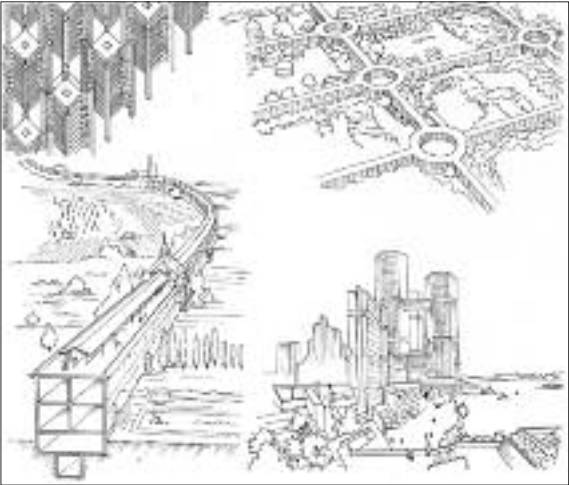
MOBILITE DANS LES ZONES METROPOLITAINES

NOUVEAUX COMPORTEMENTS ET FORMES DE SOCIALITE



"Je voudrais laisser un message dans la bouteille pour les architectes: ... vous ne devez pas seulement construire des bâtiments, mais créer des espaces de liberté"

Wim Wenders



1. **Un tour d'horizon à l'échelon national** *déséquilibres et aires métropolitaines*

Au delà des raisonnements sur les « macro-régions » nationales ou transnationales, 15 des « aires métropolitaines » italiennes (malheureusement dans les confins dessinés par la « loi sur le fédéralisme » de mai dernier) prendront une forme administrative qui leur est propre: ce qui est, à maints égards, une révolution.

Rome aura le statut de Ville Capitale, les 14 autres celui de « ville métropolitaine ». Une moitié de la population italienne habite dans les aires métropolitaines, une grande partie dans la Ville Capitale ou dans les « métropoles urbaines ». Par rapport aux réseaux complexes d'interrelations -aux réseaux contemporains sans fin- les nouvelles formes de gestion ne pourront pas grand-chose, même si c'est beaucoup par rapport à aujourd'hui.

Les 15 « métropoles urbaines » sont fort différentes entre elles par leur extension territoriale, le nombre d'habitants (les plus grandes sont dix fois plus grandes que les petites), en termes de concentration urbaine et de densité de logement (la plus dense l'est presque six fois plus que celle ayant la densité la plus basse) de même que par le rapport entre ceux qui habitent la province actuelle et ceux qui habitent dans le chef-lieu actuel (de 30 à 80%).

Des « villes metropolitaines » du Sud et des îles, 6 sur 7 ne sont pas reliées par des trains à grande vitesse, et ce, bien que 3 d'entre elles soient parmi les plus peuplées d'Italie. A l'heure actuelle, les trains à grande vitesse ne concernent essentiellement que le centro-nord, et au sud la Campanie ; concernant les Pouilles, une ligne à grande capacité est en projet. En décembre, le réseau à grande vitesse ralliera des aires métropolitaines habitées par un tiers de la population italienne. Une fois achevé l' « axe ferroviaire européen n°1, Berlin/Palermo » (dans « un lointain avenir »), le réseau ralliera 3 autres « villes metropolitaines » du sud, dont la moitié ne sont pas encore desservies à l'heure actuelle.

Il y a donc un fossé infrastructurel hallucinant, de très fortes diversités, de grandes différences de revenu par personne, une accentuation supplémentaire de la diversité d'infrastructure et de la qualité de vie, des ressources différentes engagées dans les différentes zones du pays.

La population sicilienne a le même ordre de grandeur que celle de la Norvège: mais le train met plus de temps entre Catane et Palermo qu'entre Naples et Milan.

Je concentrerai toutefois mon attention sur les aires métropolitaines qui sont désormais ralliées par la grande vitesse/grande capacité.

2. les plans pour la mobilité métropolitaine et régionale logiques de secteur ou visions intégrées

A l'intérieur des périmètres urbains actuels -c'est-à-dire uniquement dans des quartiers des métropoles urbaines- il faut parfois davantage de temps pour arriver à la gare des trains grande vitesse qu'il n'en faut entre Milan et Bologne ou entre Rome et Naples. Dans un mois, Bologne/Florence demandera un temps analogue à celui d'un parcours urbain moyen, par ailleurs avec des liaisons très fréquentes.

Les « métropoles urbaines » projettent le développement de leurs réseaux de transport urbains et régionaux. Comme tous les plans de secteur, ceux de la mobilité aussi tendent à maximiser leur efficacité.

La transformation du réseau de transports dans la zone de Naples (qui, par ailleurs, croise également des parcours par la mer) est aujourd'hui parmi les plus significatives à l'échelon européen, par la quantité et la densité de population desservie et par la manière dont elle renoue avec intelligence le puissant système ferroviaire du passé. Elle est en train de déterminer d'extraordinaires mutations dans le chef-lieu actuel et dans la conurbation alentour, ce que Francesco Saverio Nitti appelait sa « couronne d'épines »

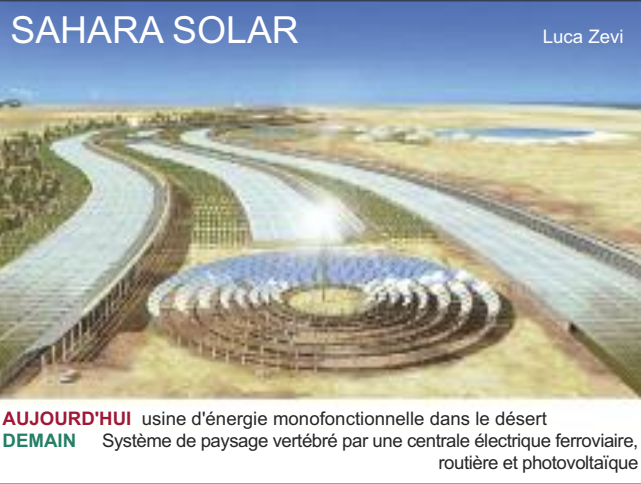
Réflexions « ex post » - la critique opérationnelle sur le meilleur résultat qui se dessine en Italie pourrait fournir des indications utiles pour l'avenir.

En substance, les urbanistes souhaitent davantage d'intégrations, des projets plus complexes et de plus larges évaluations multicritères. Les effets de la dérive des différentes cultures en matière de projet sont évidents.

Structures et infrastructures, infrastructures et paysage, urbanisme et architecture: le jeu des distinctions -des séparations, des autonomies- n'est plus valable.

Seule la culture de l'intégration -ou plutôt des interactions- peut nous mener quelque part.

Lors des précédents séminaires, des indications à l'échelle de la macro-région ou même plus se sont déjà fait jour en ce sens, comme en témoigne l'extraordinaire suggestion d'intégrer de grandes infrastructures de transport national ainsi que les réseaux d'énergie.



3. Que va produire le réseau grande vitesse

« Savoir se développer » cela concernera aussi bien l'ère de l'automobile que le bâtiment dissipatif

Que va produire le réseau grande vitesse, quelles seront ses conséquences ?

La réduction des temps de transport entre certains points du territoire se traduit par davantage d'efficacité pour les activités économiques, productives, culturelles, etc. ; par de probables transferts d'activités ; par davantage de temps disponible pour les rapports humains, la socialité, les loisirs et la culture. Autrement dit, le réseau à grande vitesse contribue à changer les styles de vie: c'est une formidable incitation en faveur de transformations territoriales et urbaines, thème sur lequel l'année dernière, -au XXIII Congrès Mondial de l'UIA-, l'INARCH lança le slogan « Savoir se développer », en faisant ressortir la différence entre les modes d'intervention dans nos territoires et ce qui se passe dans d'autres contextes mondiaux. En Italie, la population est relativement stable et vit dans des régions caractérisées par une succession de villes rapprochées et à densité élevée; on y trouve d'exceptionnels systèmes de préexistence, des stratifications historiques et archéologiques et des patrimoines paysagers de très grande valeur. Si l'on calibre soigneusement chaque action, en introduisant de nouvelles qualités, on peut dès lors améliorer les conditions de vie, d'où des retombées économiques positives. Bref, « Savoir se développer », c'est prêter attention à des logiques d'intégration, à la formulation complexe des demandes de transformation, ainsi qu'à la sensibilité culturelle. Une demande qualifiée stimule des réponses appropriées, la créativité, la recherche et les technologies.

Voilà plus de 50 ans, débuta la construction de l'autoroute du Soleil qui, en 1964, relia Milan et Naples, et ensuite Reggio de Calabre. Non seulement le réseau autoroutier réduisit drastiquement les temps de déplacement mais il donna lieu, pour ainsi dire simultanément, à des transformations radicales dans les villes et les territoires en fonction de l'automobile. Actuellement, le réseau autoroutier -qui ne cesse de s'étendre- rallie toutes les aires métropolitaines (à l'exclusion de Cagliari), et ce, même s'il est plus ou moins bien équipé en radars et, encore plus, en radars-tronçons (systèmeTutor en Italie). Dans les années 50, deux représentants d'envergure du Team X (le groupe qui ouvrit et expérimenta de nouvelles perspectives tandis que les CIAM étaient en train peu à peu de disparaître) soutenaient que les autoroutes -du fait de leur continuité dans les systèmes urbanisés- allaient jouer le rôle d'éléments identificateurs des métropoles, celui-là même qu'avaient dans les villes du passé l'Acropole, le fleuve ou tout autre élément capable d'expliquer les raisons d'une implantation : la nouvelle dimension métropolitaine se dérobait à des visions unitaires et simultanées.



C'est ainsi que naquirent les périphériques et que s'accroissent le continuum urbanisé et les métastases urbaines. La révolution due à l'automobile a contribué à dilater les villes, elle a rendu accessibles des espaces lointains, favorisé les basses densités et dévasté les territoires: cette révolution du siècle dernier a marqué de son sceau le triomphe de l'individu sur la collectivité en introduisant d'extraordinaires sensations de liberté. Par ailleurs, les normes en matière de constructions et d'urbanisme, les standards et jusqu'à la définition des espaces homogènes, ressentent les effets de mentalités accoutumées à la présence de l'automobile qui, ne l'oublions pas, a en Italie un taux d'appréciation qu'on ne connaît nulle part ailleurs.

Pendant plusieurs décennies, l'énergie bon marché a favorisé le "bâtiment dissipatif" contre lequel la culture la plus sensible s'était élevée bien avant la « crise énergétique » et les modifications amorcées en Italie avec la loi 373/76. De même, la métastase du territoire favorisée par l'automobile impose une rapide évolution, -d'abord mentale, ensuite réglementaire- cohérente avec les exigences d'hyperconnectivité et de mobilité diffuse et avec ce que le futur laisse entrevoir.

Le réseau de lignes à grande vitesse -ce qu'on appelle « le métro d'Italie », le plus grand investissement infrastructurel qui ait jamais été réalisé chez nous- stimule des comportements nouveaux et diversifiés, influe sur les styles de vie et doit s'accompagner d'une nouvelle façon de penser les politiques territoriales et urbaines. Par ailleurs, le réseau grande vitesse arrive à une phase d'achèvement alors que la « révolution informatique » continue à produire ses effets. Contrairement à d'autres endroits du monde -dans une « terre de villes » telle que l'est l'Italie- la télématique n'exalte pas les dispersions territoriales. Elle porte au contraire à la redécouverte des centres mineurs, joue en faveur d'une implantation relativement indifférente sur le territoire. En effet, si dans d'autres régions du monde, les villes ne cessent de croître, en Italie les grandes villes décroissent.

Téléphone, télévision, télétravail, télémedecine, téléconférences : tout semble mener vers une société immobile. En d'autres termes, l'exigence d'hyperconnectivité s'accompagne d'une aspiration à l'immobilité: au mythe de la vitesse incarné par la culture futuriste du XXème siècle -dans le sillage des « limites du développement » indiquées par le Club de Rome- s'opposent la redécouverte de la lenteur et les thèses sur la décroissance de Serge Latouche.

Durabilité et écodéveloppement sont aujourd'hui des questions prioritaires. Au delà des grandes questions existentielles, des changements de cap sur lesquels le G20 devra trouver des ententes, sur une échelle moindre et plus proche, le projet Grande Vitesse/Grande Capacité devra estomper ses caractéristiques de plan de secteur et s'entrelacer avec de nouvelles stratégies dans les aires métropolitaines. C'est pourquoi il a été subtilement proposé d'inverser les termes de notre acronyme : de QCQV à QCQV, « *Quale Città / Quale Velocità* » (Quelle Ville/Quelle Vitesse).

4. Friches industrielles et innovation *haute densité, une ressource*

Même les lignes métropolitaines urbaines, plus encore les lignes régionales, portent la trace des projets sectoriels : ils ont optimisé les logiques internes, en ignorant bien souvent que non seulement les infrastructures doivent préserver les paysages mais que surtout, elles doivent contribuer à les façonner, comme cela a toujours été le cas dans l'histoire de nos régions.

A l'échelon urbain, elles doivent également encourager, voire consolider des agrégations et des socialités: en effet, la ville s'alimente aussi des valeurs que les infrastructures sont en mesure d'introduire. Tout particulièrement en dehors des grandes agglomérations urbaines, les nouvelles gares sont situées dans les points les plus stratégiques et économiques, parfois elles se délocalisent afin d'éviter des rencontres difficiles avec le patrimoine bâti, elles deviennent banales et indifférentes au contexte ou alors -lorsqu'on veut en faire des icônes urbaines ou territoriales- les gares des trains grande vitesse deviennent des sculptures symboliques et captivantes. Contrairement aux aéroports -qui ne sont bien sûr pas implantés dans les centres habités- les gares ferroviaires exigent une centralité: traditionnellement, la place de la gare est un lieu urbain par excellence, de même que les alentours des stations de métro. Cependant, ce n'est pas toujours le cas actuellement, peut-être sous l'effet d'un manque de dialogue avec les collectivités locales. Tout cela est un état de fait sur lequel doit se dessiner un espoir pour l'avenir. Les nœuds du transport sur rail -les gares ferroviaires grande vitesse, celles des métros régionaux, les stations de métro urbaines- doivent

accentuer leur rôle de lieux d'excellence, de centralités urbaines. En elles et en leur sein, elles doivent générer une complexité et des densités élevées en convertissant des zones abandonnées pour la restructuration industrielle des Ferrovie dello Stato, les chemins de fer italiens et du fait de contractions de l'espace dues à l'innovation technologique. Lorsque ces espaces ont une surface adaptée, à l'intérieur et dans leurs alentours non clos, elles peuvent expérimenter des modèles urbanistiques novateurs, en sublimant des zones piétonnes croisées avec de nouvelles logiques de transport. Subtilement intégrées, gares et stations sont des lieux adaptés à la rencontre, aux échanges entre différents modes de déplacement, collectif (jusqu'au "tram ami") et individuel (voitures, motocycles, bicyclettes, à pied).

Dans les aires métropolitaines, les transports en commun ne peuvent remplir à 100% les besoins de mobilité: par ailleurs, en Italie où il y a un des plus hauts indices de motorisation au monde (qui ne cesse de croître -chiffres d'octobre- alors qu'Assicurazione. it affirme qu'au cours des trois dernières années, les déplacements en voiture ont diminué de 30%), les systèmes individuels devraient concerner des trajets courts, ou pour le moins des distances qui ne peuvent être parcourues à pied et que la dimension et la fréquence de la demande ne permettent pas de desservir avec des moyens de transport en commun. Pour décourager les moyens de transport individuels sur de plus longs trajets, le passage des moyens de transport individuels (quel qu'en soit le type) aux transports en commun doit devenir flexible, économique, très facile : il faut donc, à cet effet, prévoir des équipements et espaces adaptés. En ce sens, les perspectives d'évolution du « bike sharing » ou vélo partagé (déjà en service dans quelques villes, avec plus ou moins de bonheur) ou du plus rare partage de voitures, se révèlent particulièrement intéressantes. Réduction de la demande et des temps de déplacement à l'intérieur et entre les aires métropolitaines se traduisent par une plus grande efficacité dans la gestion de tous types d'activités et, par là même, par une plus grande disponibilité de temps pour les rapports humains, la socialité, les loisirs, la culture, bref par des changements dans les styles de vie : l'espace habité ne peut que se transformer pour les favoriser. Dans des territoires tels que les nôtres, la ressource sol est, plus qu'ailleurs, précieuse: au cours des dernières décennies, du fait d'une accélération qui ne s'est pas encore arrêtée, les modèles d'implantation urbaine habituels et inappropriés ont fait en sorte qu'à chaque habitant corresponde une surface urbanisée 10, 15, voire 20 fois supérieure à il y a quarante ans, lorsque furent introduits les standards d'urbanisme.

De nouveaux principes sont donc nécessaires, des densités élevées (qui sont non seulement une ressource mais aussi un formidable encouragement à l'innovation; de plus, augmenter la « masse critique urbaine » favorise la présence de services rares et répond à des critères d'efficacité énergétique et d'économie de sol).



« Des cavernes aux nanotechnologies » : les espaces d'action se contractent, ceux pour la vie s'élargissent.

Notre territoire est riche de stratifications: ailleurs, là où il n'y en a pas, on expérimente des modèles urbains novateurs comme à Masdar City -la ville de l'après-pétrole, 50.000 habitants sur 6 km2, zéro émission de CO2, zéro déchet, demande énergétique de 200 MW- 25% de celle qui est habituellement nécessaire pour une agglomération de la même taille -énergie issue des seules installations photovoltaïques, éoliennes et thermales générant des économies de pétrole de l'ordre de 100 millions de dollars/an- interdite aux voitures, desservie par 2.500 navettes zéro carbone, 1 pour 20 personnes, en moyenne 60 déplacements par jour: le tout sera achevé en 2015. D'autres pays et villes vont dans le même sens et avec des projets divers : la Suède, la Bolivie, Munich avec Solar City, ainsi que Shanghai, etc. « *Savoir se développer* » : dans nos espaces métropolitains - fortement stratifiés et souvent aussi, morphologiquement complexes- quelles innovations peuvent permettre des objectifs au moins similaires ? Mais avant toute innovation technologique, il se produit une mutation des modes de pensée.

5. de “La révolte des masses” à la révolte contre les autonomies *évolutions en cours*

De nouveaux comportements et formes de socialité. Toutes les vieilles typologies changent: la maison, l'école, etc. s'intègrent, perdent des modèles abstraits, abandonnent les clichés, trouvent des raisons spécifiques. Nul ne croit plus dans la stabilité des fonctions. La flexibilité est l'exigence première, comme la durabilité, l'hyperconnectivité, l'identité et la reconnaissabilité des lieux. Dans le cadre de la reconstruction de Rotterdam dans l'après-guerre, le Lijnbaan, partant du principal nœud ferroviaire de la ville, fut en 1953 la première rue piétonne d'Europe, un exemple qui est à l'origine des transformations qui se sont peu à peu généralisées dans les villes européennes. Dans les premières décennies du XXe siècle, -la population mondiale ne représentait alors que 1/3 de celle d'aujourd'hui- « *la rebellion des masses* » donnait l'impression que tout était terriblement surpeuplé. Aujourd'hui, naît une saine « *révolte contre les autonomies* », beaucoup de symptômes vont en ce sens : il n'est pas jusqu'aux « non-lieux » qui ne rêvent de se transformer en lieux. Dans nos habitats, à chaque échelle, le jeu des barrières -marges, séparations, zones homogènes- s'entrecroise avec celui de la centralité, des agrégations, des identités. Ports, aéroports, gares, centres commerciaux, hôtels, musées, tout vise à se lier à autre chose, à faire partie de systèmes, à inclure des activités traditionnellement étrangères à des organismes individuels. Espaces pour le sport, patinoires, restaurants, points de rencontre, espaces pour le commerce, accès Internet, lieux pour la musique ou la lecture, résidences spéciales ou ordinaires, tout possible apport, toute contamination cherche des faisabilités concrètes.



Dans l'ère de la mondialisation -l'antidote réside dans la sauvegarde de différences et identités culturelles- il est utile de raisonner à nouveau sur le rapport entre forme de l'espace et comportements humains, de discuter sur les changements de mentalité qui engendrent des changements de comportement qui n'impliquent pas toujours -ce serait par trop simpliste- des exigences de changement des espaces. La durabilité, c'est aussi cela: les nouveaux comportements et les nouveaux styles de vie sont parfois compatibles avec les espaces actuels si on change leurs interprétations et usages. L'ambition pour les slow-city - par réaction, entre autres, aux paralysies générées par la circulation individuelle dans de nombreuses villes- correspond à la nécessité de frugalité, mais ne supprime pas l'exigence de rapports interface: bien au contraire, cette demande ne cesse de croître. Ainsi donc, le réseau à grande vitesse n'est qu'une forte sollicitation à réfléchir sur le thème de nos villes, pour appeler encore par ce nom ces espaces de concentration culturelle, économique, résidentielle, etc, si différentes du passé. Quelle ville ?

Nul ne sait quand les réserves de pétrole seront épuisées: selon certains, dans 30 ans, pour d'autres dans 60 ans.

Ce qui est certain, c'est qu'il reviendra de plus en plus cher et qu'il s'avère nécessaire de réduire la consommation d'énergie par habitant et la production de CO2. Nous ne sommes pas aux « derniers jours de l'humanité », mais nous sommes proches de l'épilogue d'une longue période et on ne peut plus penser à la mobilité dans les espaces métropolitains en actualisant des modèles du passé. Dans la capitale du troisième pays exportateur de pétrole au monde, le transport individuel n'est pas prédominant: lorsqu'on se déplace d'un point à l'autre de la ville, on sait exactement à quelle minute arrivera un moyen de transport public et à quelle minute on ralliera l'autre endroit. Dès lors qu'on a la certitude des temps de trajet, on ne peut que se réjouir de voir la vie s'ouvrir à d'autres imprévus.

Grâce aussi au réseau à grande vitesse, les modèles et les styles de vies changent: les aires métropolitaines doivent “grandir avec art”, abandonner des tendances privées de rationalité et se donner un futur différent. Dans nos aires métropolitaines, il faut démarrer sur le terrain de courageuses expérimentations qui impliquent les exceptionnelles stratifications qui les caractérisent. On peut faire beaucoup: des ressources économiques adaptées sont nécessaires, on devine les bénéfices élevés des investissements de ce type qui n'en exigent pas moins des changements de mentalité.

6. À la recherche de “bonnes pratiques” *des signes de politiques intégrées*

Pour conclure, je signalerai d'ici quelques jours un texte dans « *Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture* », dans le prochain numéro qui conclut l'année consacrée au projet de « **Déclaration des Devoirs de l'Homme** ».

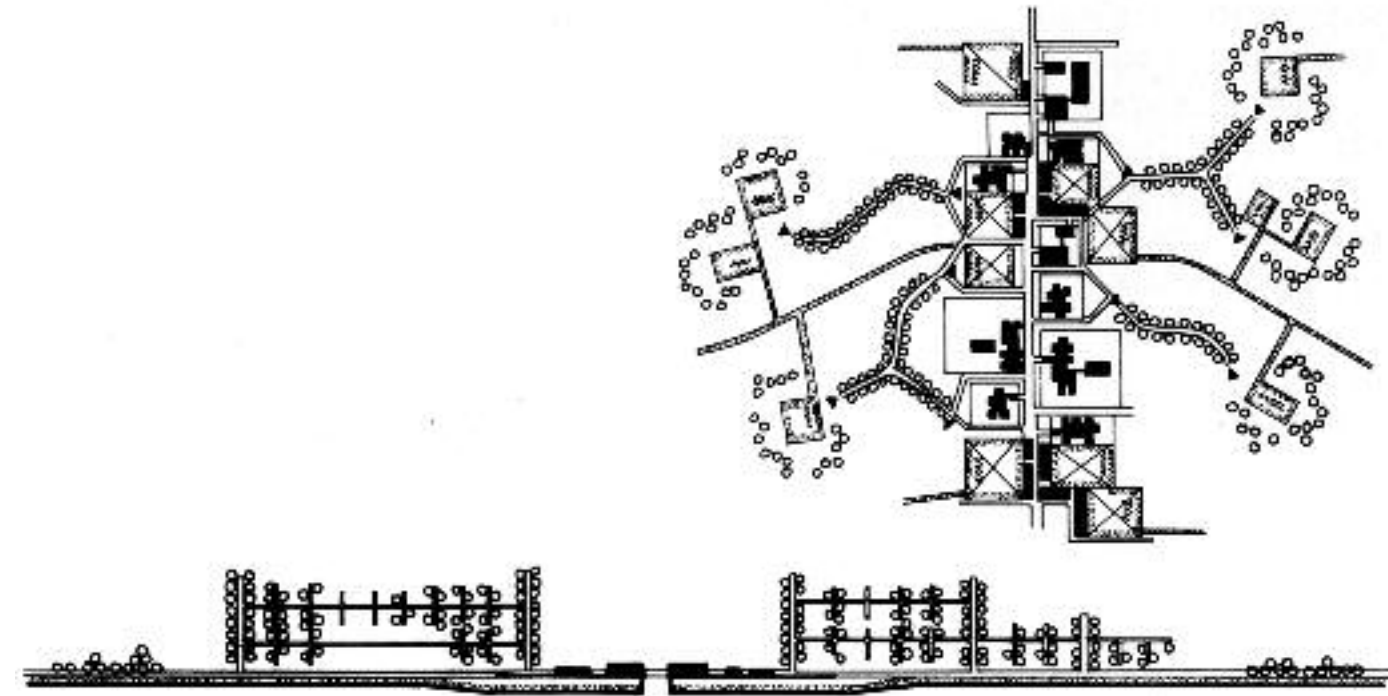
L'essai de Maurizio Russo -« *Dichiarazione dei Doveri dell'Uomo e costruzione della città contemporanea* »- documente quelques « bonnes pratiques en Europe », en s'attardant sur Helsinki, Zurich, Bilbao, Sesto San Giovanni, Reggio d'Emilie et Salerne: autant de zones, à leur manière, exceptionnelles.

Par exemple -d'après l'« *Enquête d'opinion sur la qualité de la vie dans 75 villes européennes* » (UE, 2007)- Helsinki est la première par la qualité des transports en commun; elle est également parmi les plus sûres et parmi celles possédant le plus d'espaces verts et il n'est guère difficile d'y trouver un bon emploi. Elle fait partie des villes où l'incidence de la corruption est la plus basse au monde, elle mise sur des services sociaux de qualité, sur des standards de formation élevés et sur la durabilité énergétique. De son côté, Zurich, peut-être aussi grâce à l'exceptionnel réseau de trams, trolleybus et bus, arrive en première position dans les classements internationaux sur la qualité de vie. (« *Mercer's Quality of Living Survey* »).

La mobilité est le droit à la ville et au territoire, elle exalte la liberté et permet de faire des choix de styles de vie. Toutefois, elle impose des visions et des politiques intégrées. Dans son texte, Russo cite une « banale » affirmation de Richard Rogers: « Une infrastructure de transports efficace sera utile à la société pendant des dizaines d'années, peut-être même pendant les siècles à venir. Ses coûts doivent être comparés aux bénéfices à long terme pour la ville, pour ses actifs et pour ses familles [...]

Elle peut rendre notre ville plus conviviale et plus belle ». Inutile de redire que cette affirmation de Rogers peut être vraie, si tant est que la culture de l'intégration prévale sur toute dérive sectorielle.

ESPACES PUBLICS ET MOBILITÉ URBAINE



**INSTITUT
POUR LA VILLE
EN MOUVEMENT**
VEDECOM

CITY ON THE MOVE...
CIUDAD EN MOVIMIENTO...
CIDADE EM MOVIMENTO...

法国动态城市基金会

Parce que les mobilités ne sont pas qu'une question de transport
mais un sujet de société,
c'est toute la société qu'il faut observer pour innover



Des dizaines d'actions ciblées ont fait en sorte que désormais, tout projet ne peut être qu'à « impact quasiment zéro ». C'est là une exigence essentielle, à l'instar de celles sur la sécurité, les normes antisismiques, l'absence de barrières architecturales, etc. Mais une somme de bâtiments durables n'engendre pas un habitat durable, de même qu'une somme de bons bâtiments n'est pas à l'origine d'une ville agréable où il fait bon vivre. Dès lors, il faut aujourd'hui redonner de la vigueur à d'autres tensions culturelles.

Avec « *Espaces publics et mobilité urbaine* », ce séminaire pose deux questions substantielles, apparemment distinctes mais dont il faut appréhender les entrelacements pour restituer de la positivité aux phénomènes urbains. Le mot « città » (ville) en italien est en effet devenu ambigu. Sa racine étymologique coïncide avec celle de « civiltà » ou « civilisation ». Mais bien souvent, aujourd'hui la ville est synonyme de déliquescence: « *Une jungle d'asphalte* », titre passé de mode mais ô combien symptomatique.

Nous expérimentons des processus opposés: alors que les technologies, produits, composants -les bâtiments eux-mêmes- atteignent des performances de plus en plus élevées ou en ajoutent de nouvelles, la qualité de leurs réactions s'amointrit, voire s'annule. C'est pourquoi les villes deviennent de plus en plus invivables : à preuve, peut-être le fait que -alors qu'ailleurs les villes s'accroissent par le nombre d'habitants- en Europe et en Italie, les villes décroissent le plus souvent.

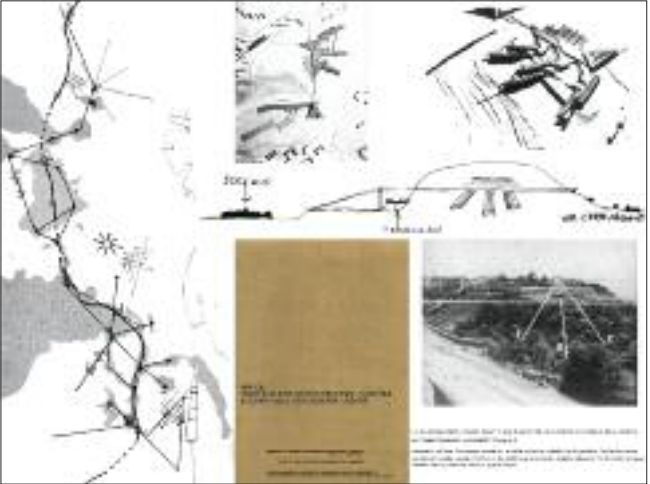
Espaces publics et mobilité urbaine sont deux thèmes distincts : leur interrelation vertueuse peut faire obstacle à la consommation du sol, aux métastases urbaines, aux négativités environnementales. Concernant le premier thème, on en est désormais à la « 3ème Biennale de l'Espace public » : elle a promu la « Charte », l'a adoptée en 2013, a réussi à faire en sorte qu'elle soit à l'ordre du jour du prochain UN-Habitat 2016. Après avoir apporté plusieurs témoignages sur ce thème, le premier numéro de cette année du « Carré Bleu » est intitulé « *Criteria for urban spaces* » : l'éditorial explique pourquoi, voilà 60 ans, on accordait une attention prioritaire aux « *Criteria for mass housing* » développés par Alison et Peter Smithson pour le Team X. Dans l'énorme magma des espaces publics, il faut aujourd'hui avant tout réfléchir sur ceux qui sont en mesure de s'opposer aux « non-lieux » et de jeter les bases d'un réseau de « lieux de condensation sociale » dans la ville contemporaine: en quelque sorte comme dans les villes du passé où l'on accordait un intérêt marqué aux systèmes de places civiles et religieuses ; ou comme dans les habitations d'une époque plus proche où l'on privilégiait les séjours et les cheminées.



Quant au second thème traitant de la nécessité de donner un tournant décisif aux thèmes de la mobilité urbaine, on y travaille depuis un certain temps. J'aime à évoquer les recherches visionnaires d'Edward Grinberg : « *Domobile* », publiées dans le CB n°3/1888, qui avaient fait, dans les premières années 90, l'objet d'une grande exposition au Centre Pompidou. On peut d'ailleurs accéder sur Internet à une vidéo de 2011 avec la belle interview à Grinberg.

En 2000, naît à Paris l'I.V.M. -« *Institut pour la Ville en Mouvement* »- très actif dans la promotion des recherches et débats internationaux de très haut niveau. En Italie, on trouve sur la « *Mobilité urbaine* », l'étude de secteur très approfondie lancée à l'initiative de la Cassa Depositi e Prestiti- dont je tire quelques exemples significatifs:

- entre 2008 et 2013, la mobilité urbaine a diminué de plus de 20%, et ce, même si elle a recommencé à croître en 2014
- entre 2005 et 2014, les temps de déplacement dans les villes ont augmenté entre 20 et 35% (et la vitesse aux heures de pointe se réduit à 7-8 km/h: aussi paradoxal cela puisse-t-il sembler, elle est retournée aux valeurs du XVIIIème siècle)
- la mobilité urbaine est à l'origine de déséconomies: <11 Mld€/an (3 fois la taxe pour la première habitation) avec un spread de 6 Mld€ par rapport à la moyenne européenne
- dans les grandes agglomérations, on enregistre un gaspillage de l'ordre de 4 à 6 heures habitant/mois
- les plus grandes villes italiennes sont en tête du classement des villes les plus congestionnées d'Europe

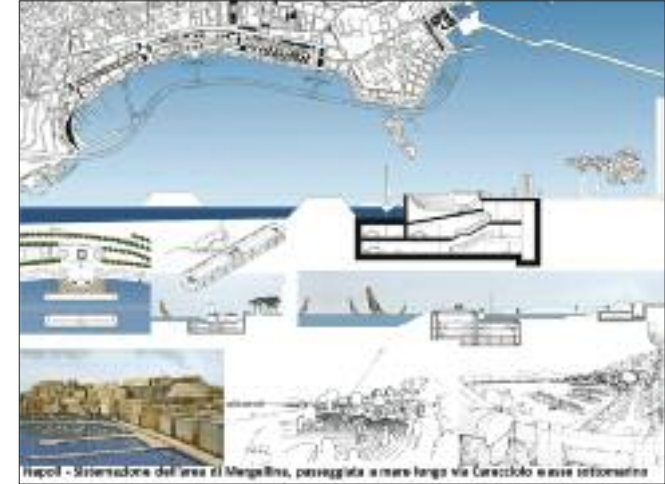


Ce sont là des données récentes qui poussent à agir en énonçant, pourquoi pas, des slogans (par exemple celui de la « ville des 5 minutes ») ou en procédant à des synthèses drastiques (par exemple, comment faciliter le passage des systèmes de transport (individuels ou collectifs) à la mobilité piétonne, tout en évitant les thèmes à l'apparence fantascientifiques qu'offrent des technologies qui permettent presque désormais une ubiquité en nous rendant paradoxalement immobiles.

L'attention accordée aux deux thèmes -espaces publics et mobilités- est normalement distincte et fait l'objet de recherches et de propositions de spécialistes différents: les paysagistes et les ingénieurs du trafic routier. N'étant ni l'un ni l'autre, j'ai toujours misé plus spontanément sur des visions intégrées. Je résume là quelques réflexions que j'ai développées au fil du temps en entrecroisant les deux thèmes : des expériences qui ont un fil conducteur clair, bien que les premières remontent à il y a longtemps, d'autres aux dernières années, et la dernière encore en cours qui va générer des développements concrets. Dans les années 70, alors qu'on réalisait le périph' de Naples, je recueillis dans une petite publication la mémoire du Cours de projet dont j'étais, pour la première fois, responsable et dont le titre était tout un programme: « *Parcours piétons autour des autoroutes urbaines* ».

Le nouvel aménagement routier était interprété comme soutien d'un réseau de liaisons non automobiles tendant à structurer un parc linéaire -desservi par un original « métro sur pneumatiques » qui parcourait l'autoroute- avec des parcours piétons de pénétration et de raccordement aux différents quartiers de la ville, requalifiés moyennant des interventions systématiques sur les écoles, interprétées comme des nœuds d'agrégation et de socialité urbaine.

Quelques années plus tard, -dans plusieurs numéros du « Carré Bleu » (1/1976; 4/1976; 2/1977) et ensuite dans « Architettura e dimensione urbana » (CEEC,1977)- je recueillis des expériences et témoignages ayant trait au thème des « édifices-parcours »: les parcours piétons en tant qu'ossature de nouvelles typologies urbaines. Il s'agit donc là d'une soudure entre les parcours urbains et les équipements. Les thèses et les expériences du Team X étaient des références substantielles. Ces mêmes logiques orientèrent le « *Plan-Cadre des Equipements de la Mairie de Naples* » qui suivit: on visait à un réseau capillaire naissant de l'analyse d'images, limites et barrières (à introduire, présentes, ou à éliminer sur le territoire) entrelacées avec les lieux d'agrégation et les identités à différente échelle. Je synthétise à travers deux diapos les nombreuses expériences fondées sur ces racines (parmi lesquelles, à Naples, la requalification du quartier Mergellina et la promenade du bord de mer le long de la via Caracciolo alimentée par une viabilité sous-marine) tout en évitant de m'apesantir sur la grande déception pour la manière dont on est en train de réaliser Salerno Porte Ouest (projet -né d'un concours international- qui entrelace les lieux urbains et les parcours divers) réduit à une brutale liaison autoroutière par des « variantes d'amélioration » arbitraires.





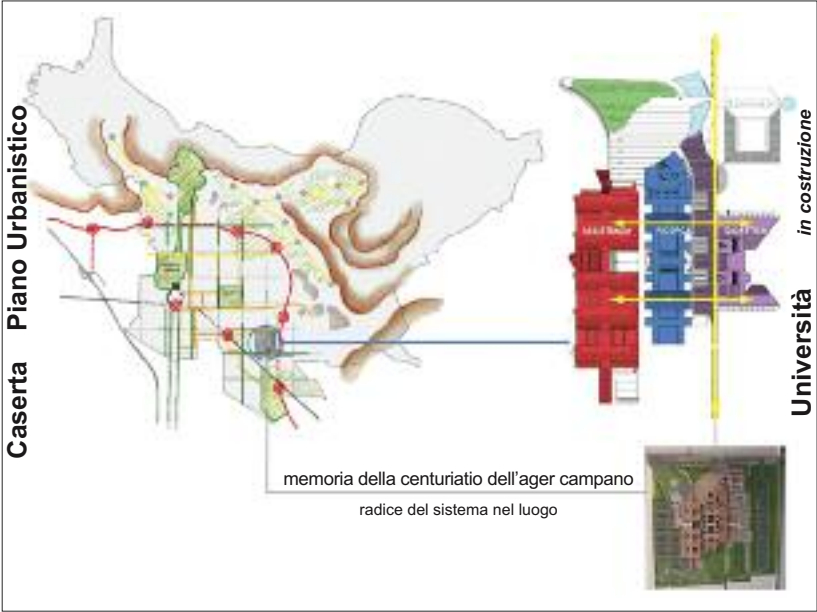
Je citerai, en revanche, trois interventions à l'échelle urbaine (à Terlizzi, Bénévent et Caserte: les deux dernières sont toujours en cours) qui tissent un lien entre les espaces publics et la mobilité.

2010/11 Terlizzi
il s'agit de réaménager une grande friche industrielle qu'une ligne ferroviaire sépare actuellement du tissu urbain, la rendant ainsi essentiellement périphérique. Le projet replace l'arrêt de chemin de fer (le train rallie l'aéroport de Bari-Palese en 10 minutes et le Théâtre Petruzzelli au centre-ville de Bari en un peu moins de 30 minutes) en l'intégrant avec des équipements urbains baricentriques entre la vieille ville et le nouveau quartier reliés entre eux par de très courts cheminements cyclo-piétons protégés.

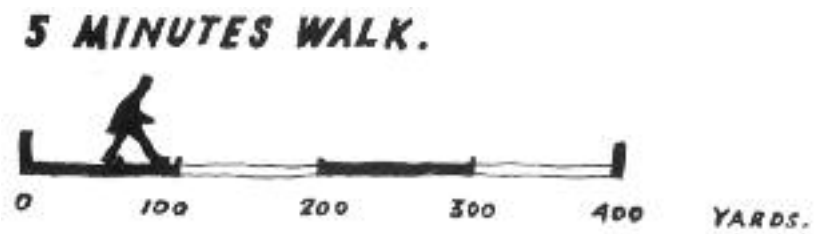


Bénévent-Quartier Libertà
réaménagement des espaces non bâtis, abolition des routes inutiles, suites d'espaces tendant à réorganiser les activités d'intérêt collectif et les lieux urbains de référence. Une « navette à hydrogène » relie deux arrêts de deux différentes lignes du métro régional: on bloque et on décourage la circulation individuelle qui paralyse aujourd'hui le quartier en éliminant toute possibilité de traversée. Trois ponts piétons « habités » enjamberont le cours d'eau Sabato, reliant des parties jusqu'ici psychologiquement séparées. Dans le même esprit, on est en train de construire le système de bâtiments universitaires innervés sur un parcours piéton qui les traverse en articulant points de rencontre et lieux publics: le nouveau système universitaire relie la Rocca dei Rettori (la Forteresse des Recteurs, appelée aussi Château de Manfred), cœur de la vieille ville de Bénévent.

2014/17 Caserte
peut-être parce que c'est là un projet en cours, je considère cette expérience comme représentative: un système de mobilité durable (un seul rail, des navettes électriques à hydrogène sur des trajets d'environ 2 km, une vitesse de 12/14 km/h) relie le réseau de « lieux de condensation sociale » (l'opposé des « non-lieux ») orienté vers la « villes des 5 minutes ». Les conditions sont favorables: la ville est de petite taille, elle est caractérisée par la présence des sites de l'UNESCO et conserve les traces de l'antique Centuriatio romaine; son territoire est plat et inclut de nombreuses casernes désormais englobées dans le système urbain, dont l'emplacement actuel est inapproprié mais qui pourraient constituer une exceptionnelle ressource.



Il est pour le moins insolite que -dans le cas de Bénévent- les raisonnements sur lesquels se base un plan d'urbanisme particularisé se soient matérialisés concrètement dans la zone limitrophe, dans le projet développé par l'Université du Sannio, aujourd'hui en construction; alors que -dans le cas Caserte- les logiques qui sous-tendent le projet pour l'université (en construction elle aussi) ont influé sur le plan d'urbanisme successif de la ville. Ce sont donc là quatre expériences distinctes qui montrent que -tantôt en partant de l'échelle urbaine, tantôt d'un projet ponctuel- plus qu'une compatibilité, il y a identité entre raisonnements urbanistes et architecturaux. Autant d'expériences qui nient la distinction centre-périphérie et œuvrent sur les aspects physiques de la ville, quoiqu'avec des ambitions à caractère immatériel. En agissant simultanément sur la mobilité et les espaces publics, elles visent à éliminer ou éviter des obstacles physiques qui pourraient renforcer des obstacles psychologiques, dans le but de restituer un sentiment de citoyenneté à quiconque habite le territoire. Des conséquences surprenantes et positives pourraient ressortir de l'analyse des économies globalement générées par la gratuité des transports en commun: une réduction drastique de la circulation individuelle, de la pollution, des temps de trajet; et en même temps, le démarrage d'actions qui peuvent rendre heureux et viser à la « reconquête de la ville ».



DES « NON-LIEUX » AUX « LIEUX DE CONDENSATION SOCIALE »



des « non-lieux » aux « lieux de condensation sociale

dans le passé

Illes grandes institutions ont de plus en plus recours à des éléments de fait répétitifs, non seulement avec des objectifs fonctionnels

non codés, mais pas moins récurrentes les places, parfois des systèmes de places interreliées qui distinguent le pouvoir politique, le pouvoir religieux, des moments de la vie civile



dans les années 1900

la codification typologique, vise à rendre reconnaissables les équipements récurrents une approche ensuite systématisée dans la logique des standards

les villes ont besoin de leur contraire

la culture de la fin du fonctionnalisme tente d'introduire une nouvelle typologie :

le **centre social** n'est pas un lieu "alternatif" comme les lieux spontanés dans les années 70, mais un « **Lieu où se déroulent les activités collectives qui permettent aux habitants d'entrer en contact les uns avec les autres** »



la seule exigence des types de ce type reconnaît l'échec "l'art de construire des villes" ayant été ignoré

XXe siècle

Les constructivistes russes formulent la théorie des « condensateurs de la vie sociale » : de la « maison collective » à l'usine, en passant par le « club ouvrier »



Tout autre est la fonction des « **Case del Fascio** » qui apparurent en Italie pendant la double décennie fasciste: plus de 10.000 dont la moitié dans des bâtiments fortement connotés d'un point de vue architectural

Au tout début des années 90, Marc Augé définit comme « non-lieux »¹ certaines réalités emblématiques de la condition contemporaine: un néologisme efficace en tant qu'expression simultanée d'absence d'identité, utilisation fugace, précarité, dépaysement. Dans nos contextes, les non-lieux sont des corps étrangers. Ils connotent la réalité et en dénoncent la pathologie. Ce sont des points dispersés qui n'ont même pas la capacité de se constituer en réseau et qui documentent des centralités a-sociales.

Les villes ont besoin de leur opposé. Dans les périphéries qui se dilataient, la culture de la fin du fonctionnalisme avait tenté d'introduire une nouvelle typologie, le « centre social ». Non pas un « lieu alternatif » comme ceux qui spontanément, commençaient à se développer dans l'Italie des années 70, mais un lieu où les habitants peuvent entrer en contact et raisonner sur les problèmes du quartier: rien que de penser à l'exigence de telles typologies signifie reconnaître un échec, avoir ignoré « *l'art de construire les villes* ».

Par le passé, les grandes institutions utilisaient des éléments de fait répétitifs, quoique toujours différents, avec des objectifs pas uniquement fonctionnels, car étant souvent des signes de pouvoir ou d'un credo. Les lieux de culte, les campaniles, les dômes en sont un exemple. Les places ne sont pas moins récurrentes, parfois des systèmes de places interreliées qui distinguent le pouvoir politique, le pouvoir religieux, des moments de la vie civile : piazza della Signoria, piazza del Duomo, piazza delle Erbe.

Dans les années 20, les constructivistes russes formulèrent la théorie des « condensateurs de la vie sociale », à différente échelle et par rapport aux différentes fonctions de l'existence: de la « maison collective » à l'usine, en passant par le « club ouvrier » à l'architecture desquels était confié un rôle d'importance dans le panoramam urbain : « le bâtiment du club doit posséder une image figurative qui émerge impérieusement, telle que la possédaient dans le passé les édifices de culte et les palais nobiliaires »². Tout autre est la fonction des « Case del Fascio » qui apparurent en Italie, pendant la double décennie fasciste : on en comptait plus de dix mille, dont la moitié dans des bâtiments fortement connotés d'un point de vue architectural.

Dans les années 50, alors qu'on commençait à expérimenter les « centres sociaux » dans les quartiers INA-Casa, l'Inde, indépendante depuis peu, programmait des noyaux de base pour l'éducation scolaire, destinés à chacun de ses innombrables villages agricoles. L'Etat central prenait en charge les quelques éléments prêts à grandir en fonction des exigences, des ambitions, des contributions des habitants. Malheureusement, il ne me reste plus rien des images que j'avais découvertes fortuitement à l'époque au cours d'une recherche sur l'« *Utilisation de la préfabrication pour les bâtiments scolaires* » : le réseau programmé dans le vaste territoire indien affranchissait, en quelque sorte, de la codification typologique occidentale, systématisée par la suite dans la logique des standards.

“Proposition pour un habitat évolutif”

Candilis, Josic, Woods – LCB n°2/1959

India ‘50

“un seme per la metropoli”

“La forme ouverte en architecture”

Oscar Hansen – LCB n°1/1961

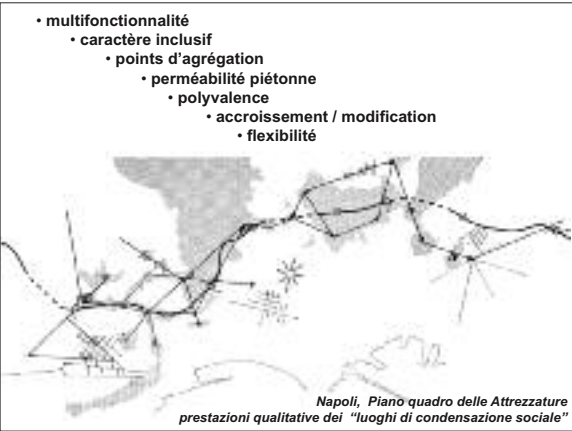
L'imbrication entre ces recherches et la culture du Team X -véhiculée par « Le Carré Bleu » (tout particulièrement « *Proposition pour un habitat évolutif* »³ et « *La forme ouverte en architecture* »⁴)- était un mélange stimulant : en 1964, à l'occasion du concours lancé par la Mairie de Bologne sur les « caractères typologiques de la nouvelle école obligatoire d'alors », nous présentâmes, avec Riccardo Dalisi, une proposition bien accueillie par la critique dans la devise de laquelle -« *un seme per la metropoli* »- le souvenir des processus participatifs amorcés par le programme indien n'est pas étranger. Dans le même esprit, nous développâmes ensuite un ensemble plus complexe avec la « *Recherche d'une structure urbaine* »⁵ . Dans les années 70, la première unité polyfonctionnelle d'Arcavacata -premier bâtiment de notre Université de Calabre- matérialisa des thèses similaires. Zevi la définit « *deroga ludica alla recita istituzionale* »⁶ .

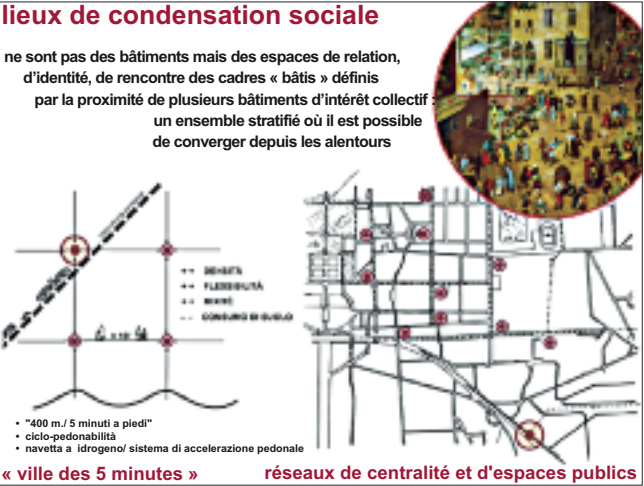
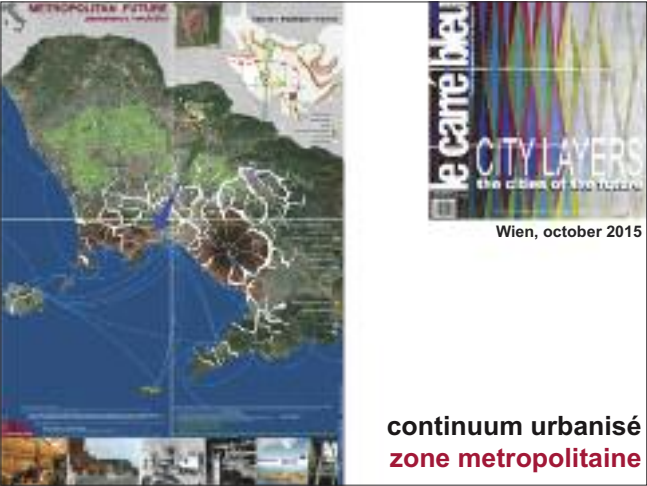
La récente politique brésilienne permet des citations résolument plus actuelles. Dans les favelas de Rio de Janeiro, les « *Naves do Conhecimento* », édifices captivants ou adaptations banales, sont désormais une réalité. Dans des contextes dégradés et ingouvernables entre 2011 et 2013, ont été intégrés cinq lieux publics (ils seront 40, fin 2016) où l'on met à la disposition des habitants de tous âges et 24 heures sur 24 tout l'arsenal informatique et tout le suivi pédagogique pour apprendre à utiliser l'ordinateur, le télétravail, les multimédias, les langues, les jeux-vidéo, la surveillance et à gérer l'entretien du quartier⁷ : autrement dit, le programme tend à élever la connaissance, promouvoir la socialisation, alphabétiser.

Dans une réalité substantiellement différente, depuis 2017, la bibliothèque Sangiorgio à Pistoia dont le projet de concours avait une devise prophétique « *Miracle à Pistoia* » est, dans les faits, un « *bateau de la connaissance* ». L'interaction Bibliothèque/Société est en effet parmi les raisons qui ont porté à désigner « capitale italienne de la culture 2017 » une ville de 90.000 habitants avec une Bibliothèque de 500.000 présences et 200.000 prêts par an. Même logique avec « Corporea », le musée du corps humain qui, à partir de cette année, intègre la Città della Scienza à Naples.

Faisons un dernier pas en arrière avant de faire un bond en avant. Trois expériences de projets urbains dans lesquels les « lieux » sont le système qui innerve le dessin: le projet pour l'Université dans la Vallée de l'Irno⁸ où un réseau de parcours piétons entrelace des « lieux » préexistants et des nœuds de socialisation ; puis le Plan-Cadre des équipements de Naples⁹ qui -en tant que « plan »- ne dessine pas des interventions sur les bâtiments, définit un réseau de « lieux de condensation sociale » qui devront être générés moyennant des interventions et médiations dont on peut trouver les traces dans les bâtiments existants, accompagné d'une première liste de caractères et performances: multifonctionnalité, caractère inclusif, points d'agrégation, perméabilité piétonne, polyvalence, possibilités d'accroissement/modification, flexibilité.

En troisième lieu, le projet de recomposition urbaine à Piscinola/Marianella¹⁰ basé sur un « système de vides », sur le dessin du « non-bâti »¹¹ autour duquel on réunit tour à tour des « bâtis » destinés aux diverses activités collectives. Ces trois expériences anticipent ce qu'on définira ensuite comme la « ville des 5 minutes ».





Réductrice et synthétique, cette liste signale des tensions diamétralement opposées aux « non-lieux ».

Désormais, l'idée de ville à l'origine de nos contextes s'estompe de plus en plus. Le « continuum urbanisé » qui s'est matérialisé dans la seconde moitié du XXème a progressivement pris la caractéristique de nébuleuse urbaine qui -par le jeu des ennoblissements verbaux- devient ensuite « zone métropolitaine » et -s'il tente de se donner une gestion unitaire- « ville métropolitaine ». Reprendre la logique des quartiers sous un jour moderne est un rêve récurrent : ce n'est pas uniquement la tentative de scinder la villes en parties que l'on doterait de tous les services essentiels; on y trouve aussi une volonté d'identité, celle qui est propre aux « contrade » qui se disputent le Palio de Sienne. La logique du quartier porte la trace de la culture du zonage ; mais elle est avilie par le fait qu'elle fuit la complexité et favorise de modestes densités de logement, là où densité élevée et complexité sont autant de ressources précieuses. Au cours des dernières décennies, aéroports et gares se sont transformés en « centres commerciaux » alors que ceux qui étaient nés en tant que tels sont devenus des points de rencontre étrangers à la ville qu'on rejoint en générant de la pollution: des point de rencontre abstraits, à l'instar des connexions numériques, des relations sans espace physique, des espaces virtuels.

Dans la réalité actuelle -où la ville ne doit pas être organisée sur les « résidents », mais par rapport à des individus qui vivent presque simultanément des lieux différents- naît plutôt l'hypothèse d'un vaste réseau territorial dont les nœuds sont liés par la mobilité collective. Ces « lieux de condensation sociale » ne sont pas des bâtiments mais des espaces de relation, d'identité, de rencontre, voire même des cadres « non construits » définis par la proximité de plusieurs bâtiments d'intérêt collectif : un ensemble stratifié où il est possible de converger depuis les alentours. Des lieux en partie identifiés à travers l'analyse de l'état de choses actuel et de ses potentialités et en partie déterminés ou créés par le programme d'urbanisme et réalisés au moyen de séquences de projet. Des lieux chaque fois nécessairement différents mais répétitifs même s'ils sont imprégnés d'une seule logique. Une vision systémique identifiant des réseaux nécessaire dans toute réalité territoriale et urbaine: une vision qui lise la hiérarchie de marges / limites / barrières, à confirmer ou annuler par la suite; qui lise également -et confirme, annule ou introduise des centralités, des nœuds et des « lieux de condensation sociale » en accordant une attention toute particulière à leurs hiérarchies. Par ailleurs, l'optique du réseau refuse la distinction centre historique / périphéries, les considérant comme des « phénomènes temporaires / des inconvénients à combler »¹².

L'année dernière, ici même à Camerino -en parlant de la mobilité alternative dans la ville du futur- j'ai évoqué le Plan urbain pour Caserte, interrompu, faute d'une administration en bonne et due forme, mais maintenant en voie d'achèvement.

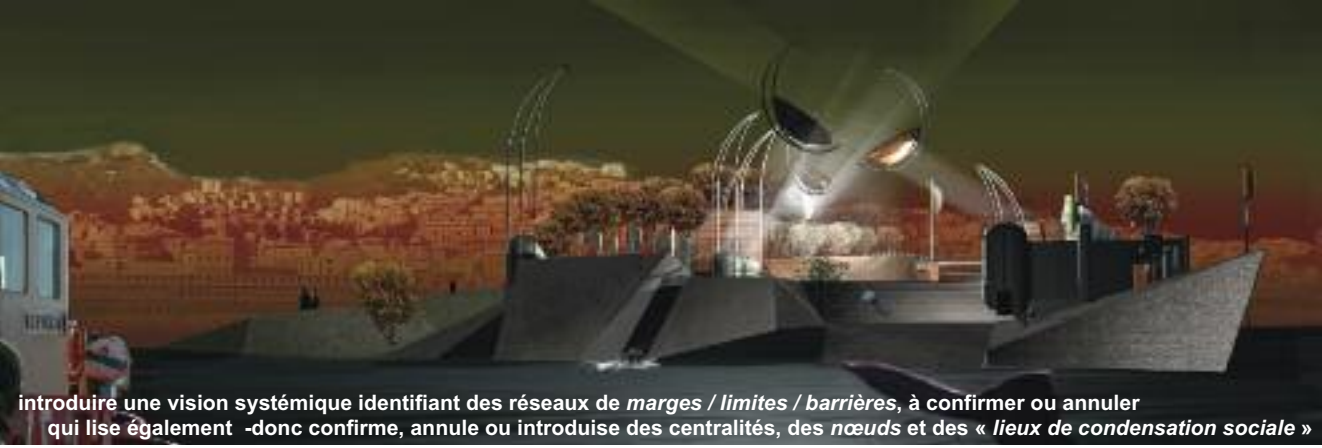
Dans ce Plan, le réseau des « lieux de condensation sociale », fait ressortir clairement son imbrication avec la mémoire de l'antique Centuriatio, avec des allusions à l'Aqueduc Carolino gravement outragé, avec des arrêts du réseau de « navettes à hydrogène », autrement dit avec ce qui préexiste et est ramené à la mémoire et avec les prévisions pour l'avenir.

En conclusion, les villes contemporaines se sont de plus en plus dispersées, elles ont isolée leurs parties, ont grandi dans des formes subies, non partagées et les « non-lieux » sont parmi leurs symboles.

Civiliser l'urbain requiert beaucoup de temps : tout choix doit converger en ce sens en plaçant au premier plan -comme l'a fait ressortir Libeskind¹³- la question majeure de l'accueil qui investit également aussi les territoires agricoles abandonnés. Tout particulièrement, par exemple, dans le « continuum urbanisé », lier une échelle étendue et la « ville des 5 minutes » amène à placer les arrêts des métros en pensant avant tout au rôle de leurs alentours¹³ . Autre exemple, durant la Biennale de Venise de 2014 -lorsqu'ont été sélectionnés les meilleurs exemples de bâtiments scolaires réalisés en Italie au cours des 20 dernières années¹⁵ -c'était la qualité accrue des crèches et universités qui se dégageait, autrement dit ce qui n'avait pas été brimé par les normes de 1975¹⁶. Après les « principes directeurs 2013 » du Ministère de l'Education italien visant à transformer les écoles en « centres civiques », se conclura bientôt le concours pour 52 « écoles innovantes » qui, malgré ses limites importantes, pourrait faire apparaître des écoles libérées des pièges typologiques et surtout des germes de « lieux de condensation sociale ».

Les « lieux de condensation sociale » dérivent de stratifications et proximité entre des activités différentes : ils visent à des « unités de lieu », mais non pas celles des typologies du passé alors qu'on pensait épuiser toute « fonction » en un seul bâtiment¹⁷. L'évolution du concept de type se fonde sur la distinction entre « activité » (action élémentaire autorisée par les caractéristiques de l'espace où elle se déroule) et « fonction » (enchaînement ordonné d'activités élémentaires finalisé à un but défini)¹⁸. Par ailleurs, surtout aujourd'hui, on n'a pas besoin de bâtiments « qui émergent impérieusement » comme le voulait Melnikov, mais des entrecroisements « bâti/non bâti » : un ensemble d'espaces publics capables de regrouper, de revêtir des identités pas uniquement formelles, de construire une mémoire. Se donner une perspective différente est complexe, mais indispensable: cela exige des alliances inédites, larges et variées, dont les architectes ne sont qu'une minime partie car aujourd'hui, « le réel concepteur est un être diffus ».

Seules des convergences d'intérêts peuvent amorcer une inversion de tendance.



introduire une vision systémique identifiant des réseaux de marges / limites / barrières, à confirmer ou annuler qui lise également -donc confirme, annule ou introduise des centralités, des nœuds et des « lieux de condensation sociale »

1 Marc Augé (1992), « *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité* » Paris, Le Seuil

2 Paola De Rosa, « *Biografie - Konstantin Stepanovic Melnikov* », in www.archimagazine.com/bmelnikov.htm

3 Georges Candilis, « Le Carré Bleu », n°2/1959, pp.3-6

4 Oscar Hansen, « Le Carré Bleu », n°1/1961, pp.4-5

5 « Le Carré Bleu », n°2/1966, p.7

6 Bruno Zevi, « Cronache di Architettura, 953-1080 », vol.326 Universale Laterza, Roma-Bari 1975, n°974, pp.526-531

7 Domenico De Masi, *Il futuro è nell'ingegneria didattica*, in « La Repubblica » du 16.12.2014

8 « Le Carrè Bleu », n°1/1976, pp.3-17

9 MPC, « *Architettura e dimensione urbana* », Ceec 1977, pp.53 e sgg.

10 « Spazio e Società », n°21/1983, pp.106-117

11 MPC, « *Apologia del (non) costruito* », voir <Architettura Città> n°12-13, Agorà Sarzana 2005, pp.29-34

12 « *Dopo il sonno il risveglio* », voir <Profezia dell'Architettura 2 – Periferia come luogo dell'identità>, Macerata 07.04.2015; cfr. www.pcaint.eu/news

13 interview de Marco Mathieu à Daniel Libeskind dans « La Repubblica » 04.09.2015, « *L'architettura si occupa di accoglienza* » (Que l'architecture s'occupe d'accueil)

14 aujourd'hui, les emplacements dérivent d'autres facteurs: dans les petites agglomérations surtout, ce sont les logiques de secteur qui prévalent

15 « *Agibile e bella* » - architectures de qualité pour la qualité des écoles, Ministère des Biens et des Activités Culturelles et du Tourisme - Direction générale PaBAAC - Service architecture et art contemporain – avec le Ministère de l'Education, de l'Université et de la Recherche; cfr. www.inarch.it

16 DM n°475/18.12.1975: normes techniques prescriptives qui, par ailleurs, fixaient la dimension minimale des lots souvent impossibles dans la ville existante ou en contradiction avec d'autres exigences

17 « unité de lieu » : on tombe encore sur des édifices qui portent leur fonction écrite sur la façade. Ils composent une ville dans laquelle les fonctions se cotoient et se résolvent chacune en soi. Les « espaces clôturés » répondent à la même logique, ils regroupent plusieurs bâtiments dans lesquels s'articule une fonction primaire: très emblématiques sont les campus universitaires, certains complexes industriels, les grands hôpitaux. C'est la même logique qui préside aux zonages qui réunissent, en un seul et unique lieu, des entités similaires gérées par divers sujets, ou des "zones homogènes" de la législation en matière d'urbanisme. C'est ainsi que s'exprime la culture de la séparation.

18 « *Interazioni* », Clean 1997, p.80

CRITERIA FOR URBAN SPACE

1. Ne pas isoler ou séparer : les formes de connaissance qui essaient de décoder le monde -astronomie, physique, chimie, biologie, ...- elles mettent toutes en vue les interrelations impliquant l'ensemble.

Pour cette raison, dans la conférence « *Ré-humaniser les zones urbaines* »¹ il n'a pas été demandé à un architecte, mais à Frijtjof Capra de développer un raisonnement d'introduction -« *Tout est relation* »²- caractérisé par une idée de participation plutôt que par l'observation, à la base de chaque projet de transformation des cadres de vie.

Les processus évolutifs le confirment : l'analyse de Portmann³ est claire sur la transition des êtres vivants primordiaux (transparents, à double axe de symétrie) aux organismes dotés d'individualité, puis de sur-individualité (lorsqu'en mesure d'établir une relation avec un autre).

La façon de penser le bâti évolue selon la même ligne : depuis des millénaires firmitas / utilitas / venustas (solidité / utilité / beauté selon Vitrouve) ont été les concepts de base, d'où l'inadéquation des thèses d'indépendance de l'architecture. Très différente est l'optique de ceux qui interprètent la construction comme une « *seconde nature destinée à l'usage civil* »⁴, l'ancêtre des visions intégrées et thèses sur l'hétéronomie de l'architecture.

Architecture -« *substance des choses espérées* »⁵- ce n'est pas seulement une question de bâtiments. Les relations entre les parties deviennent prévalentes d'où la plus grande attention au « non bâti », a la qualité de sa conception, à sa capacité d'exprimer des significations, peut-être de mettre en place des points de convergence sociaux⁶.

En fait, principalement dans les villes européennes et méditerranéennes, l'espace entre les bâtiments prend souvent le pas sur les bâtiments individuels qui l'entourent.

Pour cette raison -conséquence élémentaire- il n'y a aucun sens à ce que l'extérieur reflète l'intérieur, il ne faut pas que les façades d'un bâtiment en montrent la fonction : leur rôle est de définir ou d'aider à définir les espaces ouverts.



APOLOGIA DEL (NON)COSTRUITO



*Même avec des pensées irrévérencieuses:
réinventer des connexions, des relations et des rapports entre les éléments existants*



2. D'où la logique du « fragment »⁷ de la conception de toute chose en tant que partie d'un ensemble plus vaste, de réfléchir à la façon pour un bâtiment de devenir partie intégrante de l'environnement, du paysage et des stratifications qui permettent d'identifier un lieu. Pour cela, la topologie d'un bâtiment doit être adaptée à la lecture de la topologie des relations immatérielles existantes, en favorisant les réseaux de connexion, leurs intersections, les centralités qu'ils déterminent. Autrement dit, plutôt que de nouveaux « bâtiments », nos milieux urbains et naturels appellent à des reconnections urbaines et de paysage en mesure de renforcer les liens et faciliter les relations sociales.

Des visions déformées continuent quand même d'attacher une grande importance à l'objet spécifique d'intervention, en favorisant l'égoïsme et le narcissisme ; en qualifiant un bâtiment pour la façon dont il répond à la logique interne, la fonctionnalité, ses valeurs esthétiques autonomes ; en confondant la qualité d'un produit industriel avec les qualités du bâti, en particulier celles liées à la logique de l'« immersion » et sa capacité de dialogue avec les autres composants du contexte.

Un projet de qualité n'est pas suffisant : le but est la qualité diffusée.

Après le projet de « Directive Européenne sur l'architecture et le cadre de vie »⁸, pour en comprendre les bases, le « Carré Bleu » a lancé le projet « Déclaration de Devoirs des Hommes »⁹ par rapport à l'habitat et au cadre de vie, visant à des principes élémentaires écologiques et environnementaux. Cela ne suffit pas. Pour paraphraser le titre du livre de Ruwen Ogien¹⁰ bien que souvent on l'ignore, il est clair que le manque de qualité dans le milieu de vie produit des dommages économiques et plus particulièrement sociaux. Mais comment partager ce que l'on entend par qualité, à ne pas reconnaître a posteriori, mais à définir ex ante, à savoir avant un programme d'intervention et sa mise en œuvre ?

Les définitions sont variées et insaisissables¹¹. Pas besoin de règles certes, mais d'hypothèses et de méthodes de comparaison ainsi que des conditions qui ne permettent pas des interventions de qualité improbable : il nous est interdit de fumer, on veut être à l'abri de la fumée passive même à l'extérieur, de la pollution de l'environnement, des nuisances sonores et lumineuses.

Questions récurrentes : comment éviter les obstacles physiques qui confortent les barrières psychologiques ? Comment se protéger, respirer, et vivre, en étant forcé d'agir dans des environnements inappropriés ? Sur quelles bases, sur quels principes établir un pacte social pour promouvoir la qualité ?

Quelques conditions externes peuvent l'entraver ou la faciliter :

- la clarté du programme de projet ?
- le choix de la solution (concours) ou du concepteur (marché) ?
- des normes réglementaires ou performantielles ?
- des règles d'urbanisme permissives claires ou directives a priori ?
- un budget approprié ?
- l'existence d'un budget réservé pour le « non bâti » ?
- entre la « demande » et l'utilisation de l'œuvre une prévision sur des années ou des décennies ?

3. La « Charte de l'espace public »¹², adoptée l'année dernière par la Biennale du même nom, va se perfectionner en vue d'ONU-Habitat, 2016. À l'échelle globale, toutefois, les différences sont considérables, nous raisonnons sur des principes très généraux. A une échelle plus limitée, où les racines historiques et culturelles participent, en dépit de la diversité et de la spécificité, les échanges de vues permettent de comparer les résultats et de comprendre l'incidence des normes et habitudes.

Lorsque l'on compare des thèmes récurrents et similaires -par exemple les écoles dans une période de temps définie et des contextes relativement homogènes- la diversité des résultats confirme que les responsabilités incombent aux architectes, mais pas seulement à eux.

L'attention différente avec laquelle la demande de projet est formulée, les différentes modalités de sélection de la solution ou du concepteur, l'interprétation des règles, le montant des ressources disponibles, sont tous des facteurs qui jouent un rôle. Les procédures jouent également un rôle important, ainsi que le calendrier de mise en œuvre et d'autres conditions en apparence externes. Les réalisations sont le produit d'une Communauté. Comme l'a dit Giancarlo De Carlo : « L'architecture est trop importante pour être laissée uniquement aux architectes ».

Le concepteur réel est alors un être étendu. Les comparaisons de ce genre sont précieuses parce qu'elles montrent les « meilleures pratiques ». Apparaît aussi le rôle des normes lorsqu'elles sont dérivées de cultures sectorielles ou conceptuellement obsolètes et inaptées à la relation entre les interventions ou quand elles ne favorisent pas mais gênent les approches intégrées. Malheureusement de nombreux territoires le prouvent : souvent la seule ambition est de répondre à la logique des standards, de ne pas exprimer d'opinions ou de politiques du gouvernement du territoire (tels que le programme de doter la ville d'un véritable réseau de « lieux de rassemblements sociaux » où l'on peut arriver à pied en moins de 5' et reliés par des transports en commun).

Le terme "habitations de masse" se réfère à toutes les maisons non construites sur mesure pour un individu donné, c'est-à-dire aux maisons sur lesquelles leurs habitants n'ont pas de contrôle, si ce n'est parce qu'ils ont choisi d'y vivre ou ont été choisis pour y vivre.

L'architecte a une responsabilité toute particulière vis-à-vis de ces habitations. Ces critères sont applicables à tout ensemble d'habitations, indépendamment du nombre de logements, du type d'occupation du sol, d'accès, etc. et sont également valables aussi bien pour les maisons plus conventionnelles que pour les habitations plus innovantes.

THE HOUSE
• Can it adapt itself to various ways of living? Does it liberate the occupants from old restrictions or straightjacket them into new ones? • Can the individual add "identity" to his house or is the "architecture" packaging him? • Will the lampshades on the ceilings, tbc curtains, the china dogs, take away the meaning of the "architecture" • Is tbc means of construction of the same order as the standard of living envisaged in the house? Is the technology suitable lo house construction: does it take account of electrical runs and do without traditional "style-left-overs", such as door frames? • Are the spaces moulded exactly to fit their purpose? Or are they by-products of structural tidiness or plastic whim? • Is there a decently-large open-air sunlit space opening directly from the living area of the house? Is there a place in the open-air where a baby can be left? (0-3 year olds). • Can the extensions ci tbc dwelling (garden, patio, etc.). be appreciated from inside? • Can the weather be enjoyed? Is the house insulated against cold weather yet made to easily open up in good weather? • Is there a place where you can clean or wash things without making a mess in the house? • Does it take account of the 3-5 years olds' play? • Is there enough storage? (there is never enough storage) -that is storage not of a purely residual nature (lofts, "built-in" fittings, etc.). is there a place for the belongings peculiar to the class of the occupants-poodles, ferrets, camping gear, geraniums, motorbikes, etc.? • Is it easy to maintain (keep fresh looking with just a cleaning down)? • Is the house as comfortable as a car of the same year? • Can the houses be put together in such a way as to contribute something to each other?

THE IMMEDIATE EXTENSIONS OF THE DWELLING
• Has the relationship between the dwelling and its means of access been chosen for some good reason? • Does this reason include three- to five-year-olds play, if not, where do they play? • Does the idea for the dwelling produce an absolutely clear external image? • Can these images add up to a composite one and is this composite one socially valid «ha(is, is il done for some present-day human reason). • Are the extensions of the dwelling—gardens, patios, balconies, streets, access galleries, stair-cases, etc.-sensible when one considers the existing physical environment of the dwellings and the activities of the occupants (topography and living pattern)? Are the gardens and streets necessary to the life of the occupant or are they irrelevant to it? • Is “delivery” and "collection” antiquated and laborious? (milk, groceries, heat, refuse)? • Is there any indication that where people have been put into the air (“flats”) that it is really getting them somewhere? Does the public vertical circulation really work? • Is it a labour to go out or return home? • If the development was isolated-would it look like a camp?

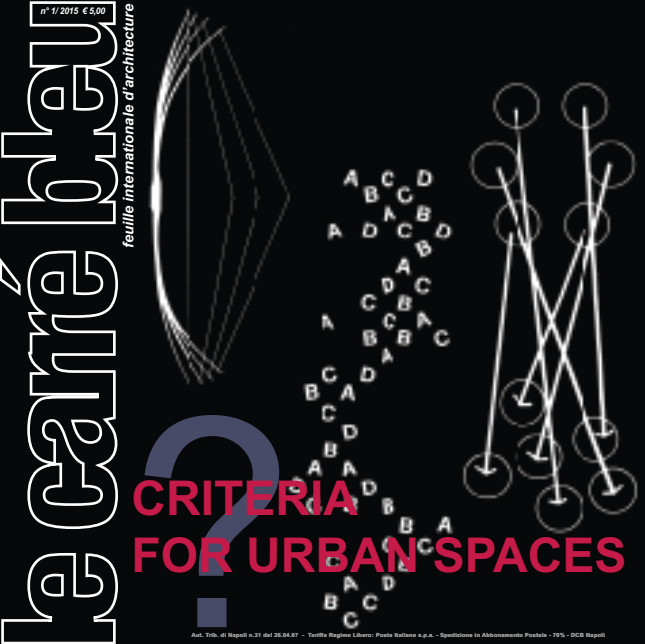
THE APPRECIATED UNIT
• Is the scale ci the unit related to the size of the parent community? (The pattern of a village can be transformed by the addition of one house; in the great city an equivalent gesture might need a unit of 5,000 houses). • Is the work-pattern of the community understood with all its implications for the unit? (A work-pattern of all-family travelling to widely separated places is typical of cities and towns and often also of villages.) • Does il fit the site with its climatic and physical peculiarities, its existing built and human structure, and accept their ecological implications bearing in mind that we are concerned with renewal? • Where do the 5-12 years old's go to? And what do they have to do? • Can the unit support shops? And where are the natural “pressure points” for such facilities? Are the community facilities a social mirage or are they real? • Can November 5th be celebrated (or Bastille day or 4th July)? • Is there something worth looking al out of every dwelling or does one merely stare out at another dwelling opposite? • Does the development offer protection and shelter of the same order as the parent community? • Is the unit really generated by an objective study of the situation or are we just saying that it is?

CRITERIA FOR MASS HOUSING

Alison e Peter Smithson per il Team X (1957, revisione 1959)

4. Dans une tentative désespérée de sortir de la pratique pathologique, de la logique sectorielle, il convient de supprimer toutes règles normatives et de les remplacer par une logique de performance. Les « *Criteria for mass housing* »¹³ sont un exemple (daté mais efficace même pour la forme qui les caractérise) quant-à la façon d'articuler des questions simultanées à différentes échelles d'intervention, de solliciter des réactions plutôt que de prescrire des solutions. Les lignes directrices pour l'action (Suite Résolution 13982/00 du Conseil de l'Europe¹⁴) devraient donner une attention particulière à la qualité de la « demande de projet »¹⁵ et puis ne pas fragmenter les procédés appliqués et assurant des ressources appropriées (peut-être avec des frais pareils pour les différents pays et une partie adéquate de l'intervention effectivement liée aux actions sur le non-bâti). En tous cas, par les procédures de participation évoluées peuvent être mises en œuvre : la première des consultations pour définir la « demande de projet », après discussion sur hypothèses alternatives soutenues par une représentation efficace de la relation avec le contexte : prévoir pour mieux décider, avec le temps nécessaire mais pas sans contrôle. En outre, en particulier pour les infrastructures, en utilisant une analyse multicritères soutenue par les paysagistes dans l'équipe de concepteurs : c'est à dire optiques post-disciplinaires et le rejet de tout abus de pouvoir des spécialistes.

5. Avec un abandon courageux de nombre règles normatives et prescriptives - origine de contestation, de longueurs bureaucratiques, de contextes insatisfaisants - il faut faire confiance à des processus participatifs et à des jugements critiques à facettes multiples. Une perspective similaire est à la base du projet URBES (bien-être équitable et durable en zone urbaine métropolitaine) qui s'inscrit dans le débat international sur le « dépassement du PIB » pour mesurer le bien-être des indicateurs sociaux joints à ceux économiques. Pour modifier le cadre réglementaire il faut agir simultanément sur la formation et la connaissance : « *Education des architectes / Alphabétisation des Citoyens* »¹⁶ et la superbe conférence par Michel Serres « *Eduquer au XXIe siècle* »¹⁷ sont des traces utiles pour développer cette réflexion.



1 « *Re-humanise urban areas* », Firenze, Palazzo Medici Riccardi, 13.10.2013,
2 par la Fondazione Italiana per la Bioarchitettura e l'Antropizzazione sostenibile dell'Ambiente
3 les documents du Colloque: <Bioarchitettura> n°83 /2014
4 Adolf Portmann, « *Le forme viventi - nuove prospettive della biologia* », Adelphi, Milano 1989
5 Johann Wolfgang von Goethe, « *Voyage en Italie* », Terni 1786, 1°ed.1817, trd.fr. Jean Locoste, 2°e éd., Paris, Bartillat, 2003
6 Edoardo Persico, « *Profezia dell'Architettura* » Torino 1935, in id. « Tutte le opere » Edizioni di Comunità, 1964, pgg.234-235
7 Jorge Cruz Pinto, « *Eloge du vide* », Le Carré Bleu n°2/2010; M. Pica Ciamarra, « *Apologia del (non) costruito* », in <Architettura Città> n°12-13, Agorà, 2004
8 « *Fragments / Symbioses* », Le Carré Bleu n°0/2006
9 Projet de « *Directive européenne sur l'architecture et le cadre de vie* », www.lecarrebleu.eu / la ligne du CB
10 Projet de « *Déclaration des Devoirs des Hommes* », Le Carré Bleu n°4/2008.
11 Ruwen Ogien, « *L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine* », Paris, Grasset 2011
12 Cfr. Le Carré Bleu n°2/2011
13 « *Charte de l'espace public* », Biennale dello Spazio Pubblico / Roma 2013, Le Carré Bleu n°2/2014 (français, English, italiano)
14 Alison e Peter Smithson, « *Criteria for mass housing* » for Team X, 1957 - (image à la dernière page)
15 Résolution n°13982/00 du Conseil de l'Europe sur les territoires urbains et ruraux
16 « Le cygne noir », 09.06.2009; www.lecarrebleu.eu / news / texte + images
17 « *Education des architectes / Alphabétisation des citoyens* », Le Carré Bleu, n°1/2011
18 Michel Serres, « *Eduquer au XXIe siècle* »; conférence à l'Académie Française, 01.03.2011

LA RÉCUPÉRATION DE L'IDENTITÉ

1. Aux étudiants d'Architecture des années 50, Roberto Pane ne justifiait le « *comment elle était, où elle était* » que dans deux cas: la reconstruction de Varsovie (la motivation étant qu'on l'avait détruite) et celle du pont Santa Trinità à Florence (parce qu'il avait été créé par Michel-Ange et que ses morceaux étaient dans l'Arno).
Alors que je n'étais déjà plus étudiant, j'ai longuement expérimenté que « restauration », « récupération » et « projet du nouveau » ne diffèrent pas entre eux si ce n'est par la densité des contraintes, de sorte que toute intervention n'est rien de plus que le fragment d'un contexte -ou plutôt de contextes spatiaux et a-spatiaux- et qu'elle doit donc être avant tout pensée selon la manière que nous avons d'intégrer l'environnement, les paysages et les stratifications qui identifient un lieu. L'objectif est d'« intégrer », mais pas seulement les pierres, le bâti, l'environnement physique. Malgré l'avancée d'une culture académique opposée, comme l'a toujours soutenu Giancarlo De Carlo : l'architecture n'est jamais autonome, bien au contraire -par sa nature même- elle est hétéronome par excellence.

Cette entrée en matière est essentielle pour raisonner sur la « récupération de l'identité » d'un territoire : elle résume la raison pour laquelle l'identité ne se récupère pas mais se construit avec le temps. En effet, elle n'est pas toujours la même, tout comme l'être humain qui a des identités différentes selon qu'il est enfant, adolescent ou âgé. Différentes certes, mais avec des rémanences, car des traces restent de la métamorphose, se transmettent entre générations, se renforcent à travers la connaissance. Cela permet de reconnaître l'identité d'une famille, d'un peuple, d'une ville, d'une période.

L'identité collective lie des identités diverses: par exemple, l'identité d'une ville ne réside certes pas dans l'identité de ses bâtiments pris individuellement, pas plus qu'elle ne suppose des unités stylistiques ou de langage. L'identité d'un territoire entrelace ce qui est déjà là, le patrimoine du passé, et ce à quoi l'on œuvre sans relâche, à savoir le patrimoine du futur. C'est pourquoi il est inopportun de prétendre récupérer une identité. On peut traiter les pathologies qui l'ont déformée ou trahie, on peut freiner ses processus dégénératifs: autrement dit, on peut contribuer à l'évolution de l'identité environnementale, paysagère et historique d'un contexte.

L'identité des territoires réside dans le processus qui les a façonnés nature/culture qui s'y stratifie ou s'y sédimente. La morphologie des paysages s'enrichit avec l'agriculture, le bâtiment, les infrastructures, l'architecture, la cascade des Marmore (emblématique de paysages jugés naturels, mais dus à des interventions de l'homme).

Nos paysages sont donc imprégnés d'histoire: tous les pays européens, quoique différemment, protègent ces liens indissolubles.

Aux Etats-Unis, par contre, on protège les National Monuments, ces immenses parcs naturels vierges: comme le dit Settis, « la nature prend la place de l'histoire en tant qu'élément identitaire de la nation américaine ». En Chine, le gouvernement a récemment décidé de raser 700 collines car « faisant obstacle à la croissance de la ville nouvelle » ; cette même culture a généré la piste de l'aéroport Jin Cheng Jiang, 2 km de long qui effacent une série de cimes montagneuses à 800 mètres d'altitude. Dans les riches pays arabes, les paysages urbains revêtent des configurations, à nos yeux, déconcertantes. Chacun a donc son identité, sa culture: d'autant plus qu'aujourd'hui -dans le contexte de la mondialisation- il est essentiel de raisonner sur les différences et renforcer les identités.

1

hétéronomie : « condition de ce qui n'a pas en soi la cause et les lois de son propre développement, mais les reçoit de l'extérieur »



l'objectif est « d'intégrer »

... « Je crois à l'hétéronomie de l'architecture, à sa dépendance nécessaire vis-à-vis des circonstances qui la produisent, à son besoin intrinsèque d'être en phase avec l'histoire, les événements et les attentes des individus et des groupes sociaux, aux rythmes archaïques de la nature » ...

Giancarlo De Carlo

identité:
elle ne se récupère pas, elle se construit avec le temps

la métamorphose maintient quelque chose de l'identité dans le temps:
elle est transmise entre les générations et renforcée par la connaissance



identité	d'une communauté d'une ville d'un territoire	union de différentes identités ne réside pas dans les bâtiments individuels combine « héritage du passé » et « patrimoine du futur »
----------	--	---

Dans les contextes qui sont les nôtres, « récupérer l'identité » (dans un souci de simplicité, j'utilise encore cette expression dont j'ai mis les limites en évidence), ce n'est pas se poser « à la recherche du temps perdu », ce n'est pas récupérer des formes du passé; d'autant que la forme, c'est bien connu, n'est que le signe de beaucoup d'autres réalités non visibles. Dès lors, le processus d'homologation qui génère la perte d'identité dans nos territoires se combat essentiellement en redéterminant -mais sur une échelle actuelle- l'intérêt, les attentions et les capacités qui, il y a encore deux siècles, faisaient en sorte que ces paysages apparaissaient comme une « seconde nature agissant pour des usages civils » grâce à la capacité de travail matériel et spirituel qui peut rendre l'homme divin: aujourd'hui par contre, l'espèce humaine est la plus folle : « elle vénère un Dieu invisible et détruit une Nature visible; sans se rendre compte que la Nature qu'elle détruit est ce Dieu qu'elle vénère ».

Quoi qu'il en soit, même à l'époque de la vitesse, récupérer -ou plutôt redéfinir l'identité d'un territoire- est un processus lent: il implique des actions multiples et des acteurs divers, il suppose une connaissance et des principes éthiques. On retrouve quelque chose dans la « *Déclaration des Devoirs de l'Homme* » par rapport à l'habitat et aux styles de vie, le « manifeste » lancé en 2008 à l'occasion des 50 ans du Carré Bleu.



chacun a sa propre identité, sa propre culture, se donne des règles différentes

2

"da sempre è nelle pietre quanto una civiltà tramanda, ..."



LE LIVRE TUERA L'ARCHITECTURE

- Je me limite à soutenir cette thèse avec trois images et deux affirmations de principe:

 - environnement, paysage, urbanisme, architecture* sont presque synonymes. Ce sont des aspects d'une unique question, fort antique et toujours différente: la recherche d'un habitat qui procure du bien-être, en exprimant contemporanéité et ambitions d'avenir.
 - Le véritable enseignement d la tradition, ce n'est pas conserver, mais innover.
- 95

Certes, bâtir répond à des exigences primaires ou fonctionnelles, mais dans toute civilisation, cela a toujours été, aussi ou surtout, une expression de sens et significations: s'y entrelace la volonté de conserver le passé, l'insatisfaction pour l'ensemble présent et le désir de le transformer.

Aujourd'hui, l'Italie n'est plus « une terre de villes » comme elle l'était encore dans la première moitié du siècle dernier: les villes sont en partie dissoutes. Dans le continuum urbanisé, les centres antiques se distinguent par les forts entrelacements entre activités différentes et par la densité de constructions qui n'ont rien à voir avec les expansions successives, où prédomine l'attention pour le bâtiment individuel. C'est cette différence de prévalence de l'attention qui a engendré des dilatations spatiales anormales ou des processus d'occupation du territoire décourageants: elle reflète une façon de penser et d'opérer inadéquate, soutenue par un appareil réglementaire obsessionnel tendant à tout réguler et mesurer, sans se soucier de la qualité des relations, négligeant donc tout ce qui est le fondement même des villes.

L'intérêt exaspéré vis-à-vis du bâtiment individuel annule ou mortifie les dialogues et relations entre les différents épisodes, si bien que le bâti ne continue plus à former la « seconde nature agissant pour des usages civils » que Goethe lisait dans nos paysages. On vit aujourd'hui une époque où prédominent la culture de la séparation, des solutions banalisantes à l'apparence résolutes, d'insupportables cultures spécialisées. Dans la construction, prédominent ce que Mumford définissait comme les « terribles simplificateurs ». La réponse séparée aux problèmes encombre le territoire de maisons, écoles, églises, routes, etc., générant un problème global plus gros et plus embrouillé que ceux qu'il semble apparemment résoudre. C'est pourquoi les récentes expansions urbaines nous semblent invivables; d'où le désir de récupérer les identités perdues: là où l'on croyait mieux vivre, où l'on pensait que la densité des rapports sociaux était élevée et les communautés plus heureuses.

environnement

paysage

mémoire

la seule question, fort antique et toujours différente



le véritable enseignement de la tradition n'est pas de conserver, ma d'innover



L'EMBALLAGE COMMERCIAL
fermer les fonctions dans des volumes prédéfinis

LA PYRAMIDE
le sacrifice des besoins humains sur l'autel de la pompe et de la vanité

LE LIT DE PROCUSTE
adapter les personnes aux besoins de la machine, aux exigences technologiques ou formelles

Lewis Mumford

3



aucune génération du passé n'a jamais eu autant d'informations

mais
aucune génération du passé n'a jamais eu les idées si peu claires sur son futur : nous sommes concernés par des mutations et innovations prodigieuses, qui ne cessent d'accélérer

voilà quelques années, on n'aurait même pas pu imaginer les instruments et les technologies qu'on utilise aujourd'hui couramment

aujourd'hui, le futur est beaucoup plus imprévisible que par le passé

3. Comment réagir dans ces ensembles dévastés? Surtout avec quels objectifs et comment, en interprétant les tendances actuelles? Aujourd'hui, nous avons changé non seulement par notre structure démographique mais nous avons triplé par rapport au nombre des habitants de la péninsule au moment de l'Unité d'Italie. Pour ne pas parler de Vitruve qui, dans sa <Res Aedificatoria>, avait à faire avec des exigences totalement différentes et avec des quantités centésimales par rapport à celles d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas qu'un problème de quantité.

Pendant des millénaires, on a cru à la substantielle immuabilité des choses et des valeurs: les mutations étaient continues, mais imperceptibles en l'espace d'une génération, voire de plusieurs générations.

Le futur apparaissait presque comme une pérennisation du passé alors qu'aujourd'hui, il est résolument plus imprévisible. Aucune génération du passé n'a jamais eu autant d'informations ou ne s'est servie d'autant de connaissances que celles que nous avons aujourd'hui à notre disposition.

Pourtant, aucune génération du passé n'a jamais eu les idées si peu claires sur son futur. Nous sommes concernés par des mutations et innovations prodigieuses, qui ne cessent d'accélérer. Voilà quelques années, on n'aurait même pas pu imaginer les instruments et les technologies qu'on utilise aujourd'hui couramment, et ce, dans tous les domaines. Mais le rapide changement d'habitudes s'accompagne toutefois d'une lenteur particulière dans la transformation des cadres de vie.

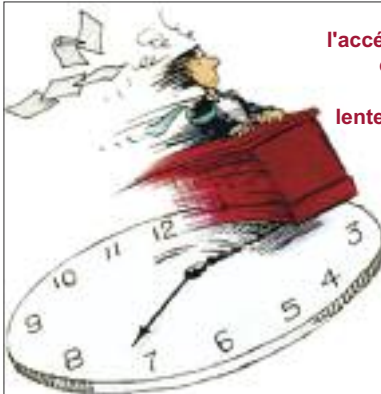
Cet antagonisme féroce entre accélérations et lenteurs impose aujourd'hui que toute construction, toute transformation physique se caractérise par une flexibilité élevée et une grande ouverture vers le futur.

D'où des programmes de transformation basés sur des principes forts, presque sur des « invariants anthropologiques », surtout sur de grandes ambitions de qualité et de beauté.

Pourquoi n'y a-t-il plus une capacité diffuse de façonner des paysages qualitativement heureux? Parce que d'autres attentions prédominent. Les communautés du passé destinaient un grand pourcentage de leurs ressources économiques (qui, dans l'ensemble, étaient bien moindres que celles d'aujourd'hui) et de leur temps (heures de travail) à la construction des cadres de vie. Les grands bâtiments, qu'ils soient publics ou privés, se fondaient sur un excédent qui n'en avait pas moins une fonction publique substantielle. Les processus de décision étaient, du reste, moins contradictoires, et en fin de compte, rapides; et surtout les règles ponctuelles ne l'emportaient pas sur des codes transmis et exprimant le sentiment commun. C'est ce qui a produit notre patrimoine du passé immense et structuré.

Aujourd'hui, par contre l'Italie -qui surclasse tous les autres pays par le nombre d'architectes pour 1000 habitants, par le nombre de normes, par son maillage de Soprintendenze sur le territoire (organes opérant en matière de biens culturels, paysages, musées...) ; qui a une Constitution que l'on nous envie- ne brille pas par la qualité des espaces de formation récente. Elle s'occupe certes du patrimoine du passé mais se révèle incapable de conférer une qualité au patrimoine du futur. Cette incapacité se nourrit de la confusion des rôles (alors que leur distinction et interaction intelligente donne une substance à une société organisée) et de la domination de la culture de la séparation qui fait prévaloir des objectifs sectoriaux.

Elle dérive surtout de sa méconnaissance de l'incidence effective des espaces, bâtis et non-bâtis sur la qualité de vie et, par là même, de l'absence d'une demande collective consciente et exigeante. L'environnement physique, dans chacune de ses expressions et articulations, solidifie les pensées qui l'ont généré.



**l'accélération des technologies
changements d'habitudes
VS
lenteur dans la transformation
des cadres de vie**

L'antagonisme entre accélérations et lenteurs impose que toute transformation physique se caractérise par une flexibilité élevée et une grande ouverture vers le futur

les communautés du passé destinaient d'importants pourcentages de leurs ressources économiques et de leur temps à la construction des cadres de vie



Il n'est pas satisfaisant lorsqu'on ne partage pas les idées, la vision sur laquelle il se base, ses conditions nécessaires et ses conséquences sur les conditions de vie. Il est dès lors bon de réaffirmer la différence entre architecture et design: une lampe, une voiture, un composant de production industrielle n'a, à la base de son projet, aucune relation avec le contexte spécifique. Pour éclaircir ensuite la différence entre les ouvrages d'ingénierie et ceux d'architecture, Robert Venturi comparait le projet d'un missile lunaire (clair dans les objectifs, complexes dans les technologies) avec le projet, ne serait-ce que d'une simple maison (par comparaison, simple dans les technologies mais extrêmement complexe dans les objectifs).

Dans notre contexte, il suffit de comparer l'extraordinaire inventivité et capacité que l'on a montrées, en 2014, dans le redressement de l'épave du paquebot Costa Concordia à tout ce qu'on ne parvient pas à penser et faire en vue de la mise en sécurité et de la requalification des territoires: l'incidence dévastatrice des normes sur les résultats est manifeste, une législation lourde et complexe affecte et rend surtout improbables des résultats de qualité.

flexibilité capacité à réagir aux changements



les espaces dans lesquels nous vivons ne sont pas seulement des instruments de bien-être, ils jouent un rôle important dans la thérapie préventive

l'Italie

surclasse tous les autres pays par

- nombre d'architectes x 1000 habitants
- nombre de règles
- maillage de Soprintendenze
- une Constitution que l'on nous envie

mais elle ne brille plus par la qualité des espaces de formation récente

s'occupe du « patrimoine du passé » et est incapable de conférer une qualité au « patrimoine du futur »

méconnaissance de l'incidence des espaces "bâtis et non-bâtis" sur la qualité de vie
absence d'une demande collective consciente et exigeante

processus de redéfinition de l'identité

4 *non pas une action physique, mais une profonde mutation culturelle qui*

s'affranchisse des fourvoiements et soit en phase avec des évolutions intelligibles

accorde une attention prioritaire au réseau des espaces publics, aux possibilités d'y reconnaître ou d'y former des coagulations sociales

privilégie le dessin du vide et la qualité des relations, non pas les simples bâtiments

aspire à un appareil réglementaire qui encourage la qualité des espaces ouverts et qui ne s'épuise pas en règles pointilleuses, toutes attentives au bâti et à ses composants

soutenir des interventions dans lesquelles

les « logiques d'immersion » prévalent sur les « règles internes »

4. Le processus de redéfinition de l'identité, indispensable, suppose une mutation culturelle qui :
- s'affranchisse des fourvoiements et soit en phase avec des évolutions intelligibles
 - accorde une attention prioritaire au réseau des espaces publics, à la possibilité d'y reconnaître ou d'y former des coagulations sociales
 - privilégie le dessin du vide et la qualité des relations, non pas les simples bâtiments
 - aspire à un appareil réglementaire qui encourage la qualité des espaces ouverts et qui ne s'épuise pas en règles pointilleuses, toutes attentives au bâti et à ses composants.
- Quoi qu'il en soit, une mutation qui soutienne des interventions dans lesquelles les "logiques d'immersion" prévalent sur les « règles internes ».

Il faut privilégier le « non bâti » qui -au delà du fait qu'il est immatériel en tant que relation et dialogue entre les parties- est une matière à traiter avec soin. Dans cette perspective, il n'est pas utile de distinguer les interventions publiques des interventions privées : il est par contre fondamental de distinguer les interventions dans les espaces non clos (ceux dont chacun peut disposer, foncièrement des espaces « non bâtis ») des interventions dans les espaces clos. Puis, dans les espaces clos, sous-distinguer le "non bâti" (espaces ouverts mais non disponibles à tous) du « bâti » (les bâtiments, avec les autres espaces clôturés internes dont ils se composent).

Ces distinctions pourraient signifier que pour les espaces clôturés, toutes les ressources ne sont pas épuisées dans le « bâti » et que les espaces « non bâtis » seraient négligés ou laissés inachevés. En réalité, on tendrait à rendre les espaces non clos (en fait, publics) « exemplaires » en termes de qualité, et utiles en leur conférant un rôle de « lieux de condensation sociale ».

La redéfinition de l'identité d'un territoire peut exploiter des mutations de ce type et des évaluations attentives concernant les propositions d'intervention. Au demeurant, aujourd'hui les conditions sont réunies pour redéfinir l'identité des territoires. Alors qu'au siècle dernier, la prolifération de l'automobile a généré partout des processus de dispersion, l'actuelle révolution informatique, dans notre antique « terre de villes » aide à redécouvrir des « centres mineurs »: elle disperse ailleurs alors que là, elle peut favoriser des regroupements.



5. Je considère que le titre utilisé par Koolhaas pour la dernière Biennale d'Architecture à Venise est faussé: ce ne sont pas les matériaux et composants de la construction qui sont « fondamentaux » mais les principes et les relations immatérielles qui structurent et définissent les cadres de vie : les questions fondamentales sont aujourd’hui autres :

- d’une part, comment démanteler les normes sur les standards, les autonomies sectorielles, les congruences entre les paramètres urbanistes et tout excès de règles.
- d’autre part, comment réduire l’érosion et la consommation du territoire; comment favoriser des densités de logement et des mixités fonctionnelles; comment définir les objectifs et les performances, les mesurer ex ante, en dehors de banalisations numériques.

Ce sont là des thèmes sur lesquels je réfléchis depuis longtemps et en plusieurs occasions: « *Reciviliser l’urbain* », titre du n°1/2014 du Carré Bleu, a été le thème de rencontres, et ce, même au niveau international (on peut trouver les actes du Congrès de 2013 dans le n°83 de la revue « Bioarchitecture »).



les espaces urbains

construits pour améliorer
les conditions de vie
ils sont définis par des mesures,
des parties et de l'ensemble

en Italie
-cas unique au monde-
des mesures inappropriées
sont utilisées :

on mesure les quantités de
construction
en utilisant des indices
volumétriques, pas de surface

avec des conséquences perverses
sur l'environnement urbain



Pour redéfinir une identité, pour construire correctement, pour transformer les territoires avec intelligence et largeur de vues, il faut certes supprimer des normes impropres mais surtout construire une demande de qualité qui dépasse des visions égoïstes et des ambitions narcissiques : une demande exigeante et attentive, comme l'est celle pour la nourriture, les vin, la mode, le design, car vivre dans de beaux espaces bien structurés contribue au bien-être, à la sécurité et à la qualité de la vie.

On peut la façonner en favorisant l'éducation à ces thèmes dès l'école primaire et en utilisant la publicité comparative ou toute autre forme d'éducation de masse.

On est donc loin de toute ambition de retour au passé car il est important qu'un désir de futur existe et soit exprimé.

Il faut supprimer des normes inadaptées et banalisantes, le DM 1444/68, les standards et « zones homogènes » ; favoriser mixité et densité élevée. Les « charges d'urbanisation » ne doivent pas constituer des incitations pour les communes ; il faut que le territoire se transforme à travers des « projets » en évitant les « plans » inadaptés et inefficaces. Il faut en finir avec l'habitude de tout mesurer selon des indices volumétriques et non pas de surface (nous sommes désormais restés les seuls au monde à utiliser ce critère) du fait des retombées positives évidentes de cette apparente banalité techniciste. Il faut ramener au stade de la “préconisation” toute réglementation prescriptive et sectorielle, se libérer des procédures banalisantes et penser en termes intégrés.

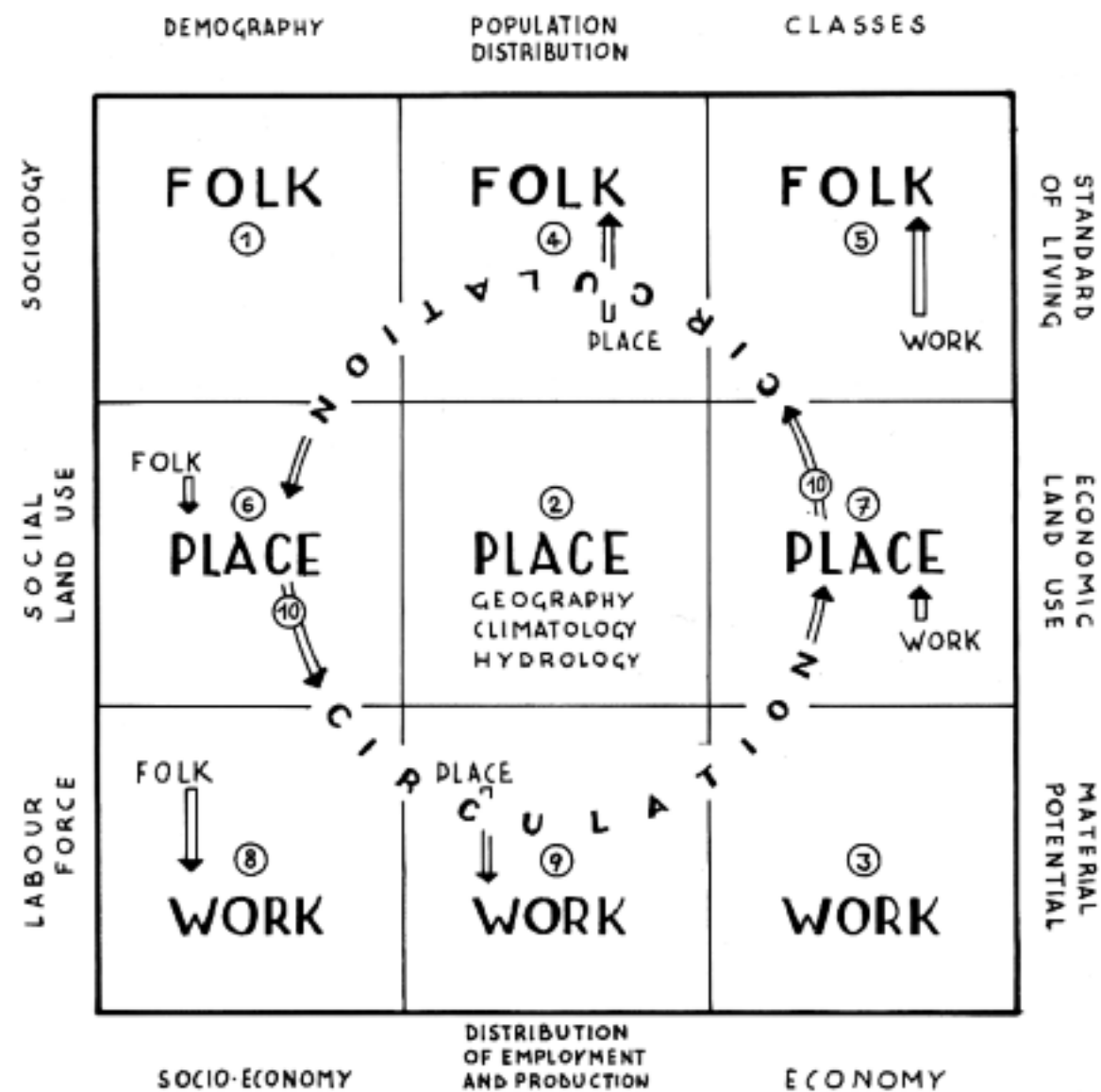
Sur le ton de la plaisanterie, l'actuel ministre de la culture s'est dit heureux d'être en charge du principal ministère de l'économie italien : splendide boutade qui ne reste malheureusement qu'une boutade car la dissociation mentale qui imprègne notre système fait en sorte que le ministère des Infrastructures continue à promouvoir des interventions qui détruisent le paysage, au lieu de les façonner en y apportant de nouvelles qualités. Pouvoir politique et pouvoir économique devraient laisser davantage d'espace au pouvoir de la beauté au sens actuel du terme. C'est la dimension économique de la beauté, son pouvoir social et civil, qui devraient ressortir ainsi que l'utilité collective de la poursuivre. Il faut donc délaisser l'« économie de profit » non seulement (Jeremy Rifkin l'avait prédit en 2001) parce que désormais, une « économie de réseau » l'a supplantée mais surtout pour s'orienter en faveur d'une économie qui, grâce à de nouvelles technologies et à l'urgence d'une consommation plus raisonnée, prenne comme indice positif la mesure des améliorations sociales et environnementales.

Pour conférer une qualité aux transformations de nos cadres de vie, une largeur de vues s'impose donc, ainsi qu'un plus grand pourcentage de ressources disponibles, de réflexions et de temps: connaissance, communication, simulations alternatives.

Malheureusement, l'architecture est de plus en plus une « perversion » de quelques-uns : rares sont ceux qui croient qu'affecter des ressources significatives -surtout pensée et réflexions sur une grande échelle- à la qualité des cadres de vie, privés et collectifs, produit des retombées significatives sur le bien-être, la sécurité, le bonheur, la qualité de vie et des rapports humains.

L'engagement en ce sens est donc faible alors que, bien au contraire, redéfinir son identité exige précisément un engagement. Mais même si des ressources économiques étaient nécessaires, ce n'est pas la première fois que je rappelle que dans les années 40, se refusant à réduire les dépenses pour l'art et la culture pour faire face aux dépenses de guerre, Sir Winston Churchill se demandait « mais alors, pour quoi nous combattons ? »

LE MANTRA DE L'ÉCOLOGIE DANS LA PRATIQUE DES RELATIONS: APPROCHE HUMANISTE AU TERRITOIRE

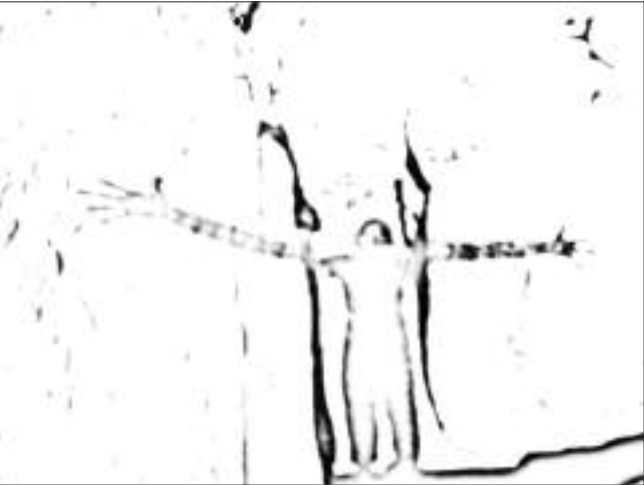


Patrick Geddes: diagramme des établissements humains.
Interaction continue entre les caractéristiques des lieux, les habitants et leurs activités; règles sociales et principes de l'économie

Quel rapport y a-t-il entre l'aqueduc Carolino qui passe au dessus d'une gorge naturelle, se transformant en un mur de briques percé d'arcades, tel une dentelle dans le paysage, et un tram à hydrogène ? Entre les traces de la centuriatio romaine qu'on peut encore deviner dans les pans de routes, la trame des cultures et des canaux d'irrigation couchés au sol, et un réseau de mobilité alternative? Entre les expériences de Phalanstère dont un roi avait rêvé à San Leucio et un secteur textile local? Qu'est-ce que tout cela a à voir avec le NON de la Grèce à l'ultimatum européen ?

Ces « fragments » sont une partie d'un tout. Il y a là une trame qui relie, une structure comme dirait Gregory Bateson, qui est l'incarnation d'un principe écologique: celui de la relation.

Voilà pourquoi les réponses aux problèmes énergétiques et, d'une façon générale, de survie de notre écosystème doivent être recherchées ailleurs et ces réflexions accompagnent nos expériences en matière de projets. En particulier, elles se reflètent dans celles qui sont en cours à Caserte pour le Plan d'Urbanisme Communal (PUC).





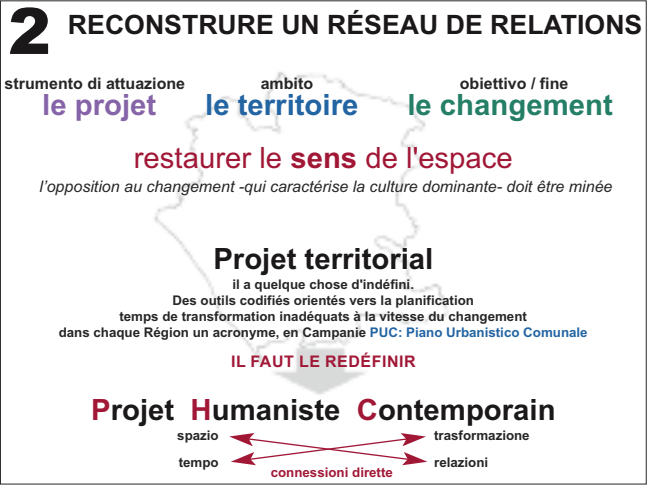
1. ouvrir son regard à une vision territoriale élargie et stratifiée

notre rôle de concepteurs étant de dévoiler les traces d'un territoire qui porte déjà en germe la complexité de cette dimension.

Le dessin du territoire de Caserte, articulé sur la trame de la centuratio romaine, est le témoignage d'une approche et d'une époque où l'objet de son propre contrôle pouvait occuper, en la régularisant, la plaine de Caserte avec les instruments du génie militaire. Il en découla un dessin géométriquement achevé et superposé au territoire.

Le projet bourbonien d'une constellation de « nœuds » (Châteaux et Pavillons de chasse), systèmes productifs (San Leucio et Vaccheria) et réseaux (aqueducs) élargit les confins de la centuriatio en impliquant tout le territoire et les franges de collines.

C'était le rêve d'un réseau social et culturel étendu à toute la communauté. Tout cela a été à l'origine d'un territoire dessiné. Dans la période entre les Romains et les Bourbons, la communauté s'auto-régule en une série de petits centres contenus dans la ligne semi-montagneuse des monts Tifatini, définissant des constellations de hameaux (au nombre desquels l'emblématique Casertavecchia).



2. reconstruire un réseau de relations

Mais cela ne suffit pas : un réseau de relations est contemporain quand il définit le changement. C'est dans la modification des comportements, dans la sélection des valeurs et des priorités, dans la sauvegarde du bien commun que réside l'écologie de la contemporanéité.

Lieu d'application: les vides. Les espaces de transition. Les friches. Chaque pan de ville et de territoire qui contient la promesse d'une attente. Chaque pan de ville et de territoire qui invoque une transformation de qualité. Comme un appel qu'il nous appartient d'écouter et de déchiffrer.

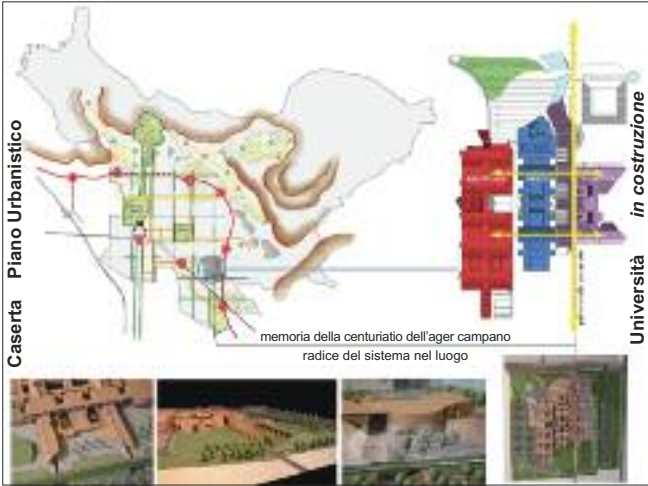
L'instrument de la réalisation ne peut être que le projet. Cadre: le territoire. Finalité: rendre du sens à l'espace. Et aussi le changement, sachant qu'il faut démolir une opposition au changement qui est le propre de la culture dominante, figée dans ses vetos et ses protections abstraites. Le projet territorial a quelque chose d'indéfini.

Les instruments codifiés sont orientés vers la planification. Les temps de transformation liés à la planification sont inadaptés à la vitesse des changements qui se succèdent. Dans chaque Région, le projet territorial a un acronyme, en Campanie c'est le PUC : Plan d'Urbanisme Communal. Une vision limitée par rapport à la potentialité du projet.

Redéfinissons le PUC en PHC : *Projet Humaniste Contemporain*. Nous nous orientons sur cette ligne en structurant des connexions directes entre espace, transformation, temps, relations.

Une stratégie en termes de projet à suivre à chaque échelle. Ou plutôt à chaque échelle, on peut en décliner une partie, un fragment pour l'ensemble. Comme dans une narration : chaque point est un résumé du tout. La Faculté de Médecine de Caserte (projet qui précède le PUC, aujourd'hui en cours de réalisation) s'articule en interprétant le territoire. La galerie des étudiants coïncide avec le tracé de la centuriatio ; le mur d'eau est aussi la mémoire des eaux de Vanvitelli. Le projet d'architecture transcende la dimension de l'objet et se configure comme réaménagement du paysage purifié de toute pollution environnementale.

Même logique dans le projet pour l'*Université du Sannio* (là aussi, en cours de réalisation) qui suit par contre le projet de requalification urbaine du quartier Libertà de Bénévent.



Le nouveau PUC en tant que Projet « Humaniste » contemporain -étant donné la complexité de Caserte (caractérisée par une structure physique et urbanistique s’articulant entre des hameaux et un noyau consolidé; la coprésence de paysages plats et vallonnés ; des contaminations d’images qui répondent au mauvais goût dominant comme dans le cas du centre commercial « La Reggia »)- propose des réseaux de lieux/espaces de densification sociale et des réseaux de mobilité durable.

Des réponses entrelacées et intégrées au besoin humaniste qui s’étend du Projet au besoin de toute la collectivité. Il existe à Caserte une richesse de lieux et d’espaces publics -existants et à réhabiliter, diffus et à distribuer largement en tant que porteurs de qualité urbaine- qui fait partie du dessin du territoire et se concrétise par l’identification de nœuds d’échelle différente.

L’échelle urbaine est traversée par un réseau de centralités existantes et potentielles, comme les points de densification sociale où se regroupent des espaces et fonctions qui qualifient la socialité et le fait d’être ensemble en ville.

L’échelle territoriale est réinterprétée en identifiant des fonctions thématiques fédératrices qui se configurent comme un niveau supplémentaire de diversification se référant aux trois macro-agrégats de frazioni (habitat groupé à l’intérieur des limites communales) où il sera possible d’identifier des typologies d’intervention identiques entre les différents éléments. Il s’agit dès lors de réinterpréter le territoire à travers :

- la réorganisation des marges agricoles en tant que centralités territoriales et la problématique concernant l’accessibilité pour les zones de colline N/E (Casertavecchia, Sommana, Casola, Pozzovetere)
- la requalification des zones limitrophes et la mise en sécurité des zones à risque hydrogéologique pour les hameaux au pied des collines, ceux sur les flancs des monts Tifatini, en position intermédiaire Mezzano, Piedimonte di Casolla, Staturano, Santa Barbara, Tuoro, Garzano.
- la valorisation environnementale et productive -Secteur textile local- avec le thème de l’accessibilité pour les hameaux des collines situés à l’ouest, à savoir Sala, Briano, San Leucio e Vaccheria.

La densité est un thème auquel il faut associer celui du vide, non pas en tant qu’opposé mais complément nécessaire. Un territoire regorgeant de qualités potentielles et de ressources nécessite que le changement survienne précisément à partir des zones susceptibles d’être transformées, celles considérées comme prioritaires pour les processus de transformation et de densification.

Densifier signifie concentrer quantité, activités, espaces de vie, partager des occasions, des opportunités et des services.



Densifier incite à vivre la ville en adéquation avec le manque de ressources, avec les nécessités dictées par les économies d’énergie, par la réutilisation et le recyclage, tout en sachant que ce sont là des transformations qui concernent aussi bien les espaces que les comportements.

Donner du relief aux centralités existantes en les regroupant -lorsqu’elles sont proches- en points de densification sociale (densité élevée d’équipements et espaces publics), en les regroupant par thèmes et en impliquant aussi des centralités potentielles futures, c’est structurer et façonner le réseau de mobilité « alternative » et la « ville des 5 minutes ».

Le système de mobilité alternative n’est pas seulement une réponse à un problème fonctionnel ou énergétique.

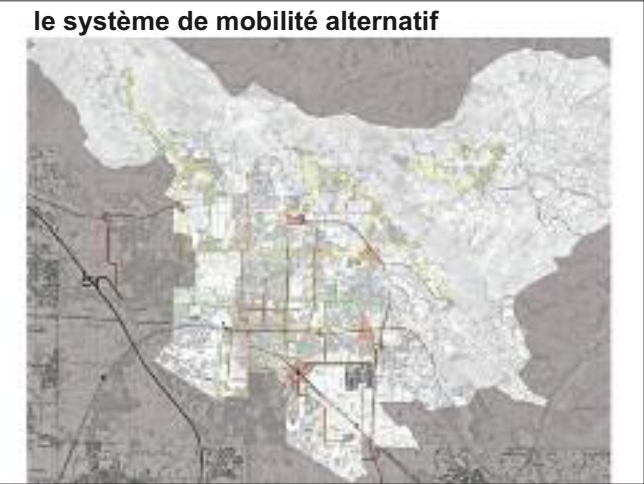
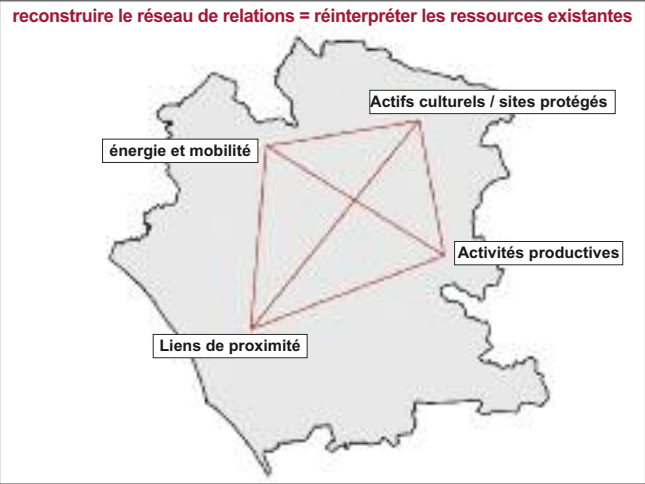
A Caserte, il se base sur l’identification de « *portes urbaines équipées* » correspondant à sept nœuds d’échange aux alentours des bretelles de la voie expresse qui sépare et coupe la ville plane sur les pentes des monts Tifatini, et des deux gares ferroviaires.

Ces nœuds sont des points d’arrivée et de départ d’un réseau de mobilité alternative qui traverse le centre-ville (orange) et les hameaux (jaune), ce qui permet l’échange entre les modalités de transport alternatif et traditionnelles par le rail et la route. Ce système capillaire permettra de réduire fortement l’émission de CO2 en ville en mettant en place un service public à « basse consommation » et en réalisant « *la ville des 5 minutes* ».

Le système de mobilité alternatif pourra bénéficier de l’abandon de la ligne ferroviaire Caserte - Bénévent : une barrière qui se transforme en vide à restituer à la ville et à ses connexions au niveau du sol. Sur le court terme, on prévoit des passerelles cyclo-piétonnes reliées au plus large réseau de mobilité alternative, en récupérant et en « densifiant » des expériences et des pratiques vertueuses en cours (Piedibus et Caserta in bici, Caserte à vélo).

Reconstruire le réseau de relations, c’est réinterpréter les ressources existantes pour favoriser la relance de nouvelles économies, en ouvrant des perspectives dans les secteurs considérés comme porteurs où la culture, la connaissance et la recherche fournissent des occasions pour de nouvelles productivités :

- énergie et mobilité : elles peuvent intercepter des activités de recherche (ecocenter / réutilisation de la Caserne Barducci) et des secteurs productifs (entreprises du secteur ferroviaire présentes dans l’ASI Caserte), en rendant viables des thèmes en matière de projet dans des cadres innovants (mobilité durable - navettes électriques et à hydrogène, ...).



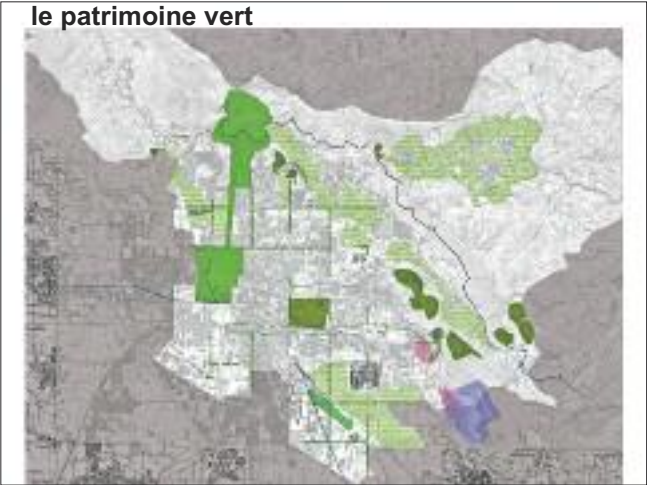
• Biens culturels et sites protégés: la mise en réseau de sites de grande valeur historique et monumentale avec le système diffus de biens et témoignages historiques et culturels (centres historiques, casernes, aqueduc antique ...) reconstruit un lien entre des lieux différents auxquels est attribuée une fonction de caractère collectif ou bien identifiée comme tissu urbain : le réseau des « condensateurs sociaux ». Cette relecture permet de réaliser une qualité diffuse et fournit l'occasion de revitaliser des lieux et des activités abandonnées et dégradées.

• Liens de proximité entre recherche, éducation, grands équipements : la présence du nouveau Policlinico et de la zone limitrophe (PIP/Plan d'intervention productif à reconverter en lieu pour la recherche et l'éducation) peut permettre un lien plus étroit avec le territoire, la ville et le quartier (zone Tredici).

• Parmi les activités productives, celle liée à l'antique manufacture de la soie de San Leucio fournit des ouvertures à des branches productives secondaires (production, filature, teinture de la soie...) ainsi que des secteurs de recherche impliquant des domaines différenciés (la soie utilisée comme bio-matériau en médecine, électronique,...), incluant dans un réseau territorial les zones de production existantes et abandonnées ainsi que les structures affectées à la recherche (Faculté de Médecine, ...).

Comme on le voit, il est question de nœuds qui doivent être mis en relation [réseau]. Les principes de flexibilité et l'intégration répondent à la demande d'écologie et de citoyenneté. Les instruments: des espaces de parking, des liaisons cyclo-piétonnes munies de systèmes d'accélération écologiques, ce qui crée une meilleure condition de vie et une réduction importante de la circulation automobile, construisent une demande de mobilité durable cohérente et, en même temps, répondent à des exigences plus complexes d'une collectivité qui ne cesse de se transformer.

Les processus de démantèlement en cours sont autant d'occasions de vouloir accorder réparation au territoire pour les blessures qu'il a subies: la remise en état des carrières ou le démantèlement du tronçon ferroviaire Caserte-Bénévent et l'enfouissement du tronçon du chemin de fer de la ligne Caserta-Cancello peuvent contribuer au remailage de pans de ville en vue de réhabiliter des quartiers dégradés (San Clemente) et rendre sa dignité à l'axe de prospection vers le Château de Caserte (viale Carlo III). D'une manière générale, le processus de démantèlement en cours (industriel, militaire, ...) concerne différents secteurs et intéresse des portions significatives du territoire, indiquant et agrandissant non seulement les cadres urbains dont l'usage est « refusé » aux citadins, mais fournissant aussi la possibilité de revitaliser des pans de ville en restituant des espace d'utilisation différenciés, qui devront être densifiés au moyen de fonctions urbaines attractives.



Ces zones acquièrent ainsi une nouvelle épaisseur en tant que nœuds d'un réseau large et capillaire de centralités mineures et de quartiers desservis par le système de mobilité alternatif qui favorise l'accessibilité depuis et vers les zones urbaines centrales.

Le capital verdure fait partie intégrante du futur de Caserte. Dans le vaste système de vides existants, on trouve deux grands réservoirs de verdure dans la ville: le Parc du Château et le parc Macrico. Il existe également un espace vert diffus et étendu au territoire qui comprend les bandes agricoles, de plus en plus agressées mais qui séparent encore et rendent lisibles les noyaux des hameaux, en dessinant des « marges agricoles » qui peuvent se transformer en moteurs de la requalification territoriale. La verdure, en s'associant au tracé de l'antique Centuriatio, redessine le territoire avec des plantations d'arbres spécifiques qui en perpétuent -ne serait-ce que visuellement- le signe et la mémoire, en la réinterprétant dans un dessin territorial contemporain. Des réseaux historiques se croisent et prennent de l'épaisseur, en se densifiant sous forme de réseaux de verdure ou d'eau ou en prenant forme dans des points spécifiques (les événements de l'aqueduc Carolino sont le témoignage de son passage souterrain ainsi que les tronçons de Centuriatio restants qu'on peut encore distinguer dans le bâti).

L'homme dans la complexité de ses originalités et différences se place au centre des relations. Comme toujours, il a besoin d'un espace [de qualité] pour déployer ses potentialités. Depuis l'époque de Luciano Laurana à Urbino, l'espace favorise la naissance d'une nouvelle vision de la civilisation. Dans le monde contemporain, l'espace principal est le vide.

Nous travaillons sur les coordonnées du vide pour amorcer leur transformation vertueuse en espace de l'accueil.

De l'opportunité. De la liberté. Une ville humaniste contemporaine est traversée par les pensées libres de ses visiteurs [habitants et non]. Nous revenons aux premières questions. Entre les extrêmes, un fil peut relier des choses éloignées et inconciliables dans la culture sélective qui domine le panorama actuel. Décomposer et sélectionner n'est que la première étape, en somme une approche rationnelle. Puis il faut faire un bond qualitatif, ou, comme le font les géographes, monter d'une échelle pour se détacher et élargir le regard, comme le font surtout les poètes, qui sont capables de cum-prendere.

Le cas de la Grèce nous suggère une image: celle de la Confiance. La valeur écologique du Projet Humaniste Contemporain réside dans sa capacité d'accueil. Une stratégie d'inclusion absolument nécessaire pour contenir dans les nécessités du projet le territoire tout entier et le graphe des relations [physiques et immatérielles] qui traversent sa structure: comme des faisceaux de potentialités à intercepter et à transformer en qualité: avec confiance dans le changement.

l'homme a besoin d'espace

à l'époque contemporaine, l'espace prioritaire est le vide

une VILLE HUMANITAIRE CONTEMPORAINE
est traversée par des pensées libres, d'habitants et non

La valeur écologique du
projet humaniste contemporain
c'est dans sa capacité à accueillir.
Stratégie d'inclusion absolument nécessaire pour contenir dans les besoins du projet l'ensemble du territoire et le graphique des relations [physiques et immatérielles] qui traversent sa structure:
comme des faisceaux de potentiel
pour intercepter et transformer en qualité

POURQUOI UN MANIFESTE?

* HABITAT *

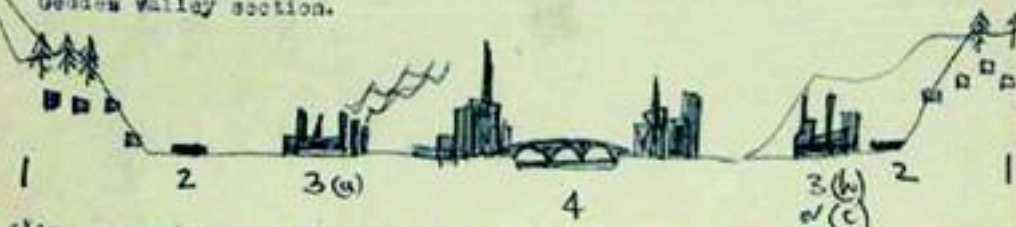
2 FEB 1960

SMITHSONS

- 1) It is useless to consider the house except as a part of a community owing to the inter-action of these on each other.
- 2) We should not waste our time codifying the elements of the house until the other relationship has been crystallised.
- 3) Habitat * is concerned with the particular house in the particular type of community.

- 4) Communities are the same everywhere.
 - 1) detached house - farm.
 - 2) Village.
 - 3) Towns of various sorts (Industrial, Admin., Special).
 - 4) Cities (multi functional).

- 5) They can be shown in relationship to their environment (Habitat) in the Geddes Valley section.



- 6) Any community must be internally convenient - have ease of circulation, in consequence whatever type of transport are available, density must increase as population increases, i.e. (1) is least dense (4) is most dense.

- 7) We must therefore study the dwelling and the groupings that are necessary to produce convenient communities at various points on the valley section.

« What Happened to the Architectural Manifesto ? »

- 8) The appropriateness of any solution may lie in the field of architectural invention rather than social anthropology.

Il y a trois ans, eut lieu un grand congrès à l'Université Colombia: « *What Happened to the Architectural Manifesto ?* » axé sur la thèse selon laquelle le « manifeste » se trouve désormais dans une impasse idéologique et est désormais en voie d'extinction.

Cette image reproduit des notes du « *manifeste de Doorn* ». Elle remonte au début des années 50, alors qu'un groupe de jeunes rebelles commençait à mettre en crise les thèses des CIAM et de Le Corbusier, dessinant les principes de base de celui qui s'appellera ensuite Team X. L'histoire de l'architecture du siècle dernier est tapissée de « Manifestes », autrement dit de documents qui affirment les principes de groupes de tendance ou de mouvements révolutionnaires. Les définitions de « Manifeste » vont de sa forme la plus pure -le *Manifeste du Parti communiste* (1848) de Marx et Engels- au Manifeste en tant qu'appel à l'action. Lors de notre rencontre à l'Université Columbia, nous étions tous d'accord sur le fait qu'aujourd'hui, on s'intéresse davantage aux prises de position pragmatiques qu'aux manifestes grandiloquents de Marinetti et le *Manifeste du Futurisme*.

Le Manifeste de tendance est mort : il n'est pas nécessaire dans une profession qui ne fait plus référence à des « génies solitaires », mais qui se fonde par contre sur un ensemble de gestes anti-héroïques. Le Manifeste dans sa forme la plus pure s'est dissous sous le choc du manifeste « doux » (1972 *L'Enseignement de Las Vegas* de Robert Venturi) et du manifeste « rétroactif » (1978 *New York délire* de Rem Koolhaas) alors que deux livres (Ulrich Conrads, *Programmes et Manifestes de l'Architecture du XXe*, 1975; Charles Jencks e Karl Kropf, *Théories et manifestes de l'architecture contemporaine*, 2006) recueillent des manifestes de professionnels d'envergure, écrits à une époque où les problèmes étaient absolument différents de ceux d'aujourd'hui. C'est pourquoi leur importance s'évapore en quelque sorte.

Dans le cadre professionnel contemporain, nul ne veut prendre position, monter sur une estrade et proclamer un concept polémique, si ce n'est -peut-être- sous une forme construite. Même les grandes utopies ont soudainement pris fin voilà 50 ans ... Le concept de Manifeste en tant qu'expression d'un groupe de tendance connaît donc une crise qui s'étend bien au delà de la profession. L'importance de l'écriture, du journalisme et de la construction théorique a été pulvérisée par les formulations pragmatiques.

A l'Université Columbia, on en concluait que le pouvoir des médias, de la technologie et du marketing -habituellement fondé sur la rhétorique- ne rend plus compte de la parole écrite et que le manifeste, même s'il n'est pas mort, agonise.



Le Carré Bleu -la plus petite revue d’architecture au monde- naît à Helsinki dans les années 50, avec un numéro « manifeste » -dans le sillage de sa ligne culturelle- qu’il actualise au bout de 50 ans: « *Fragments - Symbioses* » : *Quels sont les thèmes de la contemporanéité, Quels sont les objectifs, Quels sont les points de repère ; Quels rôles; Quelles mutations; Que faire ?*

Le Manifeste dont il est question, promu par l’Ordre de Caserte, est d’un autre genre car il n’a pas d’objectifs de tendance : Il affirme des points essentiels, au delà de toute mode. De plus, il est fortement lié à la situation italienne : c’est un appel à la mobilisation chez nous, dans notre contexte particulier.

Il reconnaît que le véritable spread qui nous sépare d’autres pays est de type culturel. Il dresse le constat amer qu’on se vante de notre patrimoine du passé mais qu’on ne pense pas à jeter les bases pour créer celui du futur.

Il s’insère donc dans une série d’actions d’un autre type.

Nombre de tentatives au cours des 20 dernières années :

- 1995 « *Combat pour l’architecture* » au début des années 90 à Paris, en tentant d’empêcher l’importation des transformations que la loi 109/1994 avait depuis peu introduites en Italie
- 1997 Projet de « *Directive européenne sur l’architecture et le cadre de vie* »
- 2001 Résolution du Conseil de l’Europe n°13982/00 « *sur la qualité architecturale de l’environnement urbain et rural* »
- 2014 « *Manifeste: l’architecture en 10 points* » promu par l’Ordre de Caserte
- 2015 « *Code d’autoréglementation* »

O.I.A. Observatoire International de l'Architecture / Le Carré Bleu

projet

DIRECTIVE EUROPEENNE SUR L'ARCHITECTURE ET LE CADRE DE VIE

Puisque l'architecture est d'intérêt public, les Etats-membres doivent créer les conditions pour que s'exerce le droit à la qualité architecturale de la population. Il s'agit de faire en sorte que les spécialistes compétents, architectes et urbanistes, puissent remplir leur rôle de façon satisfaisante, dans l'intérêt de tous les citoyens.

Ces modalités et garanties d'exercice de la profession d'architecte, le respect de règles pour la passation des commandes, l'établissement des contrats pour l'étude et la construction de bâtiments ou pour les études ou opérations d'aménagement apparaissent comme des conditions nécessaires, sinon suffisantes, pour l'amélioration de la qualité de l'environnement construit européen.

Chaque pays doit soit légiférer dans ce sens, s'il n'a pas de loi sur l'architecture, soit améliorer la loi existante, dans l'esprit de la directive. La loi doit garantir un jeu équitable de la concurrence à l'intérieur de chaque pays et l'égalité du droit à la qualité du cadre de vie pour les citoyens des différents pays.

I INTÉRÊT PUBLIC DE L'ARCHITECTURE

II CRÉATION ET FONCTIONNEMENT DES CONSEILS SUPÉRIEURS POUR L'ARCHITECTURE, L'URBANISME ET L'ENVIRONNEMENT

III LA FONCTION DE MAÎTRE D'OUVRAGE

IV LA FONCTION D'ARCHITECTE

V LA COMMANDE D'ARCHITECTURE

www.lecarrebleu.eu / la ligne du CB

CODE D'AUTORÉGULATION

il est possible, dans le respect des règles en vigueur

interdire les concours de design ouverts à tous, en évitant la recherche de la qualité du design soit seulement au détriment des concurrents

attribuer au «designer» le rôle de vrai chef de projet

exclure catégoriquement les «améliorations» au projet approuvé

sélectionner le développeur en lui attribuant le projet exécutif

en travaux publics, les règles de la concurrence empêchent à l'architecte de choisir les composants de la production industrielle et les procédures exécutives

Le "contrat intégré" sans améliorations, celui qui "ingénierise" le projet validé et assuré, exclut les variations pendant la construction et des gonflements des coûts

de l'autorégulation à la norme

Ce sont des thèmes graves en Italie dont on ne parvient pas à se libérer. Je ne crois pas être particulièrement malchanceux : 2 cas criants, à 40 ans d'écart avec 2 entreprises (comme par hasard, toutes deux de Misterbianco - Catane) entrecoupés d'autres expériences directes, comme nous les vivons tous, dans chaque contexte :

1968 - Messine, concours pour le siège de la Faculté de Sciences à l'hôpital Papardo : nous réussîmes, dans ce cas, à obtenir du Conseil d'Etat une décision de désaveu de la paternité de l'ouvrage. Mais à Messine, nos efforts furent en quelque sorte récompensés car nous réalisâmes le siège des Départements de la Facolté de Pharmacie à l'Annunziata : il y a 40 ans, nous l'avons fait aussi pour nous, pour un avenir meilleur. Mais nous n'avons pas réussi.

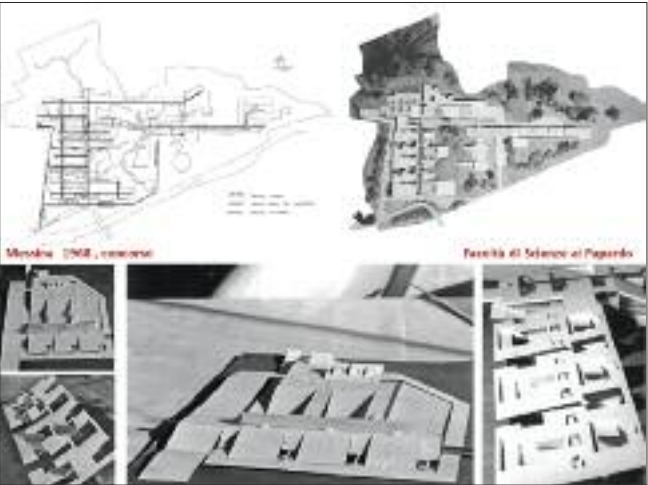
Aujourd'hui, nous entreprenons encore des actions analogues, bien évidemment pour les plus jeunes seulement. 2006 - Salerne-Porte Ouest, concours international: des années de travail s'ensuivent pour un projet enthousiasmant, trahi par des procédures d'appels d'offres inappropriées. En juin 2015, le chantier fut même mis sous séquestre.

L'initiative de l'Ordre de Caserte s'attache à affirmer des principes et est consciente que les règles italiennes rendent improbables des résultats de qualité, surtout du côté des ouvrages publics, et ce, bien que le Conseil de l'Europe préconise des constructions « exemplaires » ...

Les Manifestes en tant qu'expressions de tendance sont impossibles en l'absence de règles de base.

Pour pouvoir revenir à ces expressions de culture, il est obligatoire, en Italie, de passer par des hypothèses-clés comme celles que soutient le Manifeste à l'initiative de l'Ordre de Caserte : en effet, si dans les rencontres internationales, le glossaire est analogue, il ne coïncide pas dans la réalité.

Lorsqu'on est d'accord, on parle de choses différentes et lorsqu'on ne l'est pas, on a, sans le savoir, des références opposées.



Quelques définitions sont simples ailleurs et étayées surtout par la pratique :

Architecte : professionnel qui, dans le secteur de la construction, jouit de la confiance que, dans un certain sens et dans un autre domaine, nous attribuons par exemple à la caste des notaires. Responsabilité et rôle de marquer la transformation: prestige culturel, expérience, compétence.

Commanditaire : celui qui, pour résoudre un problème, le définit et le programme avec le concours d'experts. Puis il identifie l'architecte capable de lui donner substance et forme, en lui confiant toute la régie de l'opération.

Projet : expression parmi les plus hautes des qualités de l'homme: la capacité de rêver d'alternatives, de réfléchir et ensuite de décider de la manière de transformer le présent et d'exprimer des aspirations futures.

Cabinet de conception architecturale : structure organisée pour produire un projet, articulée en unités coopérantes distinctes : l'une experte dans la recherche et la mise au point des aspects architecturaux (complexités intégrées); d'autres sont spécialisées dans les définitions d'ingénierie (approfondissements et optimisations sectorielles).

Normes : peu de règles limitées et recommandations qui, en termes clairs, guident la conception car elle répond à des intérêts collectifs.

Permis de construire : acte qui reconnaît un projet comme étant d'intérêt collectif et autorise, de ce fait, la transformation de l'environnement préexistant.

Tradition : son principal enseignement: l'innovation, la réponse directe et continue aux besoins des gens, la conservation des conditions de base nécessaires afin que le patrimoine préexistant vive et se renouvelle.

Université : lieu où se forment les nouvelles générations, afin qu'elles soient préparées à la recherche et à l'évaluation critique des transformations; où l'on enseigne les méthodologies et techniques pour les prévoir, les guider, les définir et les réaliser

Dans la langue italienne, ces termes revêtent différentes significations. La liste pourrait s'allonger: mais il suffirait de s'entendre sur ces définitions pour que les conditions où l'on opère subisse d'extraordinaires changements et que la forme des villes exprime de nouveau des valeurs et des significations.

La condition où nous sommes plongés n'est donc insoutenable que si l'on doute que les règles inhérentes à l'acte de projeter doivent nécessairement changer: afin de rendre au commanditaire « formel » mais aussi « réel », au projet et à son concepteur, des rôles qui semblent ici mythiques, ailleurs réels et aussi traversés par de fortes poussées novatrices.

Le Manifeste pour l'Architecture lancé par l'Ordre de Caserte est donc fort important, car il peut amorcer une mutation culturelle significative.

Résolution 12.01.2001 n° 13982/00 « sur la qualité architecturale urbaine et rural »

Le Conseil de l'Union européenne "désireux d'améliorer la qualité du cadre de vie quotidienne des citoyens européens" encourage les États membres à

- *intensifier les efforts pour une meilleure connaissance et pour promouvoir l'architecture et l'urbanisme, ainsi que pour une plus grande sensibilisation et formation des clients et des citoyens à la culture architecturale, urbaine et paysagère*
- *prendre en compte la spécificité de la performance architecturale et des décisions et des actions qui l'exigent*
- *promouvoir la qualité architecturale par des politiques exemplaires dans le secteur de la construction publique*

en Italie c'est quelque chose qu'on ignore
il existe bien quelque chose, mais en dehors du monde de la construction:

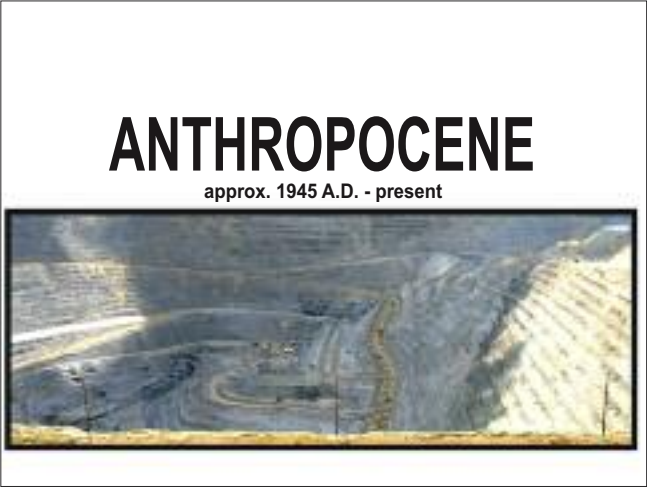
- **"Associazione Italiana per gli studi sulla qualità della Vita"** fondée en 2010 à Florence, dans un réseau européen*
- l'ISTAT** avec le BES (Equitable and Sustainable Wellness Index) vise à « dépasser le PIB »

L'influence de la qualité de l'espace sur les comportements / bien-être / sécurité / bonheur semble méconnue

« **politiques exemplaires dans le domaine de la construction publique** » Résolution EU 12.01.2001 n°13982/00
oblige à distinguer les rôles et à collaborer



« **Alphabétisation à l'écologie et à la qualité de l'architecture** »
à partir des écoles, à travers la publicité comparative, ... pour que tout le monde prenne conscience du fait que la qualité influe sur les comportements / bien-être / sécurité / bonheur / ...
la haute qualité de la demande conduit à exiger des politiciens exigeants



TOWARDS A NEW CYCLE IN ARCHITECTURE

A. CHANGEMENTS Nous vivons dans l'anthropocène, désormais l'ère du rebut. Les médecins se sont libérés du « serment d'Hippocrate » et même l'architecture -hétéronome par excellence- a besoin de réfléchir sur elle-même. Sa racine étymologique [ἀρχή + τέχνη] conduit à « construire selon des principes ». Mais pas tous permanents : certains sont exprimés dans les langages (dans la Grèce antique : dorique / ionique / corinthien) et dans les conceptions spatiales (roman / gothique / renaissance, ... parmi celles qui sont bien établies).

La réflexion sur la construction suit le développement des références culturelles : comme l'âge de pierre n'est pas fini du fait qu'il n'y a plus de pierres, l'ère du pétrole n'est pas en train de s'achever du fait de l'épuisement des réserves de pétrole.

Je ne résume pas pourtant l'aventure des idées en architecture à partir de l'ère de la pierre : seulement quelques images pour nous rappeler que les traités et les manuels reflètent au fil du temps la prévalence de principes différents, différents canons stylistiques, la foi dans l'avenir, la raison ou l'utopie : 15 AC, il y a plus de 2000 ans, le « *de Architectura* » par Vitruve ; (XVe siècle), le « *De re aedificatoria* » par Leon Battista Alberti ; au cours du XXe siècle, les manuels prolifèrent (par type, par sujet, par techniques : utiles, mais dangereux quand ils rassurent et banalisent) tels des « manifestes » (déclarations de principe souvent chargées de tension utopique positive).

Au XXème siècle des accélérations, croisements, contrapositions sont évidents : futurisme, fonctionnalisme, rationalisme, architecture organique, style international, la fin des CIAM et la naissance du Team X, Architecture Mobile, Métabolisme, High Tech, Post-Modernisme, Déconstructivisme ... Philip Johnson était un personnage contradictoire, toujours avec des objectifs totalisants : à 30 ans il théorise le style international, puis d'autres thèses, même le Postmoderne ; Enfin, -âgé de plus de quatre-vingt ans- avec « *Deconstructivist architecture* » au MoMA à New York, contemporain de l'effondrement du mur de Berlin, il vise à nouveau à une pénétration internationale.

Les résultats sont des objets stupéfiants, éparpillés un peu partout, des sculptures destinées à des fonctions, indifférents à l'environnement, souvent même aux contextes. Les architectes du star system exaltent alors le triomphe du capitalisme.

Emerge à nouveau le conflit que met en évidence Carlo Melograni dans son livre sur les années d'après-guerre¹ : « modernité » dépassée par la « modernisation ». Parce que la vitesse des changements ne permet pas de les régler, ce sont des « interventions épisodiques, trop voyantes et spectaculaires, difficiles à composer dans une conception urbaine, stupéfiante beaucoup plus que marquées par leur utilité ».

Deconstructivist Architecture
MoMA , New York

Futurisme

Rationalisme

Fonctionnalisme

Architecture organique

International Style

fin des CIAM / naissance du Team X

Architecture Mobile

Metabolism

High Tech

Post-modernisme

Deconstructivisme

« il y aura un jour où l'économie sera ramenée au rôle secondaire qu'elle mérite alors que les relations humaines et la créativité prévaudront »

"There will be a day when the economy will be reduced to the secondary role it deserves, while human relations and creativity will prevail."

— Le Corbusier



La Modernité est totalement différente : elle est « l'unité dans la diversité à laquelle exhortait Gropius ; unités d'objectifs communs à atteindre, diversité de solutions à comparer », « porteuse d'un modèle social avancé », elle utilise les innovations technologiques pour rendre toujours moins inégales les opportunités et les conditions de vie. Vingt ans après l'exposition au MoMA, en 2008 démarre la grande récession.

Nécessairement ralentie, reste la prophétie lointaine de Keynes « il y aura un jour où l'économie sera ramenée au rôle secondaire qu'elle mérite alors que les relations humaines et la créativité prévaudront ». Comme l'énergie en 1973, la nouvelle crise conduit à une remise en cause profonde qui émerge dans la motivation du Pritzker Architecture Prize 2016 à Alejandro Aravena (« Son travail de construction donne des opportunités économiques pour les moins privilégiés, atténue les effets des catastrophes naturelles, il réduit la consommation d'énergie et conçoit des espaces publics confortables. Innovants et stimulants, l'architecte chilien montre comment une meilleure architecture peut améliorer la vie des gens. ») .

Ce qui est attendu de l'imminente Biennale de Venise contrairement à Erskine, Van Eyck ou Hertzberger -les grands architectes du XXème engagés dans le social- Luigi Prestinenza vise une approche unique pour le logement social et les bureaux des grandes entreprises, tandis que Aravena y distingue une scission, « comme si ces œuvres relevaient de deux architectes différents ».

Cependant, de nouveaux signaux semblent donner de la force à des significations ancestrales et à une filiation ininterrompue, tandis que deux grandes expositions actuelles reflètent des préoccupations très différentes: à la Triennale di Milano « *Comunità Italia* » raconte l'histoire de l'architecture de la seconde moitié du XXème ; l'Architecture Gallery of the Royal Institut British Architects « *Creation from Catastrophe* » a une approche différente : sont exposés dix grands projets qui, grâce à une vaste collaboration et participation, sont conçus en prévention des catastrophes ou pour reconverter les zones après les tremblements de terre et catastrophes. Des signatures connues présentent des approches plus larges sans chercher à faire ressortir leur individualité.

Construction et transformation de l'ambiance de vie ne relèvent pas du système des stars, ni ne peuvent tomber dans l'indifférence qui nous entoure. Les Barbares prophétisés par Jacob Burckhardt sont maintenant partout : les « simplistes terribles » donnent priorité à la logique sectorielle, trouvent des réponses à des questions individuelles sans pour autant réaliser les dégâts qu'ils causent. Grace aux « simplistes terribles » les structures sont limitées à maintenir les bâtiments et l'industrialisation à corriger les erreurs de conceptions du projet.

Dans les deux décennies commencées avec l'exposition au MoMA, l'architecture du star system a souvent exprimé une optique sectorielle, l'autonomie : mais, en architecture, l'autonomie est en contradiction avec sa terminologie.

Approche sensiblement différente est celle de ceux qui imaginent une transformation comprenant les contextes², en construisant la hiérarchie appropriée aux principes de référence, plutôt que sur les exigences post-vitruviennes, elle matérialise la forme et le sens de l'espace « non-bâti » que la transformation spécifique aidera à définir. C'est également la leçon de Zevi, « *Paesagistica e linguaggio grado zero dell'architettura* »³. Comme celle d'un homme, l'identité d'un lieu est dans son ADN, mais elle interfère des stratifications et des permanences : l'on rappelle les allusions de Dennis Oppenheim lorsqu'il agrandit les empreintes digitales d'un être humain et les compare avec des vues aériennes particulières.

celui qui imagine une transformation, analyse et comprend les contextes où il opère, construit progressivement une hiérarchie de principes de référence



Dennis Oppenheim - Identity Stretch, 1976

comme celle d'un homme, l'identité d'un lieu est dans son ADN mais aussi dans les entrelacements progressifs entre les stratifications et les permanences

B. TENDANCES

La construction répondre à des besoins, en même temps qu’entrent des erreurs de grammaire, dommages, platitudes, ou au contraire des significations, symboles et de la spiritualité. La mémoire d'une civilisation est toujours dans ses « pierres », au-delà des craintes et des anathèmes de l'archevêque de Notre-Dame quand Gutenberg introduit l'impression⁵. L'architecture peut être une « seconde nature destinée à usages civils » (Goethe) et en même temps « substance des choses espérées » (Persico) ? Susceptibles de participer à la révolution initiée par l'encyclique « *Laudato sia, sur le soin de la maison commune* » et les engagements pris dans la COP21 ? Il n'est pas suffisant de construire à « presque zéro impact » : il sera bientôt obligatoire et évident de concevoir en termes antisismiques et de garantir le confort, l'hygiène, la sécurité, l'accessibilité pour tous. Concevoir en termes d'éco-environnement n'est plus une qualité en plus ou distinctive.

L'âge de la crise pousse l'architecture à une réflexion sur ses objectifs et fait démarrer un nouveau cycle.

Dans les années 50 la thèse sous-jacente à « *Concevoir pour survivre* »⁶ a été ignorée. Destin différent pour « Les limites du développement » du Club de Rome qui précédait la grande crise de 1973, source de mouvements, même politiques, inspirés par le « retour au bon sauvage » contre la culture technologique dominante. A la Charte d'Athènes de 1933, en 1977 réplique « *la Charte du Machu Picchu* » ; la crise énergétique pousse « à la recherche d'informations perdues »⁷ ; dans les mêmes années en Allemagne naît la « bio-architecture ». Aujourd'hui, dans le monde se développe une compétition pour exceller dans l'abandon de mauvais comportements, d'où des innovations continues.

Nous constatons deux processus opposés : alors que les technologies, produits, composants -les mêmes pour les bâtiments individuels- répondent aux normes de plus en plus structurées et réalisent des performances toujours plus élevées, la qualité de leurs relations décroît ou disparaît. Les logiques internes d'un produit, d'un composant, d'un bâtiment, à la limite d'un complexe de bâtiments, deviennent rigoureuses et prévalent au détriment des « logiques d’immersion ». Fondées plus sur des choses et moins sur les relations entre les choses, les villes deviennent invivables. Un organisme meurt quand ses cellules ne communiquent pas et viennent manquer les relations entre les parties. La culture rationaliste a introduit des exigences minimales, les standards d’urbanisme précieux. Question rhétorique : ceux qui vivent là où ces standards ont été respectés, sont-ils satisfaits de l'habitat dans lequel ils vivent ? Aujourd'hui « civiliser l'urbain » est une priorité. Avec quelles références ? Civiliser territoires et villes implique lier passé et futur, imaginez les « non-lieux » éclipsés par les « lieux de condensation sociale » ; ré-humaniser les habitats parce qu'ils sont en mesure d'accepter, de rendre la vie simple et facile aux enfants, adultes, personnes âgées ; exprimer l'intégration, plus jamais la séparation.

'70

l'opposé de la vision futuriste confiante, contre la culture rationaliste et technologique

The Limits to Growth

“ if the present growth trends in world population, industrialization, pollution, food production, and resource depletion continue unchanged, the limits to growth on this planet will be reached sometime within the next one hundred years “



« à la recherche d'informations perdues » / « bioarchitecture »

spazio società

9

aujourd'hui, dans le monde se développe une compétition pour exceller dans l'abandon de mauvais comportements, d'où des innovations continues

CIVILISER TERRITOIRES ET VILLES

- lier mémoire et futur
- imaginer les «non-lieux» éclipsés par les «lieux de condensation sociale»
- les rendre capables d'accueillir, de rendre la vie plus simple, exprimer l'intégration, plus jamais séparation



L'ARCHITECTURE N'EST PAS SEULEMENT UNE QUESTION DE BATIMENTS

beaucoup concerne le non-bâti, la ville dans son ensemble: ou les gens se déplacent, se rencontrent, se concertent ; de même que l'air qu'on respire se renouvelle, les différentes activités interagissent

Extraordinaire les « naves de conhecimento » dans les favelas de Rio de Janeiro. Dans des réalités dégradées et ingérables sont inclus des lieux publics, où, comme le dit De Masi, il y a « tout l'équipement informatique et tout le soutien éducatif pour apprendre l'usage des ordinateurs, le télétravail, le multimédia, les langues, les télé-jeux, le suivi et l'entretien du quartier », le logiciel tend à élever les connaissances, favoriser la socialisation, l'alphabétisation. Dans une réalité sensiblement différente, la Bibliothèque Sangiorgio de Pistoia a prouvé être presque un « navire de la connaissance ». « *Miracle à Pistoia* » était la devise prophétique qui connotait notre proposition : l'interaction forte Bibliothèque / Société est parmi les raisons qui ont fait « Capitale italienne de la culture 2017 » une ville de 90.000 habitants avec une bibliothèque de 500.000 présences et 200.000 prêts par an⁸.

En 2008 à Paris au Palais de Chaillot (ici en 1946, l'Assemblée générale des Nations Unies a approuvé la « *Déclaration des droits de l'homme* ») Le Carré Bleu⁹ a lancé la « *Déclaration des devoirs de l'homme* » par rapport à l'habitat et aux styles de vie : seule une prise de conscience généralisée peut créer un changement. Puis, encore le CB, au numéro sur la « formation des architectes »¹⁰ fait suivre ce qui se demande si, afin d'améliorer les milieux de vie, la priorité est-elle de préparer les architectes ou alphabétiser les citoyens à l'écologie et à la qualité de l'architecture¹¹. Difficile de donner une bonne réponse à des questions inappropriées, mais la haute qualité de la demande nécessite de réponses adéquates.

Aujourd'hui, il est impératif « civiliser l'urbain ». Essentiellement souder plan et projet, architecture et contexte, paysage et bâti ; agir avec une vision systémique, et avec des interventions qui visent à la super-individualité plutôt qu'à l'individualité. Les villes actuelles nous montrent que l'ensemble de réponses en temps réel détermine plus de problèmes que ceux individuellement résolus. L'architecture donc n'est pas seulement une question de bâtiments, ni de ce qui encombre le territoire plutôt que développer ses potentialités, l'enrichir, de lui apporter un « cadeau ». Il concerne surtout le « non construit », la ville dans son ensemble : où les gens se déplacent, se rencontrent, se concertent ; de même que l'air qu'on respire se renouvelle, les différentes activités interagissent. Cependant, une ville est habitée non seulement par ceux qu'y vivent, mais aussi, parfois surtout, par ceux qui la traverse, l'utilise, l'abandonne, la retrouve : désormais de nombreux individus vivent presque simultanément dans plusieurs et différentes réalités : physiquement, non seulement par voie électronique.

Étant donné qu'à court terme, toute nouvelle construction sera « à impact presque zéro », vers quels objectifs faut-il continuer à voler ? Recyclage signifie faire entrer les déchets dans un nouveau cycle de matériaux. Pour l'architecture, cela signifie de lancer un nouveau cycle pour mieux répondre aux enjeux actuels et souhaités pour l'avenir : une complexité accrue et l'intensité des relations entre les parties, ne pas épuiser tous les intérêts dans la construction individuelle.



dans les favelas de Rio de Janeiro, les *navires de connaissances* naissent dans des réalités dégradées et ingérables, des bâtiments à très haute technologie pour la formation en informatique des habitants: élever les connaissances, favoriser la socialisation, l'alphabétisation

navios de conhecimento



bientôt, chaque nouveau bâtiment sera “zéro impact”

Avec quels objectifs continuer à voler ?

121

C. VISIONS Plus que tout autre, le XXe siècle a renforcé la culture de la séparation : celle des spécialistes, et des réponses directes aux problèmes individuels, cependant, ignorant l'impact sur l'ensemble. On le voit dans le processus éducatif, dans le système des normes, dans la logique administrative, dans les relations entre plans et projets, partout. Ainsi, même dans les espaces physiques où nous sommes plongés.

Aujourd'hui, les technologies et les innovations ont de plus en plus la capacité de relier les différents aspects et d'entretenir la confiance en l'avenir : cependant, tout est atténué par la prolifération de formes pléonastique de conception ; exaspéré par les spécialismes ; divisions, autonomies, individualismes : l'individualité prévaut toujours sur la super-individualité. C'est non seulement une question d'environnement qui met en évidence l'urgence, non utopique, d'intervenir tous ensemble. L'avenir est dans les interactions et les intégrations. Séparations disciplinaires et spécialisations extrêmes doivent être exclues dans leurs prétentions. Appels, réclamations, renversements d'équilibre, tout, -pas seulement Latouche¹²- pousse à la décroissance. Au lieu de cela, plus que jamais l'impératif est maintenant d'intégrer non de dissoudre les identités, mais les renforcer par échanges dialectiques, les renforcer dans leurs interactions pour qu'ils convergent vers des objectifs communs. Dans le même sens bien qu'il semble provoquer- positif et hérétique un historien de l'architecture déclare « la ville historique n'existe pas. L'histoire est l'analyse et la connaissance du passé, du présent et l'intuition de l'avenir."¹³.

La vision systémique -soutenue par Fritjof Capra et Pier Luigi Luisi dans « *Vie et Nature* »¹⁴- doit s'étendre à tous les aspects des organisations civiles. Les moyens d'Intégration régissent des systèmes complexes ; refus d'autonomie sectorielle ; la recherche d'interventions « informées » des contextes où ils se rencontrent. Conception sous forme intégrée implique des pensées simultanées sur « matérialité spatiale et corrélations fonctionnelles », sur les « comportements humains et sur la mémoire (signes et significations) » qui imprègnent le lieu. L'écologie, science des relations, pousse à concevoir l'architecture comme un système ; elle mène vers la « poétique des fragments » pour laquelle chaque intervention, quelle que soit son échelle, devient partie intégrante de l'environnement, le paysage, les strates de la mémoire: facteurs dont le recoupement caractérise tout lieu, en récupérant la trilogie que j'ai lancée il y a quelques années dans une confrontation avec Arup, Richard Rogers et Thomas Herzog¹⁵ sur la durabilité en architecture.

C'est un « fragment » car elle ne vise pas à tout résoudre par soi-même, mais agit dans un système de relations. La vision systémique conduit loin la thèse anachronique sur l'autonomie de l'architecture.



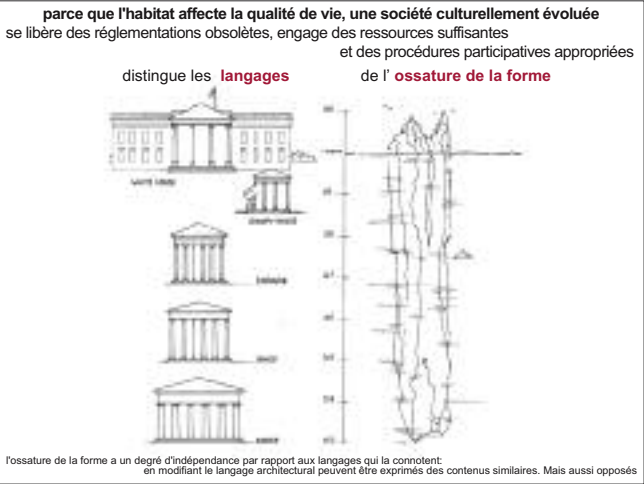
Je rappell aussi souvent un philosophe françoise contemporain¹⁶ : si l'odeur des croissants chauds affecte la bonté humaine, il est évident que la qualité de l'espace physique affecte la sécurité, l'économie, le bien-être, le bonheur. Aldo van Eyck déclarait « fou » d'oublier ces relations. L'influence de l'espace sur les comportements a été analysé par Mitscherlich¹⁷ ; d'autres analysent les réactions du système physiologique et cognitif dans des espaces fragmentés avec l'absence de relations entre les composantes urbaines et les habitants : « les indices physiologiques du stress (rythme cardiaque, dilatation des pupilles) en rapport à ce type de formes, sont objectivement mesurables, et leurs conclusions subjectives et sociales (anxiété, violence urbaine) peuvent être soumises à des mesures statistiques, dit Serafini dans le « *Totalitarismo del brutto* »¹⁸. Pour ces raisons, pouvoir économique et pouvoir politique doivent céder la place au pouvoir de la beauté. L'architecture a maintenant des buts et des significations différentes du passé, adaptés à des futurs toujours plus proches, en mesure de saisir les identités régionales et peut-être même celles des espaces habités (comme le montrent les études avec « OrbiTecture »¹⁹).

L'histoire est pleine de périodes d'efforts importants pour transformer le territoire : en Italie ceux de pré-unification, mais aussi la période post-unification ou les deux décennies fascistes ont été chassées par des projets forts avec la volonté d'avenir. Aujourd'hui, une fois de plus l'on perçoit un désir d'avenir. Pour « civiliser l'urbain » des compléments sont également nécessaires, ce surplus une fois dû à la présence d'œuvres d'art ou aux efforts de ceux qui ont construit -sans se limiter à répondre aux besoins primaires- mais tendait à apporter une « plus-value » au contexte. Pour cette raison dans le passé de nombreuses œuvres privées avaient une fonction publique importante. Même ces valeurs doivent être actualisées.

Une collectivité qui connaît l'importance de la qualité de ses milieux de vie, et y engage beaucoup de ressources se libère de normes obsolètes, fait usage de procédures participatives appropriées. Distinguer la base commune (« l'ossature de la forme » et ses bases logiques) de ce qui est langage (ce qui est dans la compétence des concepteurs)²⁰. Maintenant « le vrai concepteur est un être diffusé »²¹, définition adaptée à l'aujourd'hui mais peut être dangereuse si naïvement interprétée.

Sur le long terme chaque dessin qui imagine l'avenir semble naïf, parfois risible. Mais non quand on considère le monde des idées. L'architecture va au-delà de la forme ; elle est une expérience conceptuelle avant d'être figurative, un espoir pour l'avenir qui est greffé sur des traditions. Aujourd'hui il est prioritaire de civiliser l'urbain, mouvoir « des non-lieux en lieux de condensation sociale » . C'est [οὐ-τόπος + εὔ-τόπος], quand cela n'existe pas encore mais peut l'être.

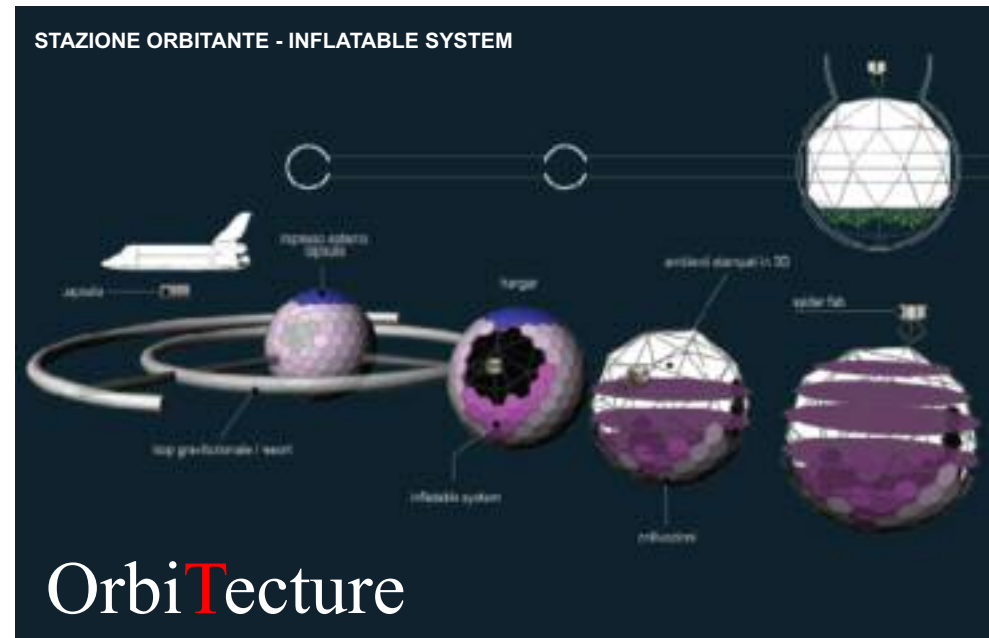
Je voudrais que ce soit une prophétie. Déplacer l'intérêt des actions individuelles à leur synergie, privilégier le « non bâti » via à vis du construit, corriger la voie à suivre et ouvrir un nouveau cycle pour l'architecture.



- 1 Carlo Melograni, *Architetture nell'Italia della ricostruzione. Modernità versus modernizzazione 1945-1960*, Quodlibet 2015
- 2 plurale: fisici, spaziali, economici, culturali, ...
- 3 Bruno Zevi, *Relazione introduttiva al Convegno di Modena*, 1997
- 4 *Identity Stretch* (1976) -del ciclo "Earthworks" di Dennis Oppenheim- sovrappone e relazione un'impronta ingrandita, un testo e una sequenza fotografica, alludendo alle potenzialità dell'arte di incidere e modificare la realtà
- 5 Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris* (1831)
- 6 Richard Neutra, *Survival through design* (traduz. italiana, Edizioni Comunità 1958)
- 7 Spazio e Società, n°9/1980
- 8 Biblioteca Sangiorgio, ultimata 2007: oltre 500.000 presenze/anno; 35.000 iscritti (4 volte la media nazionale), 200.000 prestiti (3 volte la media nazionale); in TCI, gennaio 2016
- 9 *Le Carré Bleu*, n°4/2008
- 10 *Le Carré Bleu*, n°3-4/2010
- 11 *Le Carré Bleu*, n°1/2011
- 12 Serge Latouche, *Pour une société de décroissance*, Le Monde diplomatique, □ 2003
- 13 Alfonso Gambardella, nel corso di una conversazione
- 14 Aboca ed., Sansepolcro (AR) 2014
- 15 Bologna, "*Costruire sostenibile. L'Europa*", SAIE 2002
- 16 Ruwen Ogien, Grasset, Paris 2011
- 17 Alexander Mitscherlich, *Il feticcio urbano / La città inabitabile, istigatrice di discordia*, Einaudi 1965
- 18 Stefano Serafini, *Totalitarismo del brutto*, in "Bioarchitettura", n°59/2008
- 19 gruppo di ricerca dell'Italian Institute for the Future
- 20 sintetica espressione di Gianluca Peluffo
- 21 MPC, *Crescere con arte / Architettura e impresa per le città del terzo millennio*, al XXIII World Congress of Architecture - U.I.A. 2008



surmonter les projets paléolithiques



VERSO IL CODICE DELLA PROGETTAZIONE



d'autres qui suivent

2009 *All'architettura italiana serve una legge?*

Convegno INARCH 25.02.2009 (in MPC, Integrare, Jaca Book, Milano 2010, pp.55-63)

Il *Cigno nero: la qualità dell'edilizia nelle trasformazioni urbane*

Convegno INARCH - Istituto Italiano per gli Studi Filosofici (in MPC, Integrare, Jaca Book, Milano 2010, pp.65-71)

2011 *Formation des architectes / Alfabétisation des citoyens*

Le Carré Bleu, n°1/2011

La cultura del progettare

Convegno internazionale "Alfabetizzazione all'ecologia e alla qualità dell'architettura", Firenze 2011
in W.Mitterer, G.Manella, <Costruire sostenibilità: crisi ambientale e bioarchitettura>, Angeli, Milano 2013



plus récent et synthétique

2015 MPC, *Più qualità nei progetti, meno incertezze nella realizzazione*

<Biennale dello Spazio Pubblico> 21.05.2015 voir www.pcaint.eu



cela montre que, si on le veut, il est aujourd'hui possible de

- lancer des concours de design ouverts à tous, en évitant que la recherche de la qualité ne soit au détriment des concurrents
- donner au « concepteur » le rôle de « seul responsable du projet »
- exclure les « améliorations » du projet approuvé
- sélectionner le bâtisseur sur la base du projet de construction détaillé

pour les transformations physiques des milieux de vie,
il est également nécessaire de réfléchir aux exigences
qui sont difficiles à mesurer, recueillir des indications contradictoires, exprimer
des principes unitaires mais les différencier dans les réalités individuelles



en ce sens, sont utiles :

la volonté d’ **apophénie**
en lisant ce qui existe

les outils de la **topologie**
à des fins de proposition

pour l’étymologie de “apophénie”: voir “Mémoire en mouvement”, p.98 www.lecarrébleu.eu



éloge de la libération

“Freedom” - Zenos Frudakis 2001

RUWEN OGIEN

*L'influence
de l'odeur des
croissants chauds
sur la bonté
humaine*

ET AUTRES QUESTIONS
DE PHILOSOPHIE MORALE
EXPERIMENTALE

GRASSET

?

la qualité des espaces
où nous vivons ou que
nous traversons influence-t-elle
aussi la bonté humaine ?

!

cependant, cela affecte
le bien-être
l'économie
la sécurité
....

pouvoir politique et pouvoir économique devraient laisser plus de place au pouvoir de la beauté: la dimension économique de la beauté devrait émerger, ainsi que son pouvoir social et civil et l'utilité collective de la rechercher



qu'est-ce que la qualité ?

contrairement à la où « la qualité correspond à des exigences préétablies » à savoir précisément mesurable

dans les transformations des milieux de vie, la qualité semble être un mystère ex ante exigences et points de vue différents; moins ex post

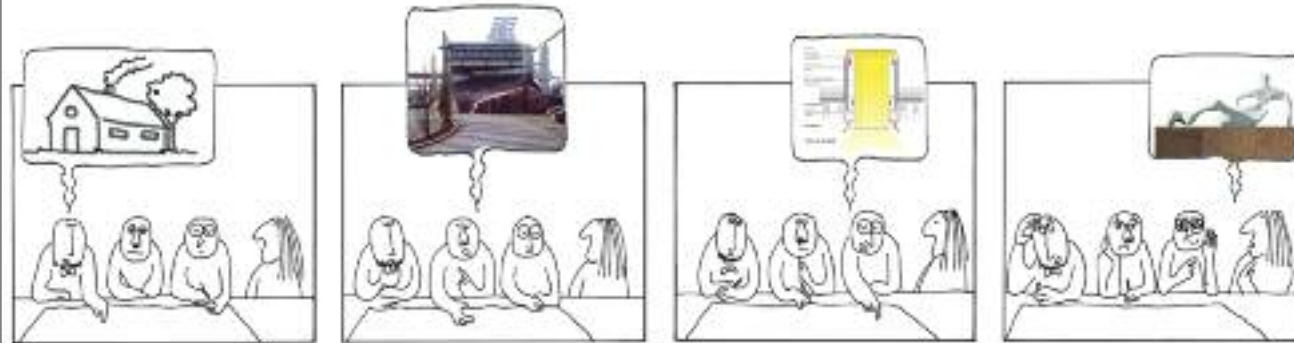
**comment évaluer ex ante?
comment déterminer, non pas comme une exception, mais comme une « qualité diffuse » ?**

la qualité des transformations des milieux de vie entrelace :

- la qualité de la « demande de projet » - la qualité de conception du projet - la qualité de son développement technique - la qualité de la réalisation - la qualité de la gestion et de l'utilisation	en fait, les deux ne coûtent rien - ils ont besoin d'actions indirectes - ils ont besoin d'un Code approprié
---	---

la demande et les objectifs du projet doivent être définis par
des actions de participation / actions « indisciplinées »

alors que les plans et les projets nécessitent
des connaissances d'experts et des compétences spécifiques



« l'architecture est trop importante pour la laisser seulement aux architectes »

De Carlo

le « Code de la Conception » concerne

plans

mis en œuvre à travers des « projets »

projets

à la base des « contrats »

trois prérequis pour la qualité du projet

- **unité** mis en œuvre à travers des « projets »
- **Responsable Unique du projet** de la conception à l'exécution
 - interlocuteur du « Responsable Unique de la Procédure » qui définit
 - données relatives à la zone d'intervention, analyse et contraintes
 - les règles générales et spécifiques concernant la zone et l'intervention à prévoir
 - les exigences minimales à respecter
 - les dépenses maximales à prévoir et les coûts unitaires de référence
 - la liste des documents minimum à produire
- **normes de performance** non prescriptives

projeter est une activité collective

dans **les concours** il faut limiter les procédures et les documents réduire les coûts de production / faciliter les comparaisons



diverses questions à traiter

PARMI LES CONTRADICTIONS A RESOUDRE

la conception d'un bâtiment est très différente de la conception d'un réfrigérateur ou d'une lampe



- chaque bâtiment est un prototype •
- chaque produit industriel provient d'expérimentations et de prototypes •

concurrence

les normes limitent le champ d'action pour attirer la qualité
également par l'interdiction d'adopter des produits industriels spécifiques, des composants
et des éléments de design à choisir après le contrat



On ne peut envisager une course automobile entre voitures
différemment alimentées ou équipées

concurrence

on rivalise entre pairs, tandis

- les professionnels, en Italie inscrits à des Ordres séparés
- sociétés, coopératives, consortiums

ont des règles différentes, ils ne sont pas sur la même ligne de départ
... on peut accéder à des concours comparant curriculum, organisation, chiffre d'affaires, ..

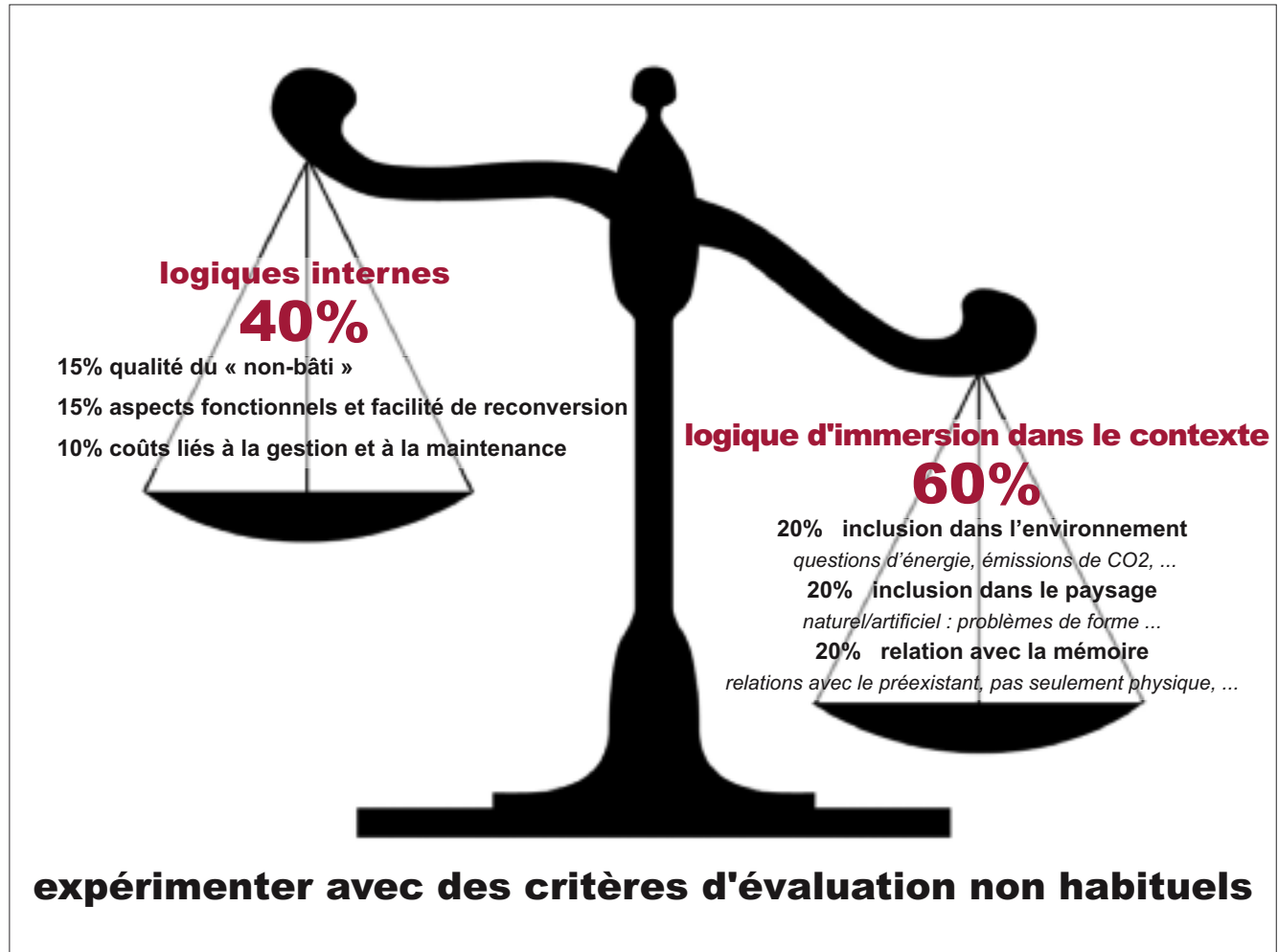
JUGE UNIQUE

- le cas échéant après vérification par le Secrétariat technique
- s'il l'estime nécessaire soutenu par ses consultants spécialisés
- la règle de l'anonymat freine les dialogues et les comparaisons

participation, dans la formulation de la demande du projet

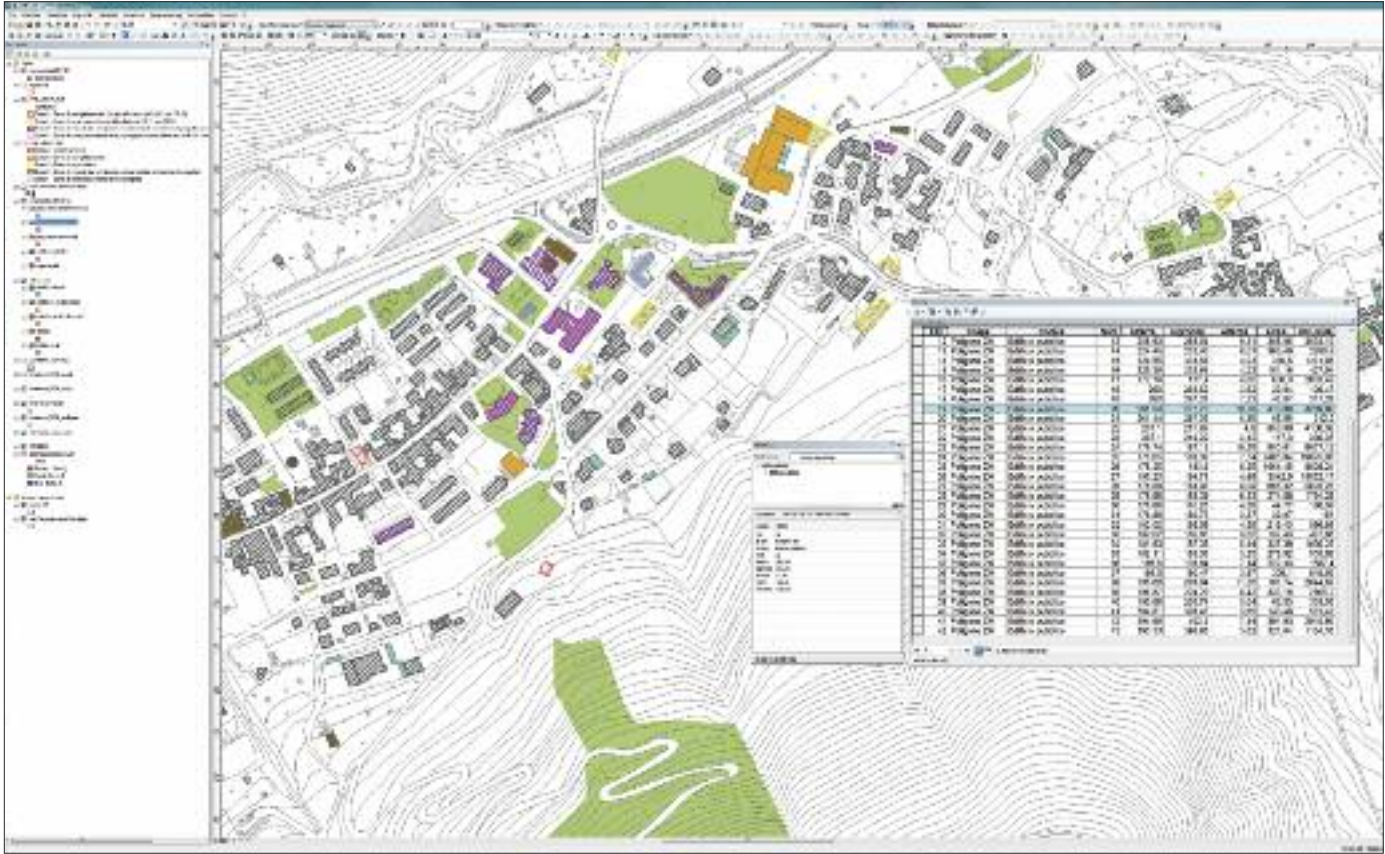


concours: expérimenter avec des procédures inhabituelles



« Je veux, j'exige que tout autour de moi soit dorénavant mesuré, prouvé, certifié, mathématique, rationnel. Il faudra procéder à l'arpentage de l'île, établir l'image réduite de la projection horizontale de toutes ses terres, consigner ces données dans un cadastre. Je voudrais que chaque plante fût étiquetée, chaque oiseau bagué, chaque mammifère marqué au feu. Je n'aurai de cesse que cette île opaque, impénétrable, pleine de sourdes fermentations et de remous maléfiques, ne soit métamorphosée en une construction abstraite, transparente, intelligible jusqu'à l'os ! »

Michel Tournier, Vendredi ou les Limbes du Pacifique, Gallimard, 1967



SIG : Coordination de l'information

Il y a quelques années, une recherche releva que le risque du Vésuve est un « risque artificiel » : en effet, c'est dans la seconde moitié du XXème siècle que le problème prend une envergure trois à quatre fois supérieure à la normale. A partir de ces chiffres, cette recherche indiquait comment éliminer, en l'espace de vingt ans, les dégâts occasionnés par cinquante ans d'incurie.

En 2010, l'inondation dans l'aire métropolitaine Venise-Padoue-Trévise fit apparaître au grand jour l'insuffisance des outils d'aménagement. Dans un territoire qui a une quantité de constructions illégales dérisoire, toutes les normes sont scrupuleusement respectées: ce qui veut sans doute dire qu'elles sont erronées.

Fin août 2016, un séisme a dévasté Amatrice ainsi que d'autres centres des Appenins. En Italie, les tremblements de terre sont fréquents et on assiste toujours au sempiternel rituel: stupeur, urgence, condoléances, solidarité, puis recherche de responsabilités et omissions, le tout dans un marasme de procédures inextricables. S'ensuit la reconstruction, toujours en cours lorsque surviennent des secousses successives, un peu comme les taxes sur les carburants ou autres restent en vigueur des décennies durant. Tout au plus, on ajoute de nouvelles zones, on revoit les classifications, on lance de nouvelles techniques plus évoluées. On serine le refrain habituel « nous n'abandonnerons personne à son sort » : mais, en fait, tout le monde est abandonné, sans gouvernement sur un territoire où les tremblements de terre et les inondations sont monnaie courante.

D'après les informations disponibles à ce sujet, au cours des cinquante dernières années, les « situations d'urgence » en Italie auraient coûté plusieurs milliards par an et plus de la moitié du patrimoine bâti est encore à risque sismique.

Mais un tournant s'annonce enfin.

La Constitution italienne préserve le paysage qui, en Italie surtout, noue historiquement le bâti et le non-bâti ; géologie / hydrogéologie / morphologie et « seconde nature agissant pour des fins civiles ». Pour sécuriser nos habitats, il faut avant tout avoir la certitude de nos connaissances, autrement dit agir en ayant comme fondements l'environnement, le paysage et la mémoire, autant de stratifications qui se sont merveilleusement accumulées au fil du temps. Certes, on peut aussi atteindre la sécurité au moyen de prescriptions spécifiques: mais c'est surtout le résultat d'un ensemble d'actions complexes, culturelles et politiques. En outre, les villes sont un processus continu : toujours finies, habitées, vécues, mais toujours en transformation. Lorsque l'évêque de Rieti dit en fulminant « le séisme ne tue pas, ce sont les ouvrages de l'homme qui tuent », il rappelle, de facto, l'Encyclique du pape François: « *Loué sois-tu', sur la sauvegarde de la maison commune* ».

Réfléchissant sur les modes d'action de l'après-séisme, Renzo Piano s'est exprimé efficacement en soulignant la nécessité d'accorder de l'attention aux questions sociales et aux racines qui lient chaque communauté à son contexte, et donc de reconstruire dans les mêmes lieux. Toutefois, la simplification opérée par les médias et le besoin de slogans faciles, ont amené à divulguer un « comme il était, où il était » vraiment inquiétant, antihistorique et inapproprié.

Sandro Lazier observe qu'à l'annonce des essais d'aujourd'hui -nous le referons « où il était et comme il était »- le séisme répond « moi aussi » ; et d'ajouter « nous ne sommes pas les héritiers de l'histoire, mais ses survivants ». A part ce malentendu, les centres détruits par le tremblement de terre doivent être reconstruits là où ils étaient, grâce à de savantes actions de rapiéçage là où c'est possible, ainsi que des greffes attentives et un travail patient. Tenter de les momifier et de les reconstruire tels qu'ils étaient serait une véritable trahison de la tradition du processus continu d'adaptations survenu au cours des siècles mais auquel aujourd'hui certains ne croient plus, se réfugiant dans un passé jugé rassurant : la vitesse des processus et les nouvelles dimensions semblent étrangères et insolubles.

Connaître est la condition préalable à toute action pour la mise en sécurité du territoire

- Connaître le territoire et le bâti pour ce qu’ils sont et la manière dont ils évoluent:
avec des actualisations périodiques et un suivi de ce qui intervient au fur et à mesure.
- Les Communes –de préférence sous une forme agrégée (Métropoles urbaines / Provinces / Régions / ecc.)- pourvoient à des “Cartes de zonage et de microzonage sismique jusqu’au niveau 3” sur support photogrammétrique GPS. Chaque administration indiquera toutes formes de contraintes, relevés, programmation urbaniste, etc sur ces cartes.
 - Les propriétaires des bâtiments (publics et privés) s’occupent de la “Carte d’identité” correspondante et enregistrent les modifications ou interventions au fur et à mesure de leur mise en œuvre. La typologie et les contenus de la “Carte d’Identité” (selon des modèles de type différent pour tenir compte des principales diversités) concernent l’aspect statique, énergétique et le cadre réglementaire,etc.
 - Les écoles –et toute autre organisation similaire- intègrent dans leurs programmes ordinaires l’alphabétisation des citoyens pour affronter les problèmes d’urgence

COÛTS

- relatifs à des “Cartes ... sur support GPS” ils reviennent aux Collectivités territoriales
- relatifs à des “Cartes d’Identité” ils reviennent aux propriétaires, publics ou privés (“loi légère sur le patrimoine” à encourager moyennant des politiques fiscales appropriées)

BENEFICES

- en matière d’emploi
- de prévention
- souplesse et simplification administrative (n’importe quel Plan, norme ou programme est sur des bases unifiées)

NORMES D’APPLICATION

“Carte d’Identité” certifiée des bâtiments comporte :

- Mise à jour cadastrale automatique
- Reconnaissance de la légitimité de l’ouvrage, même en termes d’habitabilité
- Obligation de s’acquitter des impôts
- Droit à une indemnisation pour les dommages causés par des événements catastrophiques: même en cas d’assurance, l’indemnisation ne sera versée que lorsque la “Carte d’Identité du bâtiment aura été délivrée”

CRITICITA’

- la “Carte d’Identité” met en évidence des ouvrages “abusifs” et des non-conformités cadastrales il faut démolir ce qui est intolérable et considérer comme un état de fait ce qu’on n’estime pas effacer
- Question délicate: depuis plus de 30 ans, des centaines de milliers de dossiers d’amnistie sont encore à traiter (et il est probable que cet énorme patrimoine immobilier subira encore des modifications non autorisées)
- les bâtiments inadaptés sont déclarés “inhabitables” et font l’objet d’une réglementation spécifique

Le slogan « Casa Italia » est bien trouvé pour marquer la tentative de sortir du rituel des urgences perpétuelles. Comment ? Comment penser au futur, comment gouverner le territoire afin qu’il n’y ait plus d’événements funestes, qu’on puisse penser au futur, qu’on puisse « vivre » même avec les tremblements de terre, tout en sachant qu’il continuera à s’en produire d’autres, encore et toujours, quelques années plus tard.

« J’espère encore et je crois que le jour n’est pas loin où l’économie occupera la place de dernier rang qui lui revient, tandis que, dans l’arène des sentiments et des idées, nos vrais problèmes seront les protagonistes : les problèmes de la vie et des rapports humains, de la créativité, du comportement, de la religiosité ». 85 ans plus tard, ce jour que Keynes avait prédit n’est toujours pas arrivé, mais Marchionne lui-même (NdT : l’administrateur délégué du groupe Fiat), l’air faussement innocent, a soutenu, il y a quelques jours, à l’Université Luiss que « l’économie n’a pas de conscience, pas de morale, qu’elle n’opère pas de distinguo entre ce qui est juste et ce qui ne l’est pas ». En tout état de cause, il commence à devenir clair à tous que, même sous le profil économique (bien que secondaire), il convient de prévenir et que, pour ce faire, il est nécessaire d’agir sur plusieurs fronts.

Tout d’abord, la connaissance intégrée : il faut lire la géographie et la morphologie des territoires, identifier les zones à risque et celles où l’on peut envisager raisonnablement que le risque puisse être atténué. Il faut connaître la géologie des lieux, ajouter aux cartes de macro-zonage celles, substantielles, de micro-zonage sismique. La connaissance permet de programmer et de projeter des interventions assurant sécurité et bien-être, en intégrant également, entre autres, la logique des « master plan », les plans directeurs de Jeremy Rifkin.

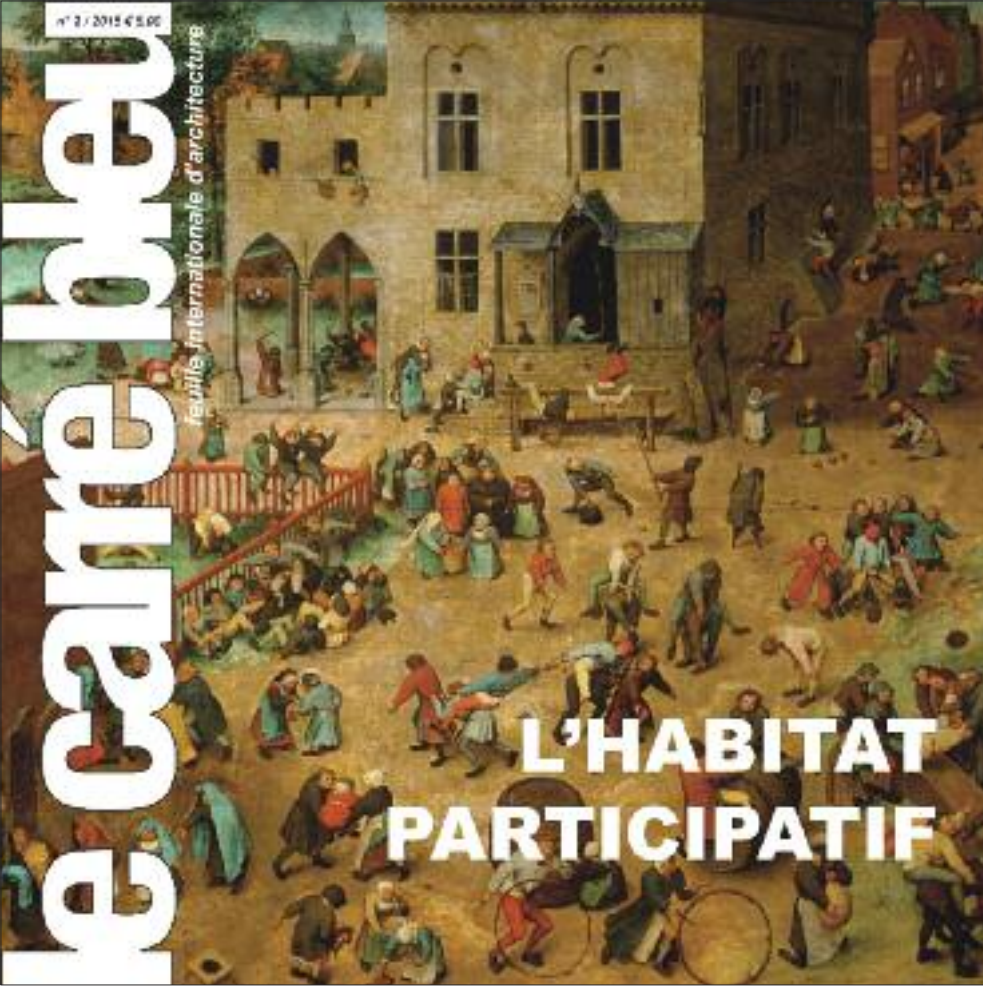
La participation collective suppose en même temps la clarté des rôles : qui programme, qui projette, qui contrôle, qui exécute. Il faut connaître le patrimoine bâti existant, mettre en œuvre l’obligation du « dossier bâtiment » redéfini avec perspicacité, ou créer un réseau de « guichets techniques de zone » agréés; flexibiliser les normes et les rendre compréhensibles; fournir un soutien économique aux interventions (attention, pas seulement sismiques) opportunes ou nécessaires.

C’est là un investissement de longue haleine qui suppose de changer le rapport entre ressources destinées aux usages individuels et ressources engagées dans l’intérêt commun (non seulement pour les ouvrages publics mais aussi celles tendant à améliorer les bâtiments privés).

Les zones à reconstruire, comme toutes les zones de transformation (structures et infrastructures, bâti et non-bâti) doivent être identifiées grâce à des visions intégrées, en fait étrangères à nos pratiques en grande partie dénaturées par des optiques sectorielles. Les compétences spécifiques, les experts, n’ont de sens que si elles sont capables d’écouter et d’intégrer les connaissances. Le morcellement des compétences, les différentes autorités, les opinions contrastantes sont, d’une part, la substance, de l’autre une des raisons pour lesquelles le patrimoine bâti récent a oublié la sagesse antique qui, au delà des instruments et technologies, résidait précisément dans la capacité d’intégrer et d’unir des attentions différentes. Dans cet esprit, il faut former au « gouvernement du territoire » ceux qui ont pour tâche de gérer la chose publique, et ce, à tous les échelons.

Le patrimoine bâti -du passé et du futur- doit répondre à l’évolution des critères de sécurité et énergétiques : autant de questions qui se mesurent, sans les scinder des autres -difficiles à mesurer ex ante- mais qui assurent culture, bien-être, relations sociales, etc. Ainsi, l’ouvrage de l’homme devient une « seconde nature agissant pour des fins civiles ».

Nous faisons partie d’un très long processus évolutif, continu et en même temps caractérisé par des « points critiques » et une discontinuité: il nous faut mettre fin à l’ère de l’ignorance injustifiée.



« Cité des dialogues » / « Cité des coprésences » / « Cité interculturelle » / « Cité de l'accueil » sont en réalité des synonymes. Ils présupposent l'abandon de la « culture de la séparation » et l'émergence de la « culture de l'intégration ». Ce n'est pas une recherche de nouveaux modèles de « cités idéales ».

C'est l'identification du chrono-programme des processus de transformation possibles, facilité par une « analyse de l'espace physique » -capable d'identifier, dans les contextes actuels, limites / marges / barrières et centralités de niveaux différents - et une analyse similaire « a-spatial » qui fournisse une lecture diachronique de l'évolution des facteurs culturels, économiques et sociaux.

D'où la définition des réseaux de caractère et de niveau différents, de la mobilité, de la mémoire ainsi que de « lieux de condensation sociale », en réponse à l'absence de références qui caractérise le continuum urbanisé.

Tout projet - pas seulement ceux de grande taille où il est souvent plus évident - vit d'une tension utopique.

VERS LA CITE DES DIALOGUES

le XXème siècle a renforcé la « culture de la séparation »
• qui a des racines éloignées, mais atteint son sommet en 1900 : les villes se transforment selon des zones fonctionnelles, en lots et blocs • « <i>la forme suit la fonction</i> » est le cri de guerre contre l'éclectisme du 19ème siècle • les règles sectorielles envahissent le bâtir dans tous ses aspects • grâce à l'énergie bon marché, (autrefois) les systèmes techniques corrigent les erreurs de projets • l'arrivée des « <i>simplificateurs terribles</i> », prophétisée par Jacob Burckardt, devient une réalité • ils se démarquent les « œuvres d'ingénierie » et les « œuvres d'architecture » • tout vise à isolation et monologues : bâtiments « intelligents » dans des villes « idiotes » (au sens étymologique du mot) • « faire l'architecte » est une ancienne insulte vernaculaire • au tournant du siècle, Marc Augé introduit un néologisme : les « <i>non-lieux</i> » • le mécontentement pour les villes contemporaines génère toujours de nouveaux slogans : aujourd'hui la panacée est la « <i>smart city</i> »
le futur est intégration, coprésence, vision systémique
• la ville va souligner toujours plus ses caractères interculturels • la participation s'oppose à l'isolement • les « <i>lieux de condensation sociale</i> » s'opposent aux « <i>non-lieux</i> » • la « <i>ville des 5 minutes</i> » s'oppose à la métastase urbaine • les dialogues s'opposent aux monologues • toute transformation est un fragment de « <i>Environnement / Paysage / Mémoire</i> » • la logique d'immersion prévaut sur la logique interne : le non-bâti sur le bâti • les projets urbains, une fois imaginés comme physiques, seront plutôt des projets immatériels • fin 2016, les accords COP21 démarrent : ils concernent le seul aspect de la durabilité • « cité » et « civilisation » ont une racine étymologique commune : le rêve est pour des villes d'accueil et de dialogue

La « Cité du dialogue » n'est pas une cité idéale ou utopique

la ville a toujours été le lieu où des personnes d'origines différentes
interagissent et partagent des objectifs communs

L'ampleur des récentes vagues d'immigration soulève des inquiétudes
quant aux relations interethniques, à la discrimination et aux inégalités sociales
Aujourd'hui les villes doivent réaffirmer les avantages de la diversité, promouvoir les interactions



depuis 1997 la **Fondazione Mediterraneo** et ses réseaux
soutiennent des projets sur des "cités interculturelles"

a partir de 2016 celui de la **Fédération Anna Lindh Italia** :
dans 42 pays euro-méditerranéens
faire face aux défis qui vont changer le mode de vie dans les villes
des praticiens et des théoriciens de différents pays analysent
les transformations possibles dans les villes méditerranéennes et réfléchissent
à la manière de créer et de mettre en œuvre des politiques interculturelles

10 bonnes raisons d'avoir confiance en l'avenir

convaincantes, moins cependant celle qui concerne l'ambiente : des données précises, documentant
les bonds en avant dans certaines villes, mais elles ne se réfèrent pas à l'ensemble de la planète

pourquoi y a-t-il de la nostalgie pour le passé?

parmi les 10 raisons, il n'y a pas le « paysage »
qui affecte et reflète les habitudes, les comportements, les modes de vie



de plus, fait non secondaire, les données sur "liberté" et "égalité"
surtout en ce qui concerne les femmes
affichent des tendances positives mais elles
sont ici influencées par l'opinion de l'auteur

les identités sont renforcées dans la mondialisation

Retrotopia

utopie qui se méfie du futur et espère revenir dans le passé

montre les dangers d'aspirer au passé

Zygmunt Bauman

différentes façons de définir le paysage



Etas-Unis

National Monuments, étendues immaculées



Europe

imprégnée d'histoire, donc d'entrelacement indissoluble

Les sites de l'UNESCO sur la liste du patrimoine mondial

- « naturels » minorité nette
- « artificiels » plus de 80%

exceptionnels ceux produits au siècle dernier

l'article 9 de la Constitution de la République Italienne

est fondamental mais insuffisant

nos paysages se détériorent constamment

et nourrissent la nostalgie du passé

les cadres de vie continuent de se détériorer
en raison de l'incapacité à faire face à l'entrelacement de 3 facteurs

croissance démographique

en Italie, nous sommes deux fois plus nombreux qu'il y a 100 ans, presque 5 fois les habitants du XVIIIe siècle

croissance de l'espace construit par habitant

pour l'évolution des standards et la croissance de la demande

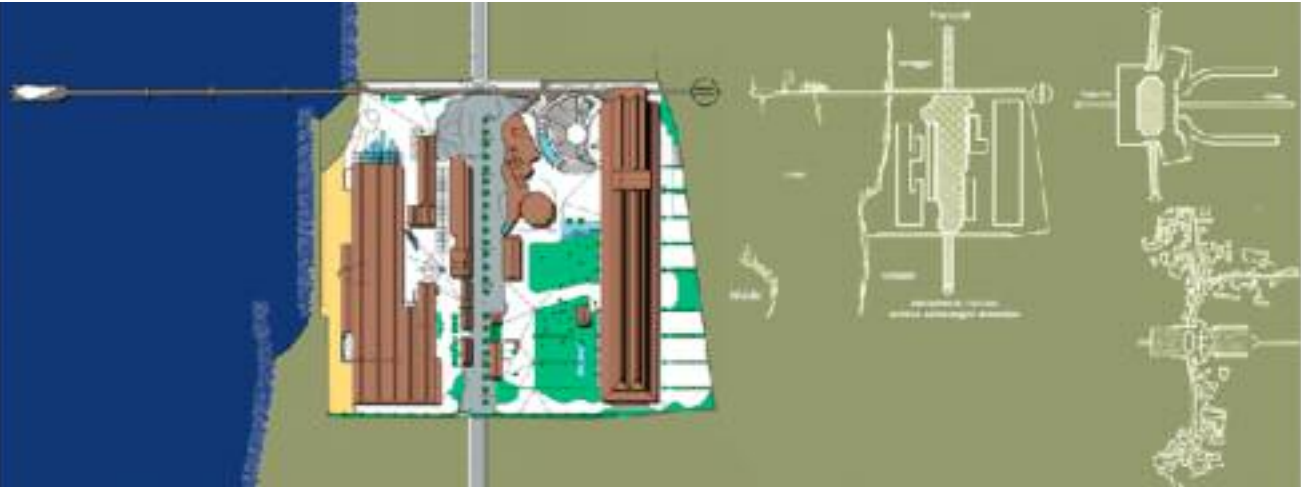
croissance de la consommation des terres et surface urbanisée / habitant

ordre de grandeur différent par rapport à il y a quelques décennies

151

Città della Scienza *enclave, dans la grande friche industrielle de Bagnoli*
comprend un ensemble de projets stratifiés au cours de plus de 20 ans :
logique unitaire pour des actions plurielles ; coprésence de langages ; liens entre bâti et non-bâti

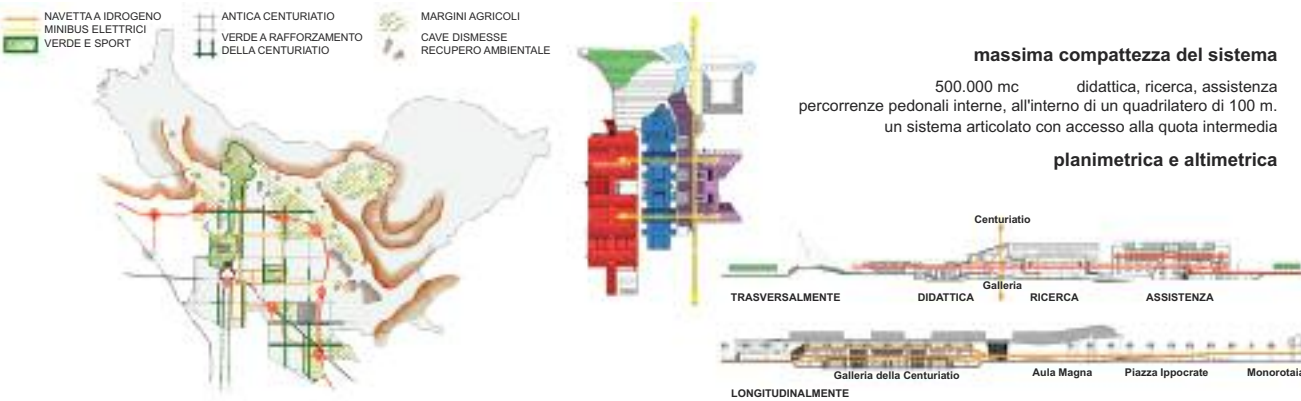
Aujourd’hui séparée en deux parties par une rue conçue pour devenir une « cour ».
L'ensemble capte le paysage et les mémoires, non seulement de la vieille usine :
c'est un fragment urbain avec des potentiels à dévoiler au fil du temps



Etant en même temps « cité de la connaissance » / réseau d'espaces d'exposition / espace événements / espaces d'éducation et de dialogue / BIC, la Cité des Sciences découle d'une vision lucide, d'un programme extraordinaire et de l'engagement fort de tous ceux qui ont eu la force de réaliser un rêve apparemment impossible dans le contexte, très difficile, de la ville de Napoli.



Caserta *Caserta -la ville du Palais Royal et de San Leucio (heureuse utopie du 18ème siècle), ville-région, interconnexion du passé et du futur - pourra demeurer un exemple pour les villes futures.*
Les traces de l'ancienne Centuriatio et de l'Aqueduc « Carolino » sont en mesure de réapparaître et produire de nouveaux signes dans le paysage .
Les carrières abandonnées sont des paysages à réinventer, à réclamer, à transformer en fragments du futur.



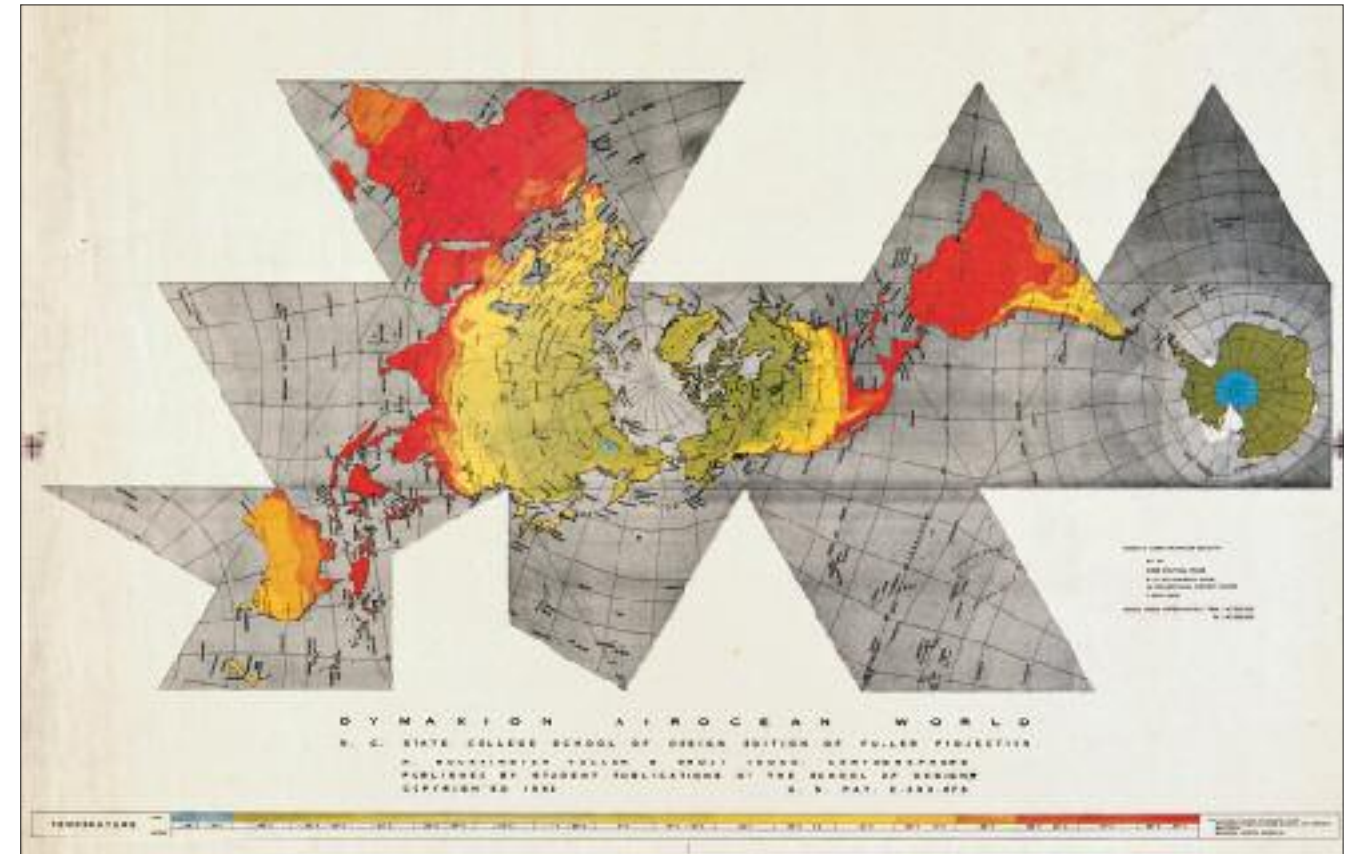
La « Galerie de la Centuriatio » axe du système bâti et du « mur d'eau » du complexe universitaire conçu il y a 20 ans, pas encore terminé, sont des fragments de ces mémoires.
La circulation urbaine est confiée à des « navettes à l'hydrogène », conformes à la « ville de 5 minutes » et au réseau de « lieux de condensation sociale ».
À la mémoire de « Ferdinandopoli » et de l'ancienne économie soyeuse, de nouveaux projets dans l'agriculture et l'exploitation du ver à soie seront mis en œuvre.
En 10 ans, ce plan urbain a été entre les mains de nombreux maires et d'une paire de commissaires gouvernementaux : il est désormais dans sa ligne d'arrivée. S'il devient vraiment une réalité, ce projet sera une utopie réalisée.





civiliser l'urbain

aujourd'hui, il fait partie des «devoirs de l'homme», une tâche politique, un engagement de tous à travers
« des politiques exemplaires pour améliorer les milieux de vie »



« Les choses ne changent pas avec la lutte contre la réalité existante, mais avec la construction de nouveaux modèles qui rendent obsolètes ceux qui existent »

Buckminster Fuller

ARCHITECTURE: SECONDE NATURE AGISSANT POUR DES USAGES CIVILS



0. Telle est ma philosophie

Je suis ravi que ce soit « mon » Université qui accueille cette conversation du cycle de rencontres organisées par l'Institut Italien d'Etudes Philosophiques en l'honneur de son fondateur. Il y a dix ans, dans cette même salle, lors de la rituelle « dernière leçon »¹ -réévoquant le fil subtil qui m'a toujours lié à un groupe soudé de personnalités de l'architecture loin d'ici- je décodai recherches et projets à travers cinq « mots-clés ». Aujourd'hui, je ne montre pas de projets : l'invitation de l'Institut d'Etudes Philosophiques m'a poussé à réorganiser des notes, parfois même obsolètes, et à réfléchir sur ce qui nous entoure : le tout étant cette fois non pas alimenté par des rencontres mais par des lectures significatives.

Architecture et philosophie sont fortement imbriquées : ensemble, elles créent la « seconde nature »². Je ne citerai pas Platon ou Aristote pour leur manière d'entre-nouer politique / architecture / ville, ni Hegel ou Engels et « *La Question du Logement* », ou Heidegger dans « *Bâtir, habiter, penser* », ni ensuite Lyotard, Derrida ou les plus connus. Mais je tiens à signaler par contre un livre peu connu -« *This is My Philosophy* »- dans lequel, il y a 60 ans, la subtile introduction de Whit Burnett reliait dix-neuf essais de quelques penseurs alors en vie³ : une majorité de philosophes et écrivains, mais aussi deux physiciens nucléaires, un biologiste, un médecin, un psychanalyste, un missionnaire, un architecte. Des expériences et des visions du monde différentes mais pas pour autant contrastantes.

A l'ambition du futur que je tente d'esquisser, j'ai donné un titre qui vient du passé⁴. Un raisonnement en trois points : de courtes notes sur l'aventure de bâtir, des réflexions rapides sur ce qui nous entoure, une vision qui n'est pas une utopie.

Le mot Architecture est antique. Roberto Pane, s'inspirant de la distinction opérée par Benedetto Croce sur la « poésie / littérature », distinguait « architecture / bâtiment ». Certes, la qualité du bâtiment en lui-même fascine, appartient à l'histoire: actuellement, il obtient des prix, l'auteur est primé, depuis 2003 il devient même parfois archistar®⁵.

Réduite à la dimension esthétique⁶, l'Architecture se trahit toutefois elle-même: elle n'est plus un instrument visant à contribuer à l'amélioration de la condition humaine. Enquêter sur la manière de pouvoir se rapprocher de la « qualité diffuse » devient dès lors un devoir. On évolue par ailleurs en élargissant la connaissance et en modifiant, par là même, ses modes de pensée: de même que « l'âge de la pierre ne disparut pas parce que les pierres disparurent, l'ère du pétrole ne finira pas, par manque de pétrole »⁷.

1. una histoire plurimillénaire

Depuis l'âge des cavernes, l'homme est en quête d'espaces pour se protéger, où mieux vivre, où construire une socialité. Dans cet esprit, il a transformé les territoires et façonné des villes, une longue aventure synthétisée en deux splendides définitions de l'Architecture: « *substance de choses espérées* »⁶ et « *seconde nature agissant pour des usages civils* ». Cette seconde expression -elle est de Goethe qui prend en considération d'antiques architectures- prend une tournure active si on l'étend à l'ensemble de ce qui forme et transforme nos « cadres de vie », selon la très célèbre définition de William Morris⁹.

Qu'est-ce que l'Architecture ? Etant intentionnel, l'art de bâtir est un produit culturel: rien à voir avec les termitières, ruches, tanières ou les constructions des autres êtres vivants. On appréhende clairement que l'Architecture est un monde de formes qui se fondent sur un « non visible » prépondérant dans l'aphorisme de l'iceberg¹⁰.

Selon l'acception courante, l'Architecture concerne toutefois essentiellement la forme et les caractères esthétiques des édifices, alors que la formation et la transformation des cadres de vie sont des expressions des collectivités : en effet, l'histoire de toute civilisation est substantiellement écrite dans ses pierres, malgré l'anathème de l'Archevêque de Notre-Dame¹¹ au moment de l'invention de l'imprimerie ou la malédiction du même tonneau qui allait s'abattre sur Internet. Parmi les différentes interprétations étymologiques, je préfère celle pour laquelle l'Architecture, c'est « bâtir selon des principes ». Le premier acte de bâtir a consisté à enfermer, distinguer une partie d'un tout, puis à articuler des espaces clos sur des principes topologiques : centralité, séparations, continuité, filtres, liens. Etant capable d'exprimer des significations, l'architecture a été un instrument pour exprimer le pouvoir, forcer le respect, manifester l'opulence ou accentuer des contrastes¹². Les séquences rythmiques de l'architecture classique manifestaient l'ordre auquel aspiraient ces civilisations antiques. L'architecture a exprimé des ambitions ; elle s'est parfois servie de décorations jusqu'à se confondre avec elles ; au XXème, elle a réaffirmé qu'elle est espace ou nouage d'espaces¹³.

Aujourd'hui, des ambitions figuratives et technologiques se côtoient : le bâti répond à des normes et des exigences de plus en plus sophistiquées, les bâtiments doivent même être « intelligents », réactifs aux événements extérieurs.

L'attention pour les technologies, produits, composants ou bâtiments qui répondent à des appareils réglementaires de plus en plus articulés et des performances de plus en plus élevées, s'accompagne d'un amoindrissement, voire d'une perte d'intérêt pour la qualité des relations entre chacun des bâtiments. En d'autres termes, la logique interne d'un produit -un composant, un bâtiment, à la rigueur un ensemble de bâtiments- dominant les « logiques d'immersion ».

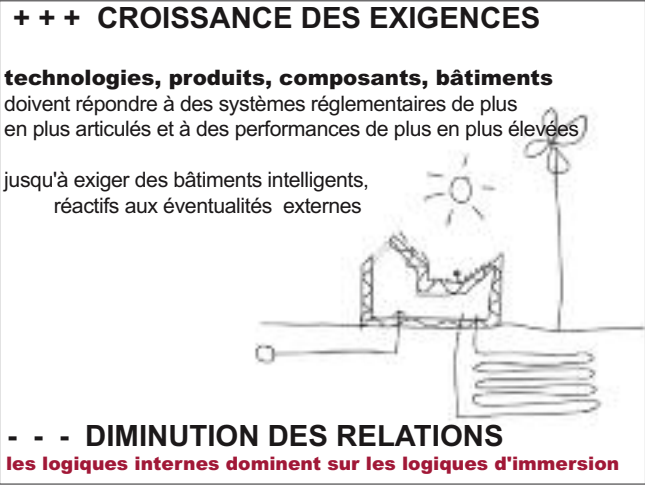


Se basant davantage sur les choses et moins sur les relations entre les choses, les villes deviennent alors invivables. Un organisme meurt lorsque ses cellules ne dialoguent pas du fait que les relations entre les parties viennent à manquer. Tant que l'illusion du « tout possible » n'a pas prévalu, les établissements humains ont toujours eu une « intelligence », celle du lieu qui est la raison de leur installation et du processus évolutif séculaire; ils interprétaient la morphologie, le climat, la géologie, les relations avec le contexte. Cette intelligence s'est atténuée au fur et à mesure que la « culture de la séparation » a pris le dessus, créant des dilatations insensées sur le territoire. L'illusion d'absence de limites a corrodé la sagesse des limites, des mesures, des confins. Devenant stupide¹⁴, la ville a nécessairement fait croître l'intelligence et la ruse de ceux qui se trouvent contraints de vivre dans des environnements inadaptés, ruse qui est toutefois à nouveau une logique individuelle, un stratagème « égoïste ». L'intelligence des établissements humains s'est tellement atténuée qu'elle a suscité des réactions: depuis quelques années, la « smart city »¹⁵ est devenue un mythe : la confiance qu'on lui accorde rappelle les installations technologiques lorsqu'elles étaient des remèdes à l'inattention, voire à de véritables erreurs de conception des bâtiments.

Au début du XXème siècle, la nouvelle dimension urbaine amène à réfléchir sur « *L'art de construire les villes* » : la figure de l'architecte s'accompagne peu à peu de celle de l'urbaniste¹⁶. Au « *De re edificatoria* » -et ce qui a suivi- s'ajoutent les lois d'urbanisme : la culture rationaliste introduit des exigences minimales et des standards, autrefois précieux, aujourd'hui souvent anachroniques. Interrogation rhétorique : celui qui vit là où ces standards ont été satisfaits, est-il satisfait de l'habitat où il vit ?

Il devient alors impératif d'enquêter sur les "principes" aujourd'hui en mesure de contribuer à façonner des "cadres de vie" positifs. Adolf Portman¹⁷ parle des êtres primordiaux : transparents et avec un double axe de symétrie. L'évolution a fait en sorte qu'ils aient une peau pour pouvoir entrer en relation en termes visuels, tactiles, etc. L'autonomie est primordiale ou paléolithique, quasiment « idiot » au sens le plus antique du terme : aujourd'hui en architecture -dans les transformations des « cadres de vie »- l'autonomie peut même aller jusqu'à être criminelle.

Le terme « Urbatecture » est un néologisme forgé dans les années 60 par Jan Lubicz Nycz pour illustrer les megastructures à fonctions multiples proposées par Tel Aviv. Bruno Zevi exalta cette thèse qui tendait à éviter la scission inappropriée urbanisme / architecture et à dépasser toute distinction fonctionnelle anachronique: en 1973, « Urbatecture » compte parmi « *Les sept invariants de l'Architecture moderne* ». Le terme « Bioarchitecture » est, lui aussi, un néologisme qui a fait son temps : une bataille de plusieurs décennies, désormais privée de sens car on l'a gagnée.



Une fois que tous les bâtiments sont quasiment « zéro impact », conformément à la loi, la « Bioarchitecture » ne distingue plus rien, elle n’a plus de tension utopique : elle ne peut se revitaliser qu’en changeant d’échelle, en mettant en jeu avec force l’immatériel et ses relations et en se passionnant pour de nouveaux thèmes.

L’heureux titre de l’essai de Ruwen Ogien -« *L’influence de l’odeur des croissants chauds sur la bonté humaine* »- fait réfléchir indirectement sur la façon dont la qualité des espaces habités influe sur la sécurité, le bien-être, le bonheur et a parfois même une fonction thérapeutique. C’est surtout le « non-bâti »¹⁸ -la qualité des espaces publics et ce qui unit chaque bâtiment- qui contribue à la qualité de la vie. Dans le Team X qui se détournait de la perspective fonctionnaliste, Aldo Van Eyck¹⁹ aimait affirmer l’indissoluble rapport entre espaces et comportements humains: en effet, pour la psychologie environnementale, ces derniers dépendent aussi bien du « qui nous sommes » que du “où nous sommes”²⁰ .

L’intérêt vis-à-vis de l’architecture ne peut donc se limiter à la qualité esthétique et expressive des bâtiments, elle ne peut s’épuiser en performances mesurables mais concerne différentes qualités des « cadres de vie ».

Adolf Portman

les êtres primordiaux : transparents et double axe de symétrie
après l'évolution a fait en sorte qu'ils aient une peau,
pour les rendre capables d'entrer en contact, de se voir, de se toucher, etc.



l'autonomie est paléolithique

idiot "dans le sens étymologique
dans les transformations des « cadres de vie », il peut même devenir criminel



URBATECTURE

en architecture je ne connais qu'une logique criminelle:
celle qui ne se pose pas
dans la logique des intersections,
de la coexistence



des bâtiments qui répondent
uniquement à la fonction;
qui n'apportent pas un « don »
ni de nouvelles qualités
dans le contexte



urbaniste

“membre d'une congrégation de femmes
qui suit la règle des clarisses, mitiguée par Urbain IV”

Nouveau petit LAROUSSE illustré - 1935

2. aujourd’hui, ici, dans nos contextes

« Une construction isolée, si valable soit-elle, n’a pas d’intérêt si elle n’implique pas une possibilité d’intégration dans un cadre urbain, ou si elle-même n’engendre pas la création d’un nouveau tissu ». Cette thèse de la culture du Team X renforce celles en vertu desquelles une somme de bâtiments durables ne rend pas une ville durable ou un ensemble de bâtiments bien dessinés ne correspond pas nécessairement à un cadre de vie agréable.

La qualité d’un cadre de vie réside essentiellement dans les relations entre ses parties : c’est pourquoi toute intervention doit être conçue comme « fragment » du tout, afin qu’elle fasse partie intégrante de l’environnement, du paysage et des stratifications qui identifient chaque lieu et ce doit être un « fragment informé ». L’approche différente a fait que -après la révolution industrielle et avec « *La révolte des masses* »²¹- les villes se sont agrandies, et avec elles, le chaos.

Souvent, aujourd’hui encore, l’édification d’une école, église ou maison pour répondre directement à des besoins individuels, encombre le territoire; elle ne vise pas à magnifier les potentialités d’un lieu, ni à interpréter les réseaux complexes qui le traversent. J’ai toujours été frappé par la lucidité avec laquelle Konrad Lorenz²² a interprété les périphéries contemporaines. Il les définit comme des lieux où les cellules individuelles se développent de manière incontrôlée, sans règles ni obstacle, ayant perdu l’« information » qui devait les lier ensemble, comme dans un tissu néoplastique.

Par ailleurs, pour les archéologues²³, les villes sont nées lorsque l’espace entre les bâtiments a pris un sens prédominant par rapport à celui des constructions individuelles, à savoir quand une communauté a commencé à se reconnaître dans les relations qui unissent plusieurs parties. ²⁴Zevi lui-même soutient le dialogue entre les différents composants du bâti, bien qu’il semble se cantonner aux aspects visuels, au rapport entre leurs images.

Par le passé, on devait pouvoir embrasser la ville idéale du regard et rejoindre aisément chacune de ses parties. En tant que « paysage », elle revêt des significations totalement différentes en Europe ou aux Etats-Unis, et même le terme « ville » connote des phénomènes différents dans les différents contextes culturels²⁵.

Dans la tradition européenne / italienne / méditerranéenne, la ville est un agrégat, un système de lieux, des édifices qui se font de l’ombre entre eux. Quand la croissance démographique et l’attraction urbaine ont commencé à s’accélérer comme jamais auparavant, il s’en est suivi des dilatations d’espaces, des distinctions de parties, des désagréations.



2 aujourd'hui, ici, dans nos contextes



CYBORG

Aujourd’hui -même en l’espace de la même journée- un individu moyen utilise plusieurs espaces construits et passe un temps exorbitant dans les véhicules et autres moyens de transport.

Sans penser aux « nomades » contemporains qui ne cesseront de s’accroître peut-être même lorsque l’informatique permettra un renversement généralisé des tendances, par exemple avec l’homme cyborg qui dialogue avec les PC et -si l’on se fie à Bryan Johnson ou Elon Musk- qui va même jusqu’à se connecter.

Indépendamment des interventions sur les monuments, par le passé les transformations étaient tellement lentes qu’elles donnaient l’illusion que la ville ne changeait pas foncièrement tout au long de la vie d’un individu.

La ville accueillait des activités différentes et pleinement intégrées ; d’ordinaire, elle ne les distinguait même pas, si ce n’est parfois dans un but de cohésion opportune entre groupes. Aujourd’hui, les villes se distinguent en zones et évoluent à une vitesse différente des temps biologiques de ceux qui les habitent: une vitesse non plus mineure, mais bien plus importante. En tout état de cause, elles répondent toujours en retard aux désirs de ceux qui les habitent, trop lentes dans leur devenir une « substance de choses espérées ».

Dans tout système urbain, il n’est pas difficile de lire les confins/limites/marges/barrières: de type physique, parfois même seulement psychologiques: de même qu’on peut lire des références et centralités de différents niveaux, des agrégations isolées ou en réseau, séparées ou liées par des continuités visuelles, fonctionnelles ou de tout autre type. Les processus de transformation peuvent élever des murs, des barrières ou tout ce qui sert à séparer, ou alors affirmer des libertés inédites.

Il ya presque trente ans, la chute du mur de Berlin a scellé la fin d’une époque : au delà de l’élimination physqie d’un mur, elle marque un tournant, affiche une mutation culturelle.

Presque simultanément, l’exposition au MoMA -« *Deconstructivist Architecture* »²⁶- a provoqué un changement de cap qui, à juste titre, n’est pas partagé par tous.

En ce moment, on assiste à l’avant-dernier: car la crise économique de la dernière décennie et l’extraordinaire chaîne d’événements qui s’amorce à partir de l’encyclique « *Loué sois-tu* »²⁷ exige de nouvelles réponses aux thèmes qui se font jour, réponses qui sont en mesure de donner une concrétude et une substance à de nouvelles espérances²⁸.



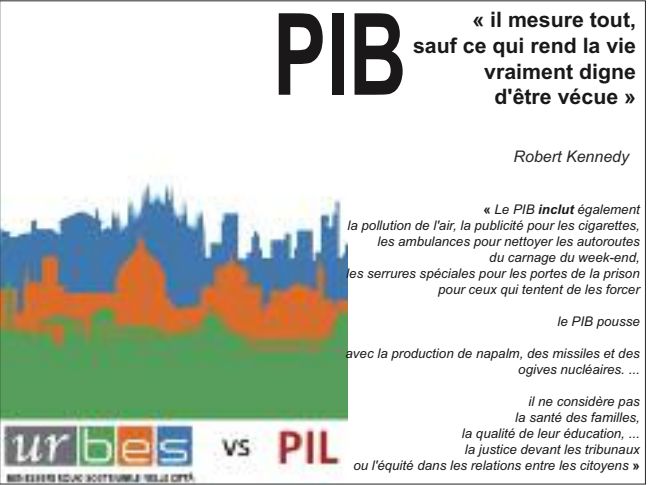
3. Open Utopia

18 mars 1968, Université du Kansas : Robert Kennedy dénonce les limites et les contradictions du PIB en tant qu’indicateur de bien-être. Quelques années plus tard, le Buthan va jusqu’à le remplacer par le BNB (Bonheur national brut).

En Italie, à la suite d’un long travail « informel », à partir de cette année, l’ISTAT (Office italien de la statistique) mettra également en place un indicateur de bien-être durable, le BES -« bien-être équitable et soutenable »- par le biais d’indicateurs portant essentiellement sur des aspects « a-spatiaux »²⁹, mais qui impliquent les cadres de vie, les lieux où l’on habite, où l’on travaille, où l’on se rencontre, où l’on se déplace, où l’on vit: des aspects influencés par ce que toute communauté peut cependant modifier, en utilisant des « plans » (lesquels dessinent des stratégies à mettre en place dans le temps, en activant des intelligences successives) et des « projets » (des interventions de réalisation précises, des parties de réseaux complexes). Sans oublier -observation quelque peu dépassée mais efficace de Robert Venturi³⁰- que même le projet d’une petite maison est toujours complexe dans ses objectifs et simple dans les technologies, alors que les projets qui ne concernent pas l’Architecture -il donne l’exemple du missile lunaire- sont simples dans l’objectif et complexes dans les technologies.

Comment améliorer les cadres de vie à l’échelle territoriale, urbaine ou de l’édifice?

Avant tout, en structurant, en intégrant et en améliorant la connaissance des contextes, naturels et artificiels : aujourd’hui, elle peut être géoréférencée, non plus fragmentée et contrastante, si l’on réduit les gaspillages de temps et qu’on facilite décisions et actions ; si l’on se libère ensuite des optiques sectorielles et que l’on s’affranchit des « terribles simplificateurs »³¹ et des « complicateurs asphyxiants ». Seul un changement de mentalité substantiel peut encourager à abandonner l’ère de la séparation -solidifiée au siècle dernier- et générer celle de l’intégration. Les professions traditionnelles sont désormais sur la voie de l’extinction. Avec la disparition du « concepteur » encore en vogue dans la première moitié du XXème, les groupes interdisciplinaires et les regroupements de spécialistes étant insuffisants, la participation des citoyens revêt sans cesse de nouvelles formes : elle est précieuse pour structurer la demande, évaluer la structure d’un projet et en partager l’« armature de la forme », autrement dit ce qui précède son développement sans prescrire de langages expressifs. Anthropologues, sociologues, philosophes sont les complices indispensables pour définir les demandes de transformation, de précieux interlocuteurs lors des processus successifs: le concepteur devient de plus en plus un être diffus. Changements de mentalité et nouveaux instruments ne concernent donc pas seulement ceux qui sont chargés de tâches techniques, mais la collectivité dans son ensemble. Il est dès lors indispensable que les citoyens



ordinaires (les réels commanditaires) -et surtout les « commanditaires formels »- sachent désirer³², par conséquent demander, autrement dit « participer ». Des questions bien posées accroissent les capacités d'écoute et de réponse : elles contribuent aussi indirectement à faire évoluer les processus de formation et l'enseignement de l'Architecture.

La diffusion de la connaissance est le premier moteur de toute transformation : lors d'une rencontre organisée par l'Institut d'Etudes philosophiques, je ne puis pas ne pas me rappeler qu'en 1799, tout juste deux semaines après la proclamation de la République napolitaine, fut publié le « *Catéchisme national pour le peuple* », afin d'éduquer les sujets et de les transformer en citoyens. Aujourd'hui, l'ambition n'est pas de catéchiser mais de rendre conscient. Il est évident que mon raisonnement prend essentiellement en compte notre réalité européenne / italienne / méditerranéenne -au sein duquel les différences sont marquées- et, de toute façon, moindres que ce qui unit. Ici, un citoyen moyen sait fort bien choisir en fait de mode, design, nourriture et vins : l'Architecture la subit au contraire³³.



Ainsi donc -tenant compte de la manière dont les interlocuteurs ont changé et changent encore³⁴- il faut “alphabétiser”, éduquer à demander, et ce, dès les premières années d'école en commençant, pourquoi pas, par des comparaisons élémentaires, capables d'affirmer des « espaces de liberté » et une « deroga ludica alla recita istituzionale »³⁵, pour parler comme Zevi: tu préfères vivre ici ou là ? Tu veux passer des heures dans cette école-ci ou dans celle-là ? Tu veux travailler ici ou là ? Tu veux vivre dans l'isolement ou dans une « ville des cinq minutes » ? tu préfères les « non-lieux » ou les « lieux de condensation sociale » ? Autant de questions essentielles, surtout quand le thème n'est pas grandir, mais transformer l'existant³⁶. La conscience des valeurs thérapeutiques des cadres de vie et de leur incidence sur la sécurité, le bien-être, l'économie, la sérénité, le bonheur amènera à prétendre la plus haute qualité dans les transformations et à y affecter des ressources appropriées. Seule une prise de conscience généralisée engendre des changements : tel est le sens de la « *Déclaration des Devoirs de l'Homme* » par rapport aux habitats et aux styles de vie -dans le respect de la diversité- lancée à l'occasion du cinquantenaire du « *Carré Bleu* »³⁷.

Des espaces d'exception animés avec bonheur par quantité de personnes ne suffisent pas : un Musée bondé, une Bibliothèque qui est aussi un point de rencontre, un ensemble universitaire animé par des personnes de générations diverses ; ou des interventions mineures, où les articulations bâti-non bâti poussent à dialoguer et à se réunir. Détourner l'intérêt de l'Architecture du simple bâtiment à la qualité des « cadres de vie » ôte le poids de malentendus ancestraux. Cela amène à interpréter à la bonne échelle les lieux où l'on intervient, cela déplace l'intérêt des logiques internes d'une construction vers les logiques des relations, des réseaux et des connexions.

Toute transformation -quelle que soit son échelle- est le fragment d'un ensemble. Une partie de l'environnement (qualités environnementales, écologiques, qualité de l'air, émission de CO2, géologie, etc.), du paysage (questions de forme: qu'il s'agisse du rapport avec la nature ou l'artefact, peu importe ici), des stratifications qui identifient chaque lieu (dans les aspects physiques et matériels et dans les aspects immatériels : histoire et mémoire).

Passer de l'Architecture aux « cadres de vie » et à la logique du « fragment » implique de regarder avec une sympathie détachée la triade vitruvienne (Firmitas / Utilitas / Venustas) adaptée aux bâtiments, en vue de leur autonomie, et de travailler pour une triade complexe et inclusive -Environnement/Paysage/Mémoire- afin de soutenir des interventions relevant de systèmes plus larges.



D’où la nécessité d’expérimenter des critères d’évaluation non habituels. Privilégier les « logiques d’immersion » -non pas les règles internes- suppose de procéder à des analyses aiguës du contexte, de redéfinir les centralités / filtres / médiations / liens, de contribuer non pas tant à la conservation qu’à l’évolution de l’identité des lieux³⁸.

Autrement dit, toute intervention répond à une demande mais devrait, en même temps, apporter un « don » au contexte. Aujourd’hui, des techniques prévisionnelles, des possibilités de pré-évaluation, des technologies de représentation et l’évolution de l’informatique³⁹, tout contribue à une conception responsable. De plus, s’ouvrent de nouveaux espaces de recherche, l’intérêt se tourne vers des habitats extra-terrestres, lunaires, martiens et dans des conditions d’apesanteur. Un autre néologisme est même en train d’apparaître : OrbiTecture⁴⁰ .

Dans notre réalité, les capacités de conception ne manquent certes pas : elles sont toutefois entravées par des procédures complexes qui spécifient et séparent tout, jamais obsolètes car elles se renouvellent continuellement et de manière de plus en plus inappropriée. Pour paraphraser Alvin Toffler⁴¹, plus ces obstacles continuent à croître, plus il est urgent d’en miner les bases.

L’intérêt porté à l’« armature de la forme », plus qu’aux « langages », rend instrumentales les adjectivations se référant aux caractères stylistiques des architectures du passé (romane, gothique, Renaissance, baroque, ...).

Les néologismes visant à des objectifs précis sont, eux, plus stimulants, à l’instar d’Urbatecture (un demi-siècle plus tard, il rencontre cependant encore des obstacles et des anachronismes normatifs); ou de Bioarchitecture (entrée après plusieurs décennies dans la mentalité commune, maintenant aussi dans des normes ponctuelles); ou encore d’OrbiTecture (s’intéressant à des contextes aujourd’hui plus connus qu’expérimentés). Nul n’est besoin d’utiliser aujourd’hui de nouvelles adjectivations ou néologismes: il suffit de scruter le futur en éliminant ce qui freine, voire empêche que nos désirs puissent se réaliser. Aujourd’hui, il est essentiel de tourner son intérêt vers une vision systémique, redéfinir la « beauté » en tant qu’admiration des cinq sens, non pas seulement des yeux; la lier à la « mémoire », l’entrelacer. A l’avenir, dans nos contextes, ce ne seront plus les barrières ni les murs qui prévaudront mais continuité / connexions / liens / synapses / empathie⁴² qui ont toujours été là en filigrane. Giancarlo De Carlo⁴³ y fait indirectement allusion dans sa splendide analyse des raisons pour lesquelles le Temple d’Apollon Epicurios à Bassae ne se base apparemment que sur des matrices typologiques car il matérialise les relations avec le contexte physique et culturel du temps et du lieu où il s’élève.

Dans nos contextes, une révolution visant à « re-civiliser l’urbain » s’avère de plus en plus urgente.

aucun nouvel adjectif ou néologisme n'est nécessaire

Il est essentiel de déplacer l'intérêt vers

- une vision systémique
- redéfinir la « beauté » en tant qu'admiration des cinq sens, pas seulement des yeux
- la lier à la « mémoire »

les archéologues

ils identifient des fragments et tentent de reconstruire le sens qui les tenait autrefois

les concepteurs

ils devront essayer de donner un sens à ce qu'ils n'ont pas aujourd'hui

- en reliant par des interventions même minimes
- en travaillant principalement sur le « non-bâti »
- en réalisant des lieux et des paysages inédits

le rasoir d'Occam

Mais avec quels points de repère ? Re-civiliser les territoires et les villes implique de lier la mémoire et le futur, d’imaginer les actuels « non-lieux » éclipsés par des « lieux de condensation sociale »; réhumaniser les habitats afin qu’ils aient la capacité d’accueillir, de rendre la vie simple et facile pour tous, enfants, adultes, personnes âgées; exprimer du sens et de la spiritualité; de l’intégration, jamais plus de séparations. Alberto Abruzzese soutient que « les interventions urbaines dont nous imaginions auparavant qu’elles étaient de type physique ont surtout aujourd’hui un caractère immatériel ».

« *L’architecture au delà de la forme* »⁴⁴ sollicite de nouveaux comportements, pour le dire comme Fuller⁴⁵, de nouveaux modèles capables de rendre obsolètes ceux qui existent, au lieu de les combattre. Dans nos contextes, il faut travailler avec patience : contrairement aux archéologues qui repèrent des fragments et cherchent à reconstruire le sens qui autrefois les maintenait ensemble, les concepteurs du futur (éduqués surtout à travailler en équipe) devront essayer de donner du sens aussi à ce qui en est aujourd’hui dépourvu, en le mettant en relation à travers des interventions peut-être minimales, en travaillant essentiellement sur le non-bâti, en construisant des lieux et des paysages inédits. En substance, il y a un grand « désir de changer ce monde pervers » comme continuait à le répéter Niemeyer alors qu’il avait déjà plus de cent ans. Ce n’est pas une utopie mais un engagement à agir ensemble afin que ce mirage se révèle concret et permette de viser à de nouveaux objectifs⁴⁶. Autrement dit, une espèce de New Deal: la période où nous avons été endormis par la nostalgie du passé dure depuis trop longtemps. C’en est assez du comme il était, où il était: il y a un désir de futur, une nostalgie du futur. Une « sauvegarde de la maison » différente peut mettre fin à la période -qui n’a duré que trop longtemps- où ce qui nous entoure est de moins en moins empreint de qualité.

« Civiliser l’urbain » devrait être parmi les « devoirs de l’homme », une tâche politique, l’engagement de tous : pour la renaissance d’Athènes, Périclès pressentit l’opportunité d’un ambitieux projet de construction qui comprenait, entre autres, le Parthénon, achevé l’année précédant le fameux discours où il énumère l’entrecroisement des valeurs distinctives de cette antique ville-état : « Ici à Athènes, nous faisons comme ça »⁴⁷.

Cet aphorisme est actuel et efficace: « l’homme est l’espèce la plus folle: il vénère un Dieu invisible et détruit une nature visible. Sans se rendre compte que la Nature qu’il détruit est ce Dieu qu’il vénère ». Pourtant, construire et transformer répond non seulement à des exigences banales mais aussi à l’aspiration à la sacralité et à la spiritualité. Pour civiliser l’urbain, des « fragments » et une « vision systémique »⁴⁸ sont nécessaires : ainsi, la « seconde nature agissant pour des usages civils » pourra ne pas être une utopie.

« l'homme est l'espèce la plus folle: il vénère un Dieu invisible et détruit une Nature visible, sans se rendre compte que la Nature qu'il détruit est ce Dieu qu'il vénère »

460 av.J.-C. à la tête d’Athènes, Périclès a lancé une vigoureuse transformation de la ville

447-432 av.J.-C. construction du Parthénon

431 av.J.-C. **« Ici à Athènes, nous faisons comme ça »**

Discours aux Athéniens

1 « Fuori/dentro l'Università », 14.12.2007, in *Integrare*, Jaca Book 2010

2 «seconde nature » est une expression très antique: Goethe l'étend à l'Architecture. (cfr. note 4). Hegel distinguera ensuite l'architecture en tant que « nature inorganique construite des mains de l'homme » de la nature organique « individualisée et animée par son esprit inné » ("Esthétique" - Vol.II pp.653-654). Dans la *Seconde Nature*, film-documentaire (2012 Marcello Sannino), Gerardo Marotta affirme « la seconde nature, c'est la philosophie qui la crée »

3 Bertrand Russell, John Haldane, Lewis Mumford, Albert Schweitzer, Aldous Huxley, George Trevelyan, Robert Oppenheimer, Carl Gustav Jung, Frank 1 1 Lloyd Wright, Pitirim Sorokin, Karl Jaspers, Werner Heisenberg, Jean-Paul Sartre, Jacques Maritain, Reinhold Niebuhr, William Hocking, Gabriel Marcel, 1 Salvador de Madariaga, Sarvepalli Radhakrishnan

4 Johann Wolfgang Goethe, « Voyage en Italie – 1786-1788 » [1°public. 1816-1817], Sansoni 1959 (« L'architecture des anciens est en quelque sorte une seconde nature che s'occupe du bien-être de la société. C'est elle qui a présidé à la construction du cirque, du temple et de l'aqueduc. C'est ici que je sens pour la première fois combien j'avais raison de haïr toutes les productions du caprice, telles par exemple que le château d'eau de Weissenstein: ornement insignifiant, ridicule ... »)

5 neologisme avec copyright: cfr.Gabriella Lo Ricco e Silvia Micheli, Lo spettacolo dell'architettura. Profilo dell'archistar®, Mondadori 2003

6 dans son sens le plus étymologique: aistheticos = « ce qui fait sensation »

7 interview Reuters de 2000 à Ahmed Zaki Yamani, 1962-86 Ministre du pétrole de l'Arabie Saudite

8 Edoardo Persico, paroles de conclusion de la conférence du 21.01.1935 à Turin.

9 pour William Morris (1881) l'architecture est « l'ensemble des modifications et altérations introduites sur la surface terrestre, pour répondre aux nécessités humaines » (Mario Manieri Elia [par], *Architettura e socialismo*, Laterza 1963)

10 introduit en 1958 par Aulis Blomstedt, du groupe CIAM d'Helsinki et parmi les fondateurs de la revue *Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture*

11 « le livre tuera l'édifice », in Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, Mondadori 1989

12 comme souvent encore les produits des superstars

13 Bruno Zevi, *Saper vedere l'architettura*, Einaudi 1948

14 autrement dit en minimisant les relations et synapses

15 né aux Etats-Unis, où l'idée de ville est bien différente de la nôtre

16 dans le *Nouveau petit Larousse illustré* depuis la seconde moitié du XXème, l'« urbaniste » n'est plus uniquement une clarisse urbaniste.

17 Adolf Portmann, *La vie et ses formes*, Ed.Bordas 1968

18 *Apologia del (non) costruito*, in « Architettura Città », n°12-13/2005 pp.29-34; George Cruz Pinto, *Eloge du vide*, in *Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture*, n°2/2010

19 Aldo Van Eyck, *Statement against rationalism*, 1951; maintenant in Id., Writings. Collected Articles and Other Writings 1947-1998, SUN Publishers, Amsterdam 2008

20 Marco Costa, « Psicologia ambientale e architettonica. Come l'ambiente e l'architecture influenzano la mente e il comportamento », Franco Angeli 2009

21 José Ortega y Gasset, « La révolte des masses », Les belles lettres 2012

22 Konrad Lorenz, « Les huit péchés capitaux de notre civilisation », 1977

23 Ruth D. Whitehouse, « The first Cities », 1977

24 1977, *Carte urbaniste du Machu Picchu*

25 fin avril, Donald Trump a adopté un décret prévoyant de revoir le statut des National Monuments: signe supplémentaire de différences substantielles avec la culture européenne

26 en un certain sens, précédée de *Pointe de Folie - Maintenant l'Architecture*, note en 17 points de Derrida en marge du projet de Bernard Tschumi pour le Parc de la Villette à Paris

27 Le Pape François, « Loué sois-tu' – de la sauvegarde de la maison commune », encyclique 18.06.2015

28 cfr. « Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture », n°3/2016

29 la première parmi les pays d'Europe et du G7, dans le Document d'Economie et de finance / avril 2017- l'Italie introduit le BES, indicateur du niveau de progrès qui tient compte de facteurs économiques, sociaux et environnementaux au nombre desquels: revenu moyen disponible, inégalités, non-participation au travail, dégagement de CO2 et gaz à effet de serre, etc.

30 Robert Venturi, « Complexity and Contradiction in Architecture », New York 1966

31 c'est-à-dire incapable d'évaluer les conséquences de leurs décisions: prédicts voilà 150 ans par Jacob Burckhardt (lettre du 26.04.1872 à Fiedrich von Preen); mais il ne pouvait pas prévoir aussi les *complicateurs asphyxiants* qui portent aujourd'hui à la paralysie en imposant des normes dénuées de sens

32 racine étymologique: du latin desiderare *ressentir la nostalgie d'une étoile* ou mieux –en donnant à de une valeur intensive- *fixer son regard vers les étoiles*

33 cfr. « Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture », n°1/2011

34 Michel Serres « Eduquer au XXIe siècle », Académie de Paris 2011 / Domenico De Masi *10 trend per il 2020*, Firenze - Palazzo Vecchio 2011

35 Bruno Zevi, « Cronache di Architettura, 953-1080 », vol.326 Universale Laterza, Roma-Bari 1975, n°974, pp.526-531

36 grâce à Biagio Rossetti qui l'étend démocratiquement en entrecroisant ce qui préexiste, sans se laisser aller au mythe Renaissance de la ville idéale, Ferrare a été définie comme la *première ville moderne d'Europe*

37 2008, cfr. www.lecarrebleu.eu / la ligne du CB

38 à l'instar de celle de l'homme, l'identité d'un lieu est dans son ADN, mais il entrelace des stratifications et des permanences: les allusions de Dennis Oppenheim nous viennent à l'esprit quand il agrandit les empreintes digitales d'un être humain et les superpose à des visions des territoires

39 l'informatique, après avoir favorisé isolements et cloisonnements, met à disposition des techniques d'intégration de plus en plus pointues

40 cfr. « Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture », n°2-3/2017

41 Alvin Toffler: *plus l'environnement se transforme vite, plus une prévision du futur est nécessaire*, in « Le choc du futur », Gallimard, 1987

42 cfr. *Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture*, n°1/2015

43 Giancarlo De Carlo, éditorial, « Spazio e Società », n°19/1983

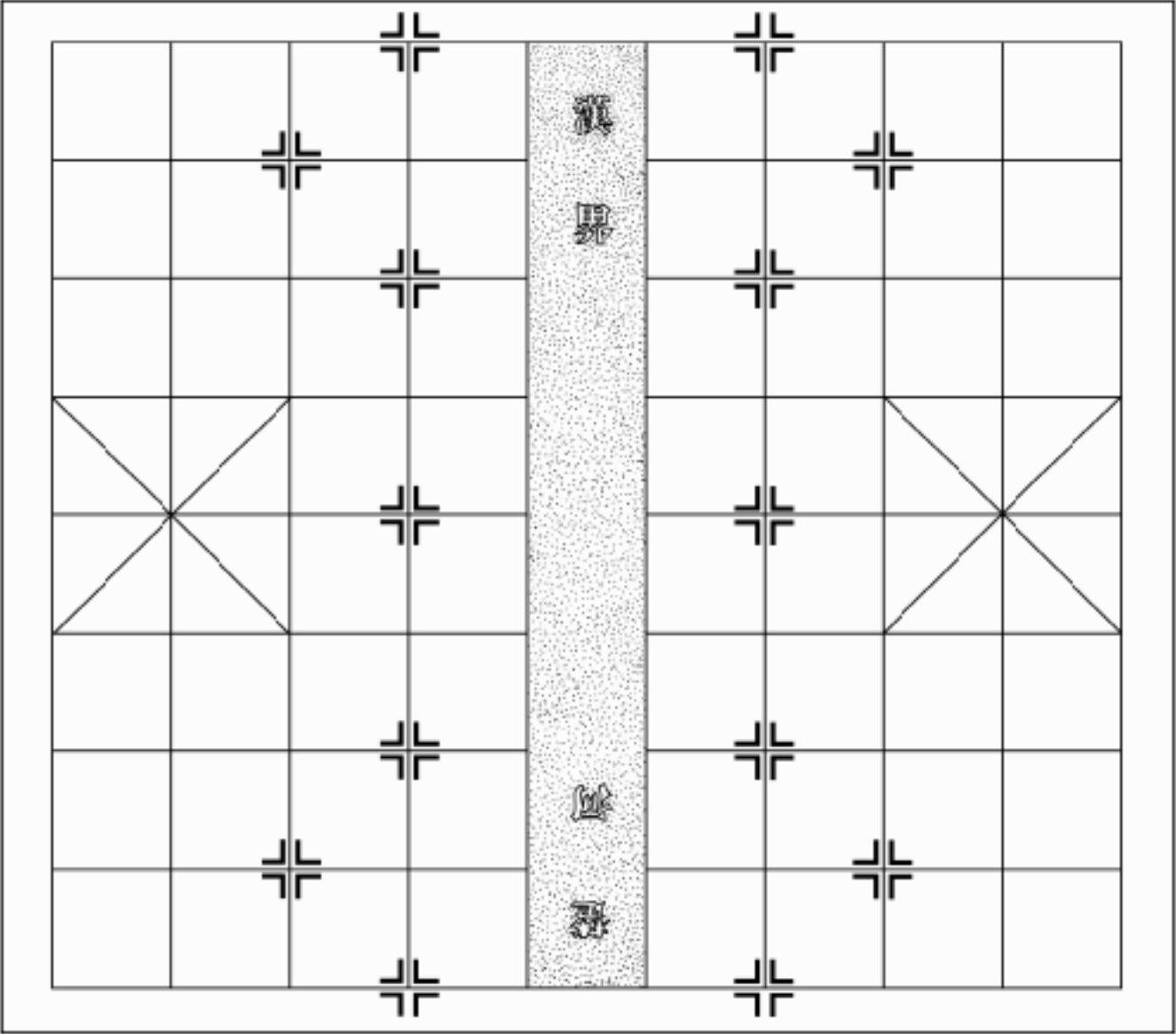
44 cfr. actes du XVII Séminaire international d'Architecture et de Culture urbaine, Camerino 2007, in « Architettura Città », n°3/2008

45 Richard Buckminster Fuller: *On ne change jamais les choses en combattant la réalité existante. Pour changer quelque chose, construisez un nouveau modèle qui rendra inutile l'ancien.*

46 Photomontage surréaliste de Ben Goossens, qualifié de *Magritte de la photographie*

47 Périclès guide la ville à partir de 460 av.J.C.; la construction du Parthénon débute en 447 et se termine en 432; le Discours aux Athéniens remonte à 431 (Thucydide, Histoires, II, 34-36)

48 cfr. Fritjof Capra et Pierluigi Lusi, « Vita e Natura - una visione sistemica », Aboca 2014



être est utile, ne pas être est méritoire (Lao-Tseu)

Avec ses théories consolidées des ouvertures et des finales, extraordinaires par les complexités combinatoires, le jeu d'échecs compare la capacité à tisser des stratégies, l'intuition et la prédiction. En Chine le support est différent: les pièces n'agissent pas dans les 64 cases de l'échiquier indo-européen, mais dans 90 intersections qu'une "rivière" sépare en deux champs, chacun avec une enceinte



utopie

- partant de tension pour des modèles idéaux,
- vers des hypothèses irréalisables,
car les conditions sont absentes

Vision alternative à partir de laquelle tirer des indications
pour construire un avenir différent ; espoir

L'utopie est comme l'horizon : je marche deux pas, il s'éloigne de deux pas.

Je marche dix pas, il s'éloigne de dix pas.

L'horizon est inatteignable. Alors, à quoi sert l'utopie ?

À ceci : vous devez continuer à marcher.

Eduardo Galeano

the absence of utopian drive is perhaps almost as serious as an overdose of it

Rem Koolhaas

utopistique

impossible

dépourvu de base réelle sans possibilité de réalisation

utopique

possible

indique le chemin à suivre pour atteindre un objectif lointain mais réalisable



les utopies architecturales / urbaines

**ne sont pas telles parce qu'elles décrivent des solutions
technologiques futuristes, improbables ou impossibles**

mais ce sont celles qui décrivent des mutations de mentalité, des accords sociaux différents

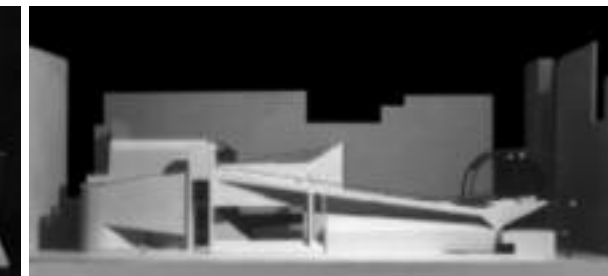


173

← utopie → réalité →

Ce n'est pas un paradoxe que nos utopies sont des projets soutenus par des études de faisabilité économique et que les réalités -au moins dans les trois expériences napolitaines- sont des rêves détruits

- par un incendie criminel
- par la négligence de l'administration publique
- par le fait d'être incomplets, avec des différences en raison d'habitudes et de réglementations inappropriées qui les favorisent





DES BOUTEILLES À LA MER

« *Retrotopia* »¹ -comme la définit Zygmunt Bauman dans le livre sorti cette année- est une utopie qui se méfie du futur et souhaite un retour au passé. Evitant des affrontements idéologiques et se servant d'une vaste série de données officielles, dans les dix chapitres d'un autre livre encore assez récent, Johan Norberg² examine Alimentation / Eau et hygiène / Espérance de vie / Pauvreté / Violence / Environnement / Alphabétisation / Liberté / Egalité / La prochaine génération. Dix raisons pour avoir foi en l'avenir, toutes aussi convaincantes, hormis celle qui a trait à l'environnement pour lequel Norberg soutient sa thèse au moyen de données ponctuelles qui documentent les avancées de certaines zones urbaines, mais sûrement pas de la planète dans son ensemble.

Ce « fantastique manuel d'optimisme et de réalisme » utilise dans l'édition française, contrairement à l'édition anglaise originale, des petits caractères pour le titre, dominés par d'autres, grands et voyants, pour ce qui veut sembler le vrai titre, en opposition au défaitisme courant: « *Non, ce n'était pas mieux avant* ». Le culte du passé a toujours existé : dans le livre, on trouve aussi une inscription impensable sur une stèle dans l'antique Chaldée, 3.800 av.J-C., 5.700 ans avant l'aphorisme de Karl Kraus « je dois donner une nouvelle funeste aux Viennois : un jour, le vieux Vienne était neuf ». Pourquoi la nostalgie du passé prévaut-elle dans le bon sens commun ?

Il me semble que cela dérive surtout de l'insatisfaction diffuse vis-à-vis des cadres de vie actuels comparés aux images d'une époque révolue. En effet, parmi les dix raisons prises en considération, Norberg n'inclut pas le « paysage » : paysage qui est un terme ambigu. Contrairement à ce qui se produit lorsqu'il identifie une nature intacte, (les National Monuments des USA sont emblématiques à cet égard), et non seulement pour la Convention européenne du Paysage, en Italie « le paysage » réside dans les liens indissolubles entre paysage naturel et paysage culturel. Par ailleurs, cet esprit imprègne aussi la liste UNESCO du Patrimoine de l'Humanité dans laquelle les sites « naturels » sont nettement minoritaires : plus de 80% sont « artificiels » (ceux qui ont été produits au siècle dernier sont plus exceptionnels que rares). A cet égard, l'art.9 fondamental de la Constitution italienne est, à l'évidence, insuffisant. Il n'y a pas de relation, ce n'est qu'une coïncidence, mais depuis lors, la période sombre de nos paysages s'est accentuée : ils ne cessent de se dégrader, entretenant la nostalgie du passé.

Nos cadres de vie -« seconde nature agissant pour des usages civils »- se sont dégradés et se dégradent encore car ils sont incapables d'affronter l'imbrication entre les différents facteurs de croissance:

- démographie (en Italie, nous sommes 25% de plus qu'en 1947, le double d'il y a 100 ans, 5 fois plus qu'au XVIIIème)
- espace bâti par habitant (les standards évoluent, et surtout la demande de surfaces augmente)
- consommation de sol (mètres carrés urbanisés par habitant, même d'un ordre de grandeur différent par rapport à celui d'il y a quelques dizaines d'années).
- des déplacements individuels (de typologies et modalités diverses, urbaines / extraurbaines)

En même temps:

- les dynamiques technologiques et sociales ont accentué l'écart avec la staticité du bâti
- des critères et modèles d'intervention diffus, importés d'autres cultures, ont drastiquement réduit la densité des zones urbanisées avec des pourcentages croissants d'habitants, en ignorant le rôle essentiel des lieux de socialisation

10 bonnes raisons d'avoir confiance en l'avenir





Alimentation
Eau et assainissement
Espérance de vie
Pauvreté
Violence
Environnement (?)
Alphabétisation
Liberté
Egalité
La prochaine génération

pas de « paysage » = cadres de vie

2015

juin

- « Loué sois-tu » sur les soins de la maison commune

août

- Obama annonce le Clean Power Plan
engage les Etats-Unis à réduire l'accélération des émissions de carbone
- « Déclaration islamique sur le changement climatique »
- COP21 à Paris

décembre

objectifs concrets, ratifiés neuf mois plus tard par les USA, la Chine et UE

2015 "a été la première année de l'histoire de l'histoire de l'humanité où la présence du gaz carbonique dans l'atmosphère a constamment dépassé le seuil de 400 parties par million": l'OMM prévient que les concentrations en CO2 ne descendront pas sous ce niveau pendant de nombreuses générations

2017

juin

- les Etats-Unis font marche arrière: seuls, personne ne les suit

octobre

- Trump abroge le Clean Power Plan

Laudato si

sulla cura della casa comune



est une invitation

- à changer de mentalité
- à reconsidérer les interactions et les croisements entre nature et artefact

- à construire une

« seconde nature finalisée à des usages civils »

l'harmonie n'affecte pas seulement les aspects physiques du milieu de vie elle a des répercussions sociales et spirituelles simultanées

la « culture de la separation » nous pousse à raisonner à chaque fois sur une seule question il est au contraire essentiel d'expliquer l'indissoluble latex de relations entre les phénomènes même quand il semble qu'il n'y ait pas de relations entre eux

nous vivons une période de transition exaltante

• la connaissance n'a jamais atteint de tels sommets et profondeurs à la fois

• elle n'a jamais évolué à de telles vitesses

• son futur n'a jamais semblé si imprévisible

jamais

les *entrelacements entre les vieilles catégories* en matière de disciplines n'ont montré de si vifs anachronismes.
Jamais la culture de la séparation n'a montré si ouvertement l'urgence qu'il y avait à l'abandonner.

l'harmonie doit imprégner les transformations

avant tout

connaître la réalité, identifier ses pathologies, puis les atténuer ou les annuler l'adapter constamment aux exigences d'aujourd'hui, en scrutant celles de demain

après des implications importante

comme sous-tendent

- les analyses di Konrad Lorenz: « Les Huit péchés capitaux de notre civilisation »
- *Déclaration des Devoirs des Hommes* en rapport avec l'habitat et les styles de vie.

La problématique est vaste, d'autant qu'il est devenu désormais impératif de « re-civiliser l'urbain ». La révolution industrielle a utilisé et exploité des territoires dont la société rurale prenait grand soin; qui plus est, par le passé, pouvoir politique/religieux/économique avaient une claire idée de la fonction sociale de la beauté, comme en témoignent avec force les villes d'histoire. Par contre, aujourd'hui la révolution informatique et la condition contemporaine exaltent des autonomies et des égoïsmes ancestraux qui ont dramatiquement explosé au XXème siècle.D'où un habitat et des paysages qui continuent à se transformer en ignorant quelles seront les retombées sur les « indicateurs de santé », la qualité de vie, le bonheur, la sécurité, le bien-être et les rapports humains.

Cinquante ans après les écrits que Richard Neutra réunit dans « *Survival through design* »³, en 2005, Jared Diamond publie « *Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* »⁴. Dans le même esprit, en décembre 2008 -à l'occasion du cinquantenaire, fêté comme par hasard au Palais de Chaillot, où en décembre 1946 fut promulguée la *Déclaration des Droits de l'Homme*- « Le Carré Bleu » lance le projet de « *Déclaration des Devoirs des Hommes* » concernant l'habitat et les styles de vie.

« *Le Rapport sur les limites de la croissance* »⁵ du Club de Rome qui précède de peu la grande crise énergétique de 1973, à l'origine d'un revirement global, fut bientôt confiné à la seule question énergétique.

C'est au cours de ces années que la question environnementale prend de l'ampleur. Plusieurs ministères spécifiques sont créés: 1971 en France, 1972 en Norvège, 1974 en Italie. Des initiatives se succèdent un peu partout, débouchant sur le sommet de la Terre (la convention-cadre des Nations Unies (CCNUCC) -traité environnemental international / 1992, Rio de Janeiro), suivie de vingt « *Conférences des Parties* » (COP), qui se sont révélées en fait infructueuses.

Le tournant survient en 2015. Dans un monde rempli d'indicateurs démographiques inquiétants, de migrations et d'inégalités -la tendance est effrayante- « *Loué sois-tu* »⁶ est une invitation à prendre soin de la maison commune. L'enchaînement temporel est impressionnant : le Pape François publie son encyclique le 18 juin 2015; le 2 août, Obama annonce le « *Clean Power Plan* » qui engage les Etats-Unis à réduire l'accélération des émissions de carbone; le 18 août, la « *Déclaration islamique sur le changement climatique* »; en décembre, la « *XXI^e Conférence des Parties sur les changements climatiques* » -la COP21- atteint enfin des objectifs concrets, ratifiés neuf mois plus tard par les USA, la Chine, et ensuite l'Union européenne.

C'est au moment même où ils entrent en vigueur que l'on apprend que 2015 « a été la première année de l'histoire de l'histoire de l'humanité où la présence du gaz carbonique dans l'atmosphère a constamment dépassé le seuil de 400 parties par million » : l'organisation météorologique mondiale (OMM) prévient que les concentrations en CO2 ne descendront pas sous ce niveau pendant de nombreuses générations. Mais le 5 juin 2017, les Etats-Unis de Trump font marche arrière, obligés de faire cavalier seul car personne ne les suit ! Le 16 septembre, lors de la rencontre de Montréal, la nouvelle transpire qu'ils sont en train d'y repenser, mais elle est démentie par des décisions successives, par ailleurs cohérentes avec leur décision de sortir de l'UNESCO à partir de début 2018.

L'Italie n'est pas en reste: les chiffres de l'Enea (Agence nationale italienne pour les nouvelles technologies, l'énergie et le développement durable) affichent dans les six premiers mois de 2017 une augmentation des émissions de CO2 de 1,9%; le PIB croît de 1,5%. Pollution et coûts de l'énergie augmentent encore.

Evidemment, l'encyclique « *Loué sois-tu* » ne s'adresse pas aux seuls paysagistes, urbanistes, architectes, biologistes, philosophes, sociologues ou économistes mais à tous : pas seulement à ceux qui semblent rompus à tel ou tel domaine de la connaissance, pas seulement aux « hommes de bonne volonté ». Elle invite à changer de mentalité, à reconsidérer les interactions et les croisements entre nature et artefact: elle invite les être humains -seule expression de la nature dotée d'intentionnalité et de logique- à construire une « seconde nature finalisée à des usages civils » et à s'affranchir des processus non durables de l'anthropocène, période géologique dont on a pris conscience depuis peu.

Prendre soin de la maison commune ne concerne pas les seuls aspects physiques des cadres de vie, où se reflètent néanmoins les conséquences de toute forme de non-durabilité : cela signifie affronter simultanément tous les autres aspects. Alors que la culture de la séparation qui nous afflige encore nous pousse à raisonner à chaque fois sur une seule question, il est au contraire essentiel d'expliquer l'indissoluble latex de relations entre les phénomènes, et ce, même quand il semble qu'il n'y ait pas de relations entre eux.

La maison commune est l'ensemble de nos cadres de vie. Ne reconnaissant à aucune des autres espèces vivantes des capacités intentionnelles, nous jugeons « instinctives » les merveilleuses expressions logiques hyper-sédimentées à travers des millions d'années: à cet égard, les ruches sont emblématiques. Nous considérons par contre comme des produits de l'intelligence humaine les expressions qui ont porté à l'immense variété de nos habitats. D'où l'objectif de proposer des « normes de mise en œuvre »⁷ en vue de la sauvegarde de la maison commune.

Nous vivons une période historique de transition exaltante: la connaissance n'a jamais atteint de tels sommets et profondeurs à la fois, et surtout elle n'a jamais évolué à de telles vitesses ; son futur n'a jamais semblé si imprévisible. Jamais les entrelacements entre les vieilles catégories en matière de disciplines n'ont montré de si vifs anachronismes. Jamais la culture de la séparation n'a montré si ouvertement l'urgence qu'il y avait à l'abandonner.

Toutefois, s'occuper de la maison commune ne signifie pas maintenir le statu quo mais avant tout la connaître, identifier ses pathologies, puis les atténuer ou les annuler. Cela signifie l'adapter constamment aux exigences d'aujourd'hui, en scrutant celles de demain, en orientant toute action en ce sens. S'occuper de la maison commune suppose une implication importante comme sous-tendent les analyses du « *Die acht Todsünden der zivilisierten Menschheit* »⁸ et la proposition de « *Déclaration des Devoirs des Hommes* » en rapport avec l'habitat et les styles de vie.

D'où quatre conditions préalables opérationnelles pour la sauvegarde de cette maison commune:

177

1

connaître

la révolution informatique

a créé des instruments capables de rendre disponibles des jeux de données (dataset)

,

contrôlés et constamment actualisés

permet de collecter des présences géo-référencées de toutes les informations

• la représentation du territoire unifiée et constamment actualisée

morphologie, géologie, hydrogéologie, micro zonage sismique, contraintes, programmes

• les « cartes d'identité » de tous les artefacts

une espèce de Wikipedia à la énième puissance

en mesure de contenir la mémoire de n'importe quel contexte,

2

il ne suffit pas de « conserver »

Il faut sans cesse adapter et améliorer ce qui existe

en faire une « substance de choses espérées »



faire évoluer les rêves / les ambitions / les objectifs

cela suppose

• d'éduquer à l'espérance, à savoir exiger, à bien demander

• une flexibilité bureaucratique qui limite le gaspillage du temps

• ressources adéquates

ramener à de justes valeurs la part de PIB destiné à l'habitat

3

rééquilibrer l'utilisation des ressources

revoir les priorités et destiner aux cadres de vie

de plus grands pourcentages de ressources

transformation des styles de vie

la non-durabilité de ceux qui prédominent dans le monde qu'on définit développé

ne peut qu'être atténuée à travers culture / prise de conscience / éthique

navios de conhecimento

dans les favelas de Rio de Janeiro

des bâtiments à très haute technologie

pour élever les connaissances / favoriser la socialisation



1. avant tout « connaître »

Il est urgent d'opérer un saut d'échelle dans la structuration et la diffusion de la connaissance. La révolution informatique a créé des instruments capables de rendre universellement disponibles des ensembles de données apparemment exhaustifs, contrôlés et constamment actualisés. Ils permettent de recueillir et de structurer des présences géo-référencées de toutes les informations, même celles qui ne semblent pas liées entre elles mais qui pourront révéler des corrélations et des causalités de divers types. D'une part, la représentation du territoire unifiée et constamment actualisée (morphologie, géologie, hydrogéologie, microzonage sismique, contraintes, programmes, etc.) ; de l'autre, les « cartes d'identité » de tous les artefacts⁹. Connaître et actualiser les connaissances est la condition préalable à quelque action que ce soit. Des codes partagés et de nouveaux protocoles Internet sont nécessaires pour pouvoir les relier entre elles. Ces Big Data permettront de générer une espèce de Wikipedia à la énième puissance, en mesure de contenir la mémoire de n'importe quel contexte, qu'il soit matériel ou immatériel.

2. Il ne suffit pas de « conserver » ou simplement d'« entretenir »

Il faut sans cesse adapter et améliorer ce qui existe: en faire une "substance de choses espérées": faire évoluer les rêves, les ambitions et les objectifs. Cela suppose d'éduquer à l'espérance, à savoir exiger, à bien demander, si tant est qu'il y ait une flexibilité bureaucratique qui donne sa juste valeur au temps et en limite le gaspillage car ce dernier est une autre ressource « limitée ». Ensuite -mais cela exige un accord social de plus grande envergure et sûrement difficile à atteindre- des ressources adaptées se révèlent nécessaires pour ramener à de justes valeurs la part de PIB destiné à l'habitat.

3. Rééquilibrer l'utilisation des ressources

Si l'on comprend à quel point la « maison commune » influence le bien-être, la sécurité, les rapports sociaux, la sérénité et le bonheur de toute communauté, ceux qui la guident doivent favoriser une vaste participation: il faut partager pleinement la nécessité de revoir les priorités et destiner à la « sauvegarde de la maison commune » les ressources opportunes, qui devraient sans aucun doute être plus importantes qu'elle ne le sont aujourd'hui. D'où la nécessité d'une profonde transformation des styles de vie: la non-durabilité de ceux qui prédominent dans le monde qu'on définit développé ne peut qu'être atténuée à travers la culture, la prise de conscience et l'éthique.

4. Tenir compte des diversités entre chaque contexte et aussi de celles en leur sein

Immenses sont les différences entre les contextes les plus industrialisés, ceux en voie de développement et ceux qu'on ne peut même pas compter parmi ces derniers. Modifier les styles de vie revêt donc des sens différents: même dans les différents contextes, les inégalités sont devenues désormais insoutenables et n'ont cessé de s'aggraver au cours des dernières décennies. Les lois contre le gaspillage alimentaire ou celles qui visent à réduire la consommation d'énergie et les émissions de gaz à effet de serre, les normes sur les déchets,... ne suffisent pas: il faut des politiques sur le long terme, adaptées à chacun des contextes, fortes de visions intégrées, par trop rares encore.

C'est à partir de là que les facteurs précédemment identifiés comme causes de la dégradation de nos paysages doivent être affrontés. La question démographique (non seulement en ce qui concerne la croissance / mais aussi encore plus dans ses désarticulations) ne peut être endiguée. On peut en revanche expérimenter des remèdes à d'autres causes concomitantes de la détérioration des cadres de vie (augmentation de la demande d'espace bâti par habitant; augmentation de la consommation du sol) dans la certitude -comme le soutenait Fuller¹⁰- qu'on ne change pas les choses en combattant la réalité existante, mais en construisant de nouveaux modèles qui rendent inutiles les anciens. L'invitation de Fuller est très actuelle : telle est la désorganisation dans nos esprits que même un inventeur comme Elon Musk diffuse des images pour un habitat sur Mars¹¹ qui suivent des modèles foncièrement habituels.

Dans une interview de 2009¹², Edgar Morin se demandait « Qu'est-ce qui nous intoxique ? Les idées simplificatrices, les pensées claires et distinctes, qui fuient l'obscurité, l'incertitude, la complexité. Ces pensées qui croient posséder le monde mais qui sont possédées par le fantasme fou de la lucidité ». Il en va de même de l'aversion de Mumford pour les « terribles simplificateurs »¹³ au milieu du XIX^eme, préconisés par Jacob Burckardht.

Tant qu'on a cru à un monde stable, on a cherché des certitudes, des styles, des modèles, des typologies, des simplifications. Mais aujourd'hui, nous disposons d'outils culturels et technologiques qui permettent de maintenir ensemble des contradictions, de considérer comme étant des « valeurs » la complexité et les entrelacements: on peut s'affranchir d'optiques sectorielles et alimenter l'« in-discipline ». Aujourd'hui, le bâti répond à des normes et exigences de plus en plus sophistiquées, les édifices doivent être « intelligents », répondre à des événements extérieurs.

4

tenir compte des diversités entre chaque contexte (aussi de celles en leur sein)

immenses sont les différences entre

- les contextes les plus industrialisés

- ceux en voie de développement

- ceux qu'on ne peut même pas compter

parmi ces derniers

modifier les styles de vie revêt des sens

différents même dans les différents contextes

- inégalités insoutenables

- aggravées au cours des décennies

• les lois contre le gaspillage alimentaire ou qui

atténuent la consommation d'énergie ainsi

que les émissions sont insuffisantes

• il faut

- des visions intégrées

- des politiques sur le long terme





Qu'est-ce qui nous intoxique?

Les idées simplificatrices,

les pensées claires et distinctes,

qui fuient l'obscurité,

l'incertitude, la complexité.

Ces pensées qui croient

posséder le monde

mais qui sont possédées

par le fantasme fou de la lucidité



Edgard Morin, 2009

L'attention pour les technologies, les produits, les composants ou édifices conformes à des réglementations de plus en plus articulées et aussi de plus en plus performants s'accompagne d'un déclin, voire même de la disparition de l'intérêt pour la qualité des relations entre chacun des édifices: autrement dit, les logiques internes d'un produit -un composant, un édifice, à la rigueur un ensemble d'édifices- dominant de façon inappropriée les « logiques d'immersion ».

Se fondant davantage sur les choses et moins sur les relations entre choses, l'espace urbanisé actuel est devenu invivable. Un organisme meurt dès lors que ses cellules ne dialoguent pas, du fait que les relations entre les parties viennent à manquer, comme l'a bien montré Konrad Lorenz dans « *Les huit péchés capitaux de notre civilisation* ».

Les cadres de vie sont foncièrement différents de ceux que vit Goethe lors de son « *Voyage en Italie* », lorsqu'on pouvait définir l'architecture et les paysages bâtis comme une « seconde nature agissant pour les usages civils ». Le bâti a suivi un processus opposé à celui qu'Adolph Portmann¹⁴ montre comme étant un passage de formes de vie primordiales à des formes de vie plus évoluées. Ce raisonnement sur les paysages et les processus de transformation des cadres de vie- se conclut par un cinquième point sur lequel je réfléchis depuis un certain temps¹⁵, condition préalable à l'harmonie souhaitée pour nos cadres de vie par ceux qui n'ont pas la nostalgie du passé, mais du futur.

5. chaque élément doit être entendu comme « fragment » du tout et en symbiose avec le tout

Comment s'attaquer aux causes de la dégradation de nos paysages ? L'accroissement des espaces bâtis par habitant et l'intensification de la consommation du sol ne sont pas inéluctables. Il n'est pas impossible de réorganiser le territoire en s'affranchissant des « non-lieux » et en retrouvant la trace de « réseaux » de « lieux de condensation sociale ». « On ne change pas les choses en combattant la réalité existante, mais en construisant de nouveaux modèles qui rendent obsolètes ceux d'aujourd'hui ».

Dans « *Nature et Vie, une vision systémique* »¹⁶ , Fritjof Capra et Pier Luigi Luisi synthétisent: « Au fur et à mesure qu'avance le XXIème siècle, il devient de plus en plus évident que les problèmes cruciaux de notre époque -énergie, environnement, changement climatique, sécurité alimentaire, sécurité financière- ne peuvent être étudiés et compris séparément, car ce sont des problèmes systémiques, autrement dit tous interreliés et interdépendants ».

La vision systémique implique que toute action soit appréhendée comme partie d'un processus continu, d'un système de relations qui pour le moment peuvent même ne pas être intelligibles mais qui pourront cependant émerger avec le temps, par exemple accidentellement¹⁷.

C'est pourquoi toute construction ou transformation des cadres de vie -jamais refermée en elle-même- doit être programmée et conçue avant tout comme partie de l'ensemble : de l'environnement (dans ses manifestations géologiques, hydro-géologiques, écologiques, qualité de l'air, émissions CO2, etc.) ; du paysage (dans ses manifestations morphologiques, peu importe ici que ce soit en rapport avec la nature ou l'artefact) ; des stratifications qui identifient chaque lieu (dans ses aspects physico/matériels, voire immatériels: histoire et mémoire)

La nouvelle dimension des problèmes et des interventions a fait perdre le sentiment d'appartenance, d'intégration et de communauté. Seule une mutation culturelle, un processus approprié d' « alphabétisation » peut faire retrouver ces valeurs et ces capacités, ou faire en sorte que les relations prévalent et que les objets perdent de leur importance: les « logiques d'immersion » ont un plus grand rôle que les « règles internes ». Puisque beaucoup de choses concernent désormais l'existant, en créant de nouvelles relations entre les parties, les interventions urbaines -qui étaient auparavant essentiellement de type physique- auront surtout un caractère immatériel. Démantelant des pratiques actuellement en vigueur, chaque nouvel élément ne peut plus se réduire à exprimer narcissisme et égoïsme: il doit avant tout apporter un « don » au contexte et participer au processus urgent de re-civilisation de l'urbain. Il agit sur des aspects physiques, matériels et spatiaux, mais avec des retombées sociales et spirituelles non secondaires.

Il ne peut plus se fonder sur la triade vitruvienne, ni exprimer une autonomie mais une complémentarité.

Est-ce une utopie que de penser que tout cela un jour puisse se transformer en une « demande sociale » ?

Cela ne se vérifiera certainement pas en augmentant l'appareil normatif qui doit, bien au contraire, être ramené à des normes flexibles -performantes, essentielles- dont le respect est nécessaire mais pas pour autant suffisant.

Une modification des critères d'évaluation qui puisse donner de la force à des aspects « non mesurables » est une question de culture, non pas de normes. Donner la priorité aux relations, à divers critères d'évaluation est une mutation ardue mais pas impossible. L'aventure humaine millénaire a connu des inversions de tendance.

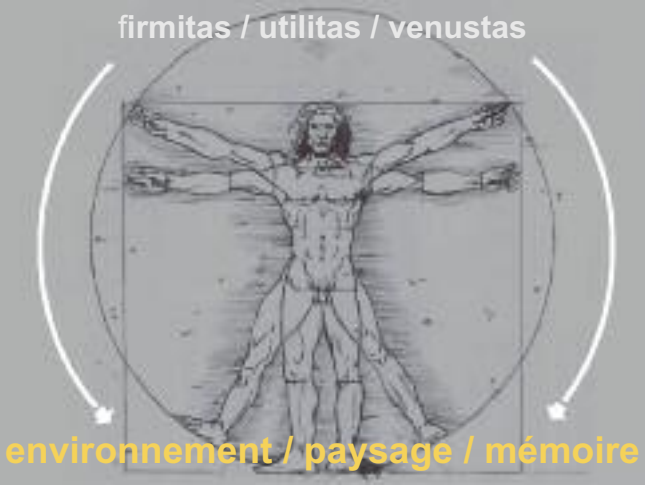
Toutefois, la prophétie de Keynes ne s'est pas encore réalisée : « J'espère encore et je crois qu'il n'est pas loin le jour où l'économie occupera la place de dernier rang qui lui revient, alors que dans l'arène des sentiments et des idées, ce sont nos problèmes réels qui seront les protagonistes : les problèmes de la vie et des rapports humains, de la créativité, du comportement et de la religiosité ».

Mais peut-être un jour la cinquième condition préalable énoncée plus haut pourra-t-elle se réaliser.

Là où les relations prévalent, les objets perdent de leur importance: les « règles d'immersion » l'emportent sur les « règles internes ». De ce fait, chaque nouvel élément ne peut plus se réduire à exprimer narcissismes et égoïsmes: il doit, avant tout, apporter un « don » au contexte et participer à l'indispensable processus de re-civilisation de l'urbain. Il ne peut plus se fonder sur la triade vitruvienne, ni exprimer une autonomie mais une complémentarité. Il vise à l'harmonie et agit sur des aspects physiques, matériels et spatiaux mais avec des répercussions sociales et spirituelles non secondaires. Il faut veiller à ce que tout cela devienne une « demande sociale » et ce n'est certes pas en renforçant l'appareil normatif qu'on y parviendra mais en se servant de normes flexibles, performantes, essentielles dont le respect est nécessaire mais pas pour autant suffisant.

La modification des critères d'évaluation pour renforcer des aspects “non mesurables” est une question de culture, non pas de normes. C'est difficile mais pas impossible.

L'Utopie est le véritable aliment du futur : ce cinquième point -qui pourrait ressembler à une « bouteille à la mer »- contient des conditions imprescriptibles pour regarder de l'avant avec optimisme. A Bilbao, en 2001, Umberto Eco conclut avec confiance l'illustration de sa thèse assez provocatrice : « si l'Utopie que je vous ai esquissée vous semble irréalisable, restez calmes. J'ai intitulé mon discours « Le musée du troisième millénaire », et avant que ce troisième millénaire ne s'achève, il faudra encore 999 ans. Un temps suffisant pour voir -et j'espère bien y être- une utopie réalisée »¹⁸.



EN SCRUTANT LE FUTUR

Dans « *C'est arrivé demain* » -film tiré d'un conte fantastique situé fin XIXe- René Clair montre comment le fait de connaître le futur peut générer de graves inconvénients. Quoi qu'il en soit, scruter le futur est un désir ancestral, irrépessible.

Autrefois, il y avait des prophètes et des prophéties. Les temps modernes voient la naissance de la science-fiction : chose surprenante, un petit livre de 1857 est venu au jour (8 ans avant Jules Verne !): son auteur, Ernesto Capocci -le directeur d'alors de l'Observatoire de Capodimonte- y décrit le premier voyage sur la lune en...2057 !. Dans le monde contemporain, des méthodologies consolidées (entre autres, la « méthode Delphi ») analysent des tendances afin de dessiner des futurs probables à moyen terme. J'aime également rappeler le rapport annuel « *Long-term Megatrends* » de l'Italian Institute for the Future qui -interprétant des signes qui échappent parfois à l'observation- décodifie des tendances sur les changements au long terme liés à la démographie, l'environnement, l'innovation scientifique et technologique, les mentalités. Mais il arrive souvent -et c'est grave- que non seulement on soit incapable d'espérer entrevoir le futur, mais que la nostalgie incongrue du passé ne fasse même pas enregistrer le présent: elle nous amène à nous adapter, à trouver des solutions banales pour un présent inadapté. Concernant l'exigence d'une nouvelle réflexion sur la manière de construire de l'« architecture » au sens large de processus d'anthropisation de l'environnement -on tenta de faire le point dans *Fragments / Symbiose*, le numéro-manifeste qui introduisait la seconde phase du Carré Bleu. Dix ans plus tard, le n° 3/2016-*Towards a new cycle in architecture*- a tenté de dessiner les motifs et les symptômes des prochains changements. Je m'aventure désormais sur ces traces.

Dans le monde globalisé -nullement homogénéisé- les diversités identitaires sont substantielles : la nôtre a trait au bassin méditerranéen, à la culture italienne et européenne. Nous savons un peu pourquoi, dans le passé, les façons de bâtir ont peu à peu changé, quels ont été et quels sont les « moteurs » des formes des interventions. Pour chaque époque et pour chaque parcours culturel spécifique, les « pierres » documentent des ambitions et des espoirs. Avec l'affirmation de la civilisation, l'exigence ancestrale de se protéger et de s'abriter -innée chez les êtres vivants, dans le monde animal mais aussi végétal- s'est peu à peu transformée dans l'exigence de manifester ordre, organisation, valeurs, pouvoir; puis tout cela a décliné ; puis s'ensuit une période heureuse dominée par l'aspiration au retour à des principes de base; puis l'exigence propre au courant des Lumières de donner de nouvelles bases à de nouvelles idées; puis encore une période où le bâti voulait exprimer une « dignité ». Aujourd'hui, ce sont les isolements égoïstes et les dérives narcissiques qui dominent.

183

- 1 Zygmunt Bauman, « *Retrotopia* », Laterza 2017. Sorti posthume -en janvier en anglais, maintenant aussi en italien- dédouanant un néologisme désormais dépassé, il montre les dangers d'aspirer au passé et l'aridité de la vision misanthrope de Thomas Hobbes
- 2 Johan Norberg, *Non ce n'était pas mieux avant : 10 bonnes raisons d'avoir confiance en l'avenir*, Plon 2017, titre de la préface de Mathieu Laine, *entrepreneur et intellectuel libéral français* cfr. Le Carré Bleu, n°1/2014
- 3 Richard Neutra, *Progettare per sopravvivere*, Edizioni di Comunità 1956
- 4 Jared Diamond, *Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Gallimard 2005 cfr. Le Carré Bleu, n°4/2008
- 5 Rapport du MIT au *Club de Roma*: Donella H. Meadows, Dennis L. Meadows; Jørgen Randers; William W. Behrens III, « *Les limites de la croissance* », 1972
- 6 « *Loué sois-tu, sur la sauvegarde de la maison commune* », Pierre Téqui Editeur mai 2015
- 7 concernant les *normes de mise en œuvre* de l'encyclique « Loué sois-tu », la *Fondation pour la Bioarchitecture et l'Anthropisation durable de l'environnement* a soutenu une publication (2018) coordonnée par Witfrida Mitterer où sont réunies des réflexions de Fritjof Capra, Carl Fingerhuth, Herbert Dreiseitl, Joachim Boettcher, Matthias Schuler, Matthias Rauch, Lucien Kroll, Berthold Burkhardt, Christian Bartenbach, Heiner Monheim, Marko Pogacnik, Ugo Bardi, Luigi Zoja, Domenico De Masi, Salvatore Settis, Massimo Pica Ciamarra
- 8 titre original du livre de Konrad Lorenz, « *Les huit péchés capitaux de notre civilisation* », Flammarion éd. 1973
- 9 un Projet de loi sur ce thème -premier signataire Corradino Mineo- est au Sénat depuis mai 2017
- 10 Richard Buckminster Fuller: « On ne change jamais les choses en combattant la réalité existante. Pour changer quelque chose, construisez un nouveau modèle qui rendra inutile l'ancien »
- 11 Luigi Bignami, *Ecco la città che Elon Musk vuole costruire su Marte*, La Repubblica, 29.09.2017
- 12 « *Morin e la follia necessaria* », interview par Carlotta Mismetti Capua, dans la *La Repubblica*, 05.09.2009
- 13 Lewis Mumford, « *L'adempimento dell'uomo* », in <*Questa è la mia filosofia*> par With Burnett, Bompiani éd. 1963
- 14 Adolph Portmann, « *Le forme viventi, nuove prospettive per la biologia* », Adelphi ed. 1989
- 15 entre autres: « *Fuori-dentro l'Università* », 2007; « *Architettura: seconda natura indirizzata a fini civili / Questa è la mia filosofia* », 2017
- 16 Fritjof Capra, Pier Luigi Luisi: « *Natura e Vita, una visione sistemica* », Aboca ed. 2014
- 17 Peter Wohlleben, « *La vie secrète des arbres* », Les Arènes 2017. Voir aussi *L'intelligence des arbres: comment les arbres communiquent et prennent soin les uns des autres* », documentaire 2017 de Julia Dordel et Guido Tölke sur les échanges et interactions entre les racines dans le monde végétal
- 18 Umberto Eco, « *il Museo del terzo millennio* », Bilbao 1.6.2001 cfr. <http://www.umbertoeco.it/CV/11%20museo%20nel%20terzo%20millennio.pdf>





René Clair
montre comment le fait de connaître le futur peut générer de graves inconvénients

Scruter le futur est un désir ancestral, irrépessible

il a généré

- Science-fiction
- méthodologies qui analysent des tendances afin de dessiner des futurs probables



les **Long-term Megatrends** de l'Italian Institute for the Future décodifient des tendances sur les changements au long terme liés à la démographie, l'environnement, l'innovation scientifique et technologique, les mentalités, ...

la nostalgie incongrue du passé ne fais même pas enregistrer le présent

l'architecture et les processus d'anthropisation de l'environnement

2006 2016 **future**



1. La transformation de nos cadres de vie a toujours suivi des processus plutôt lents, même lorsqu’on construisait avec une rapidité aujourd’hui inconnue et que l’on produisait d’exubérantes manifestations de sens. C’est avec la « révolution industrielle » que s’amorce l’accélération qui s’accroîtra peu à peu, rendue impétueuse par l’imbrication de trois puissants facteurs de croissance:

- la démographie, dans ses divers aspects
- la quantité des espaces bâtis par habitant, tant pour les activités privées que pour les exigences collectives
- la surface urbanisée -avec des densités toutefois décroissantes, et ce, bien que la part de la population qui s’y concentre augmente

La culture de la séparation, les perspectives sectorielles et la domination des « terribles simplificateurs » ont fait en sorte que la population urbaine -celle qui en 2007 a dépassé 50% de la population mondiale et qui représente, chez nous, plus des 2/3 du total- vit dans des « territoires urbanisés », des cadres de vie foncièrement différents des « villes ».

Croyant apporter des réponses appropriées aux rapides facteurs de croissance -mais en ignorant d’autres substantiels- les territoires ont en effet été envahis par des monades de plus en plus tournées vers elles-mêmes, dépourvues des tensions immatérielles depuis toujours à la base des villes et connotant l’acte de “bâtir” dans nos contextes.

Nous ne pouvons en effet oublier que les villes sont telles quand l’espace entre les bâtiments et les relations avec le contexte ont des significations qui prévalent sur celles des ouvrages individuels; autrement dit, si les aspects immatériels et les relations entre les parties expliquent les raisons d’être ensemble d’une communauté.

2. Tant que les cadres de vie ont été substantiellement régulés par des disciplines visuelles (pour Aristote, on devait pouvoir embrasser du regard la ville idéale du haut d’une colline, et il en fut ainsi encore pendant deux millénaires).

« Utilitas » / « Firmitas » / « Venustas » constituaient une triade indiscutée. Le « plus célèbre théoricien de l’architecture de tous les temps » avait tiré ces « principes de l’art de bâtir » de la lecture du passé (l’Athènes de Périclès / la Rome de la fin de la République et de la période impériale). Ces fondements représentaient aussi le futur souhaité, stable, ordonné, presque immuable. Le futur que nous entrevoyons aujourd’hui et, par moments aussi, notre contemporanéité, continuellement en crise et en développement- est, par contre, fort d’une vision systémique: il est instable, dynamique, incertain : d’où une idée de beauté très différente de la « venustas »: elle n’est pas seulement esthétique, elle ne se limite pas à la simple vision, elle implique tous nos sens, surtout la culture et la mémoire. Aujourd’hui, la beauté n’est plus ce qui devait unir « firmitas » et « utilitas ».

1

au siècle dernier, trois puissants facteurs de croissance

- aspects démographiques
- quantité d'espaces bâtis par habitant
- surface urbanisée - avec des densités décroissantes - et % croissant de la population qui s'y concentre

terribles simplificateurs

- trouver des réponses directes à tous les problèmes sans deviner les dommages qui suivent
- faire prévaloir les objectifs et les logiques sectoriels

croyant apporter des réponses appropriées aux facteurs de croissance, les territoires ont été envahis par des **monades** de plus en plus tournées vers elles-mêmes, dépourvues des tensions immatérielles depuis toujours à la base des villes et connotant l'acte de « bâtir » dans nos contextes



les villes sont nées quand l'espace entre les bâtiments a commencé à prendre des significations qui prévalent sur celles des ouvrages individuels

Même les significations originaires de ces deux termes sont résolument obsolètes: nous sommes attirés par des équilibres dynamiques et il est par ailleurs clair que la fonction n’est qu’un prétexte précaire. Les raisons de l’acte de bâtir sont autres.

L’ère de l’intégration ne domine pas encore, mais tend lentement à remplacer celle de la séparation qui a été prônée au XXème siècle. La complexité est désormais une valeur, et ce, même si des simplifications excessives et des processus banalisants dominant encore : il existe des outils et des méthodes en mesure d’y faire face et capables de trouver des solutions réunissant contradictions et opposés. GPS, BIM, réalité virtuelle, réalité augmentée, Internet, téléphone, télévision, télétravail, imprimantes 3d, désormais 4d: tout continue à évoluer pour que tout soit rendu facile et accessible à tous.

Giancarlo De Carlo -une fois qu’on admet que la motivation première de l’acte de construction est de répondre à des exigences humaines et la première condition d’être dans un lieu- a toujours soutenu l’hétéronomie de l’architecture en refusant son autonomie. Il était, en revanche, préoccupé de l’autonomie des architectes, encore une fois à son apogée, qui manifeste une « fuite dans l’académie, un assujettissement vis-à-vis des exigences du pouvoir, un terrorisme graphique et verbal ainsi qu’une peur du changement, drapée d’arrogance ». L’architecture ne réside pas seulement dans les langages expressifs choisis par le concepteur mais beaucoup dans la question : que demande-t-on et pourquoi ?. On a de plus en plus besoin de questions intelligentes, capables de déclencher des visions et des processus vertueux et des chaînes de communication qui se nourrissent mutuellement : des concepts clés de la relativité (il n’y a pas de réalité objective, tout dépend des systèmes de référence) et de la vision systémique (tout est relation).

3. Le bâti est conditionné par la demande de ceux qui soutiennent la transformation et par les règles du territoire sur lequel cette dernière est réalisée. Aujourd’hui, des normes prescriptives et de plus en plus minutieuses concernent les bâtiments et leurs composants: elles témoignent de la perte d’intérêt pour les relations et les dialogues entre les parties; de la propension pour des monades parfaites flottant dans l’espace. Le bâti semble se perdre dans un processus évolutif paradoxalement inverse à celui des êtres vivants -monde végétal et animal- qui, partant des organismes monocellulaires -à travers des échanges, communications, dialogues- ont formé des communautés d’un degré de plus en plus élevé.

Afin que l’économie prenne la place qui lui revient au dernier rang et que les rapports humains et la créativité prédominent, le futur doit changer de cap par le biais de changements substantiels de la demande de projet, de procédures et règles au sein desquels il sera possible d’articuler les réponses, de la quantité des ressources mises à disposition afin qu’elles soient appropriées aux demandes de transformation.

2

Aristote
la ville idéale peut être embrassée du regard du haut d'une colline

Vitruve Utilitas / Firmitas / Venustas
autrefois « principes de l'art de bâtir » tirés de la lecture du passé

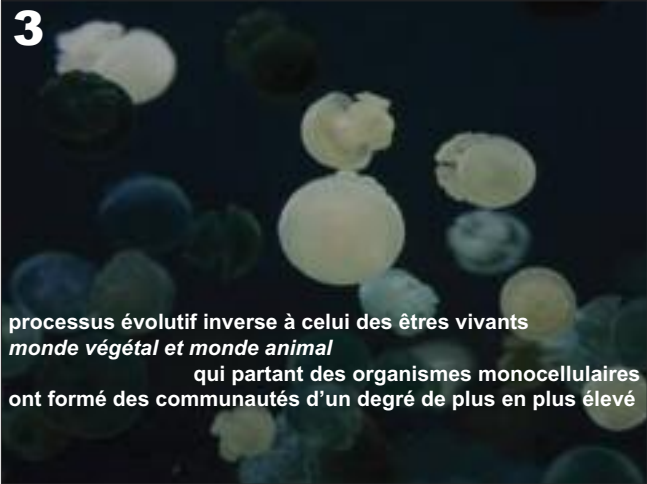
le futur est fort d’une vision systémique: instable, dynamique, incertain

aujourd'hui l'idée de la beauté est très différente de la « venustas » :
elle n'est pas seulement esthétique, ce n'est pas simple vision,
elle implique tous nos sens, surtout la culture et la mémoire

la beauté n'est plus ce qui devait unir « firmitas » et « utilitas »
les termes sont obsolètes: nous sommes attirés par les équilibres dynamiques
la fonction n'est qu'un prétexte précaire.
Les raisons de l'acte de bâtir sont autres

3

processus évolutif inverse à celui des êtres vivants
monde végétal et monde animal
qui partant des organismes monocellulaires
ont formé des communautés d'un degré de plus en plus élevé



4. L’architecture -« construire selon des principes » dans l’étymologie que je préfère- aujourd'hui mais surtout à l’avenir, ne concerne plus les simples bâtiments et leurs langages expressifs. Il y a quelques années, un des séminaires de Camerino avait pour thème « *L’Architecture au delà de la forme* » : il investiguait les raisons profondes qui sous-tendent l’acte de construction, en un certain sens le fait de s’affranchir des langages et de raisonner sur l’ « armature de la forme », autrement dit sur ce à quoi on peut arriver à travers des processus de partage, en restituant à l’acte de construction le sens de produit -expression culturelle- d’une communauté.

L’histoire et le futur de l’architecture sont ceux des « cadres de vie ». Aujourd’hui, on pense même à ceux qui sont en dehors d’ici: OrbiTecture est le néologisme qui connote les recherches pour le Quatrième Environnement et je me souviens avec plaisir qu’en décembre, il m’a été demandé d’illustrer notre projet de SpaceHub -une communauté de cent personnes qui ne sont plus sur cette planète- lors du congrès « Recupera / Riabita » centré sur les problématiques des communautés des petits centres. Quoi qu’il en soit, là aussi, dans les contextes traditionnels et dans notre culture, Urbanisme / Architecture / Paysage sont désormais de plus en plus substantiellement synonymes.

L’« Architecture » ne peut plus se réduire à des questions de style ou de langage.
Elle revient à un très antique et primordial « tout est relation » et réside fondamentalement dans le dialogue entre ceux qui sont capables de demander et ceux qui sont en mesure de répondre. L’architecture qui viendra ne pourra que refléter des changements de mentalité substantiels.



5. Nos cadres de vie ne sont désormais plus la « ville » : nous vivons dans l’urbanisé. « Cité » et « civilisation » ont la même racine étymologique et l’engagement pour le futur ne peut être que de civiliser l’urbain. Les villes nouvellement fondées ou Abou Dabi ou encore Lusail City au Qatar... même lorsqu’elles semblent ordonnées et dessinées avec soin, expriment des civilisations autres que la nôtre, une nouvelle architecture qui ne répond pas à notre sensibilité et à nos thèmes.

De même, après 20 ans de « *Deconstructivist Architecture* » au MoMa, dans nos contextes, la suprématie des archistars ne documente que des provincialismes. A nos yeux, ces images ne sont pas « une substance de choses espérées ». Elles ne sont pas dans l’optique d’une vision systémique, elles ne soutiennent pas la correspondance entre paysage, urbanisme, architecture. Elles ne matérialisent pas d’indispensables processus participatifs. « Beaucoup, naïfs ou malins, pensent que la participation consiste à transcrire ce que demandent vos interlocuteurs. Et il faut se garder de ces derniers car ce sont ceux-là mêmes qui ne croient pas dans l’architecture, qui suppléent ainsi ainsi au fait de ne pas savoir faire de l’architecture ». [GDC, 2000, p.175].

La nouvelle architecture est celle que nous projetons aujourd’hui et qui sera là dans quelques années. Nous devons affronter des obstacles incompréhensibles qui rendent fort difficile d’opérer à la bonne échelle et avec les bonnes ressources.

La nouvelle architecture consiste surtout à comprendre dans quelle mesure elle sera capable de répondre à une demande sociale mûre, ambitieuse, capable de donner de la substance à ce qu’on espère, à ce qu’on veut et exige.

Elle ne peut être que celle qui active des processus tendant à re-civiliser l’urbain et à matérialiser la condensation sociale, la participation, la civilisation dans nos cadres de vie. Peut-être aura-t-elle un nom différent, peut-être ne l’appellera-t-on plus « architecture »: et quelque chose qui n’a pas encore de nom relève, à n’en pas douter, d’un pur futur.

l'histoire et le futur de l'architecture sont ceux des « cadres de vie »

4

OrbiTecture

l'architecture qui viendra ne pourra que refléter des changements substantiels

cité et civilisation ont la même racine étymologique

5



Shangai



Abu Dhabi



Lusail City

.....

des contextes ordonnés, soigneusement conçus,
expriment des civilisations différentes des nôtres,
exemples de nouvelle architecture qui ne répond pas à notre sensibilité

aujourd'hui, nous espérons une vision systémique, l'affirmation de la coïncidence entre
paysage / urbanisme / architecture

187

SEPT « FIASCOS »

Des sept “fiascos”, tous dans un seul contexte, les deux premiers découlent des changements de choix politiques.

1. Le « Piano Quadro delle Attrezzature » a absorbé toute notre énergie. Avec Gianni Cerami, Alessandro Dal Piaz et Giacomo Falomo, nous avons soumis à l'ensemble de la Commission le Rapport préliminaire sur les aspects de planification et les critères méthodologiques et typologiques pour le Plan directeur de l'espace urbain et des équipements de Naples (D'Alessandro 1975). Le rapport a analysé sa faisabilité en termes quantitatifs ; aux paragraphes 2.4.1/2.4.4.2 d' Architecture et dimension urbaine (CeeC 1977), des caractères qualitatifs apparaissent. Le passage de l'idée de norme à celle de "zones de condensation sociale" est soutenu par des réorganisations et des actions caractérisées par la multifonctionnalité, des caractéristiques inclusives, des points-clés, la perméabilité piétonne, la polyvalence, la flexibilité, la possibilité d'accroissement et de changement : sept termes clairement exprimés et expliqués. La nouvelle Administration a mis ce travail de côté.
2. Le travail de recherche sur le "Le risque Vésuve" -soutenu par l'Université de Naples et coordonné par Elio Giangreco- devait repérer des stratégies de prévention à long terme : une proposition différente de celle du programme de la Protection Civile qui, en cas d'urgence, prévoit l'évacuation des habitants dans des régions jumelées réparties sur tout le territoire national. A cette recherche, ont participé trois volcanologues, deux géologues, deux médecins, un ingénieur structure, un ingénieur des transports, un architecte, un sociologue, un économiste (voir *Il Vesuvio : rischio crescente*, in <Urbanistica Informazioni> 1998; *Il rischio Vesuvio*, Fridericana Scientia, E.S.I. 1999). Compte tenu du "risque artificiel" dû à une population multipliée par trois par rapport à l'accroissement naturel, les travaux de recherche ont mis en évidence un processus inverse - qui pourrait être économiquement durable, avec, en même temps, une requalification de grandes parties de l'aire métropolitaine déjà dense, en envisageant des actions innovantes capables d'interpréter l'augmentation de la densité en tant que ressource.
L'administration régionale a soutenu et financé le développement de la recherche qui n'a abouti qu'à des normes banales.
3. Dans la phase de concours, notre proposition pour l'*Università de la Vallée de l'Irmo* a remporté le 2° prix : "elle allie des projets modernes et des structures déjà existantes, en suggérant des échanges fructueux entre étudiants et population" (Zevi, 1975). Le système "Rectorat / Bibliothèque / Amphî" —qui délimite trois des côtés d'une place piétonne surélevée - était la seule partie réellement construite, bien que selon une implantation générale différente.
4. Le projet *Naples/Viabilité - parkings et équipements sous-marins* a été stoppé par des turbulences administratives qui ont entravé des propositions précises de financement de projet, bien que validées par un organisme de droit public, ce qui anéantit la tranquillité d'esprit et la rationalité.
5. L'approche innovante du *Plan de réhabilitation et de réédification pour le quartier Piscinola Marianella* -déjà adjugé selon des plans de travail précis- s'est heurtée à des modalités de mise en œuvre fragmentées, généralement sans contrôles ni entretien.
6. « *Salerno-Porta Ovest* » Salerno-Porta Ovest a échoué parce que le maître d'ouvrage qui a adjugé le contrat a accepté des variantes injustifiables dans la phase contractuelle : elles réduisent le paysage et l'interconnexion fonctionnelle avec le système urbain émergeant de la concurrence internationale et avec un développement pleinement validé à une brutale autoroute urbaine.
7. *Université du Sannio* : après la réalisation du premier petit projet de réhabilitation, le plan général risque d'être compromis par un "bâtiment préfabriqué barbare" -considéré comme rapidement réalisable et indûment situé dans la région- car on a transféré à cet effet le financement 2016 au lieu de l'utiliser pour la partie restante de l'ensemble du projet approuvé.



Naples
proposition des liens urbains
(études pour le Plan-Cadre des équipements)
« zones à problèmes »
et continuités des espaces verts
et des itinéraires piétons



de-urbaniser
Vesuvio et les territoires qui risquent



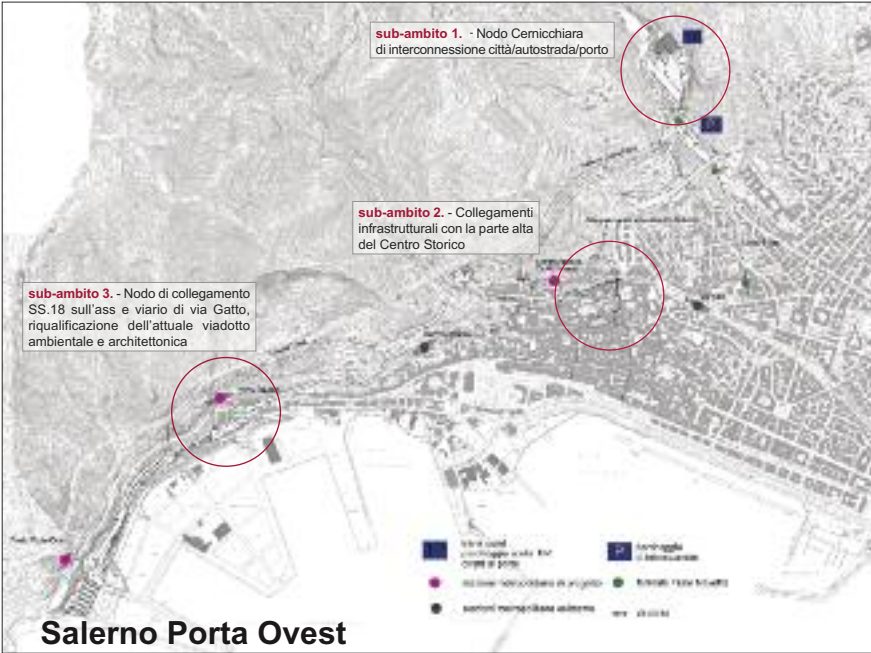
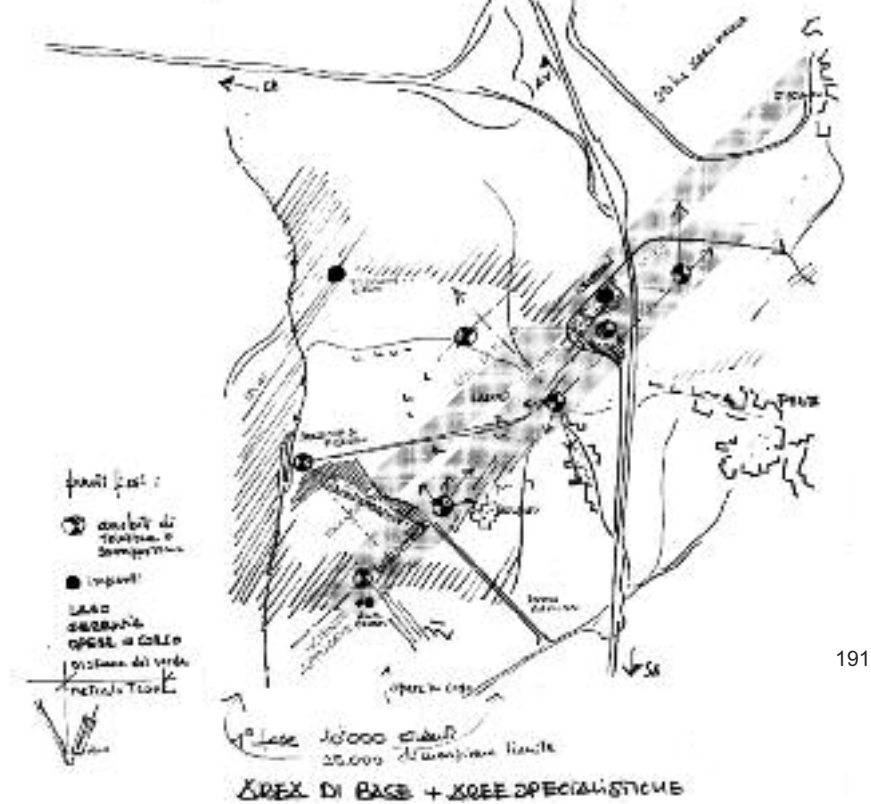
Piscinola Marianella

• **Université dans la Vallée de l'Irno**, images p.8. Voir « *Proposition pour l'insertion de l'Université dans une trame urbaine* », <Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture> n°1/1976; en italien: « *Architettura e forma dell'Università* », dans <Napoli: per la riorganizzazione delle strutture universitarie nel centro antico>, D'Alessandro 1976

• **Voierie, parking et équipements sous-marins / Naples** (avec Tecnomare, Saipem Italia, I.M.I.), images p.77. Concours I.G.I. 1992 « *Un'idea per ogni città* », 1°prix / Napoli. Voir vidéo « *Naples et la mer* », mise en scène Carla Giusti; et, entre autres, Alessandro Gubitosi, « *Proposte possibili per Napoli* », <l'Arca> n°6/1995, pp.40-45; « *Napoli e il mare: Mergellina e il lungomare di via Caracciolo / Naples and sea: Mergellina and the Via Caracciolo waterfront* », TRIA, CNR-Università di Napoli, ESI 2014, pp.163-173

• **Réhabilitation urbaine à Piscinola Marianella**, images p.83. Voir « *Ricomposizione urbana a Piscinola Marianella / Re-knitting urban fabrics* », <Spazio e Società> n°21/1983, pp.106-117; Pino Scaglione, « *Pica Ciamarra Associati - Architettura per i luoghi* », Kappa 1985, pp.109-127

• **Salerno-Porta Ovest** (avec Vincenzo Adinolfi et Franco Alfano; voierie et transports, Incoset; géologie, Domenico Calcaterra), images p.77. Voir vidéo « *Salerno Porte Ovest* », mise en scène : Formae; et entre autres Paola Pierotti, « *Pica Ciamarra libera Salerno Ovest* », <Progetti e Concorsi - Edilizia e Territorio> 2007; Maurizio Russo, « *Il progetto urbano nella città contemporanea - L'esperienza di Salerno nel panorama europeo* », Clean 2011, pp. 205-207; « *Salerno-Porta Ovest* », in <QVQC Quale Velocità/Quale Città, AV e i nuovi scenari ambientali e territoriali in Europa e in Italia>, Ferrovie dello Stato, CIFI 2011, pp.575-580



Salerno Porta Ovest



La Clairvoyance
René Magritte/1936

Au dehors, au-dedans de l'Université
15.12.2007 - *ultima lezione, Aula Magna della Facoltà di Architettura di Napoli*

Sustainability Sustains Architecture
18.10.2002 - SAIE, Bologna, Palazzo dei Congressi

Alphabétisation à l'écologie et à la qualité de l'architecture
21.06.2011 - « *Alfabetizzazione all'ecologia e alla qualità dell'architettura* », Palazzo Vecchio, Firenze

Smart thinking – Smart planning
19.11.2012 - SIEE/China-Italy Innovation Forum, Smart City Forum

Savoir se développer
02.07.2008 - XXIII World Congress of Architecture / U.I.A.

Re-civiliser l'urbain
12.10.2013 - « *Re-humanise Urban Areas* » - Palazzo Medici Riccardi, Firenze

Périphéries : inconvénients à combler
07.04.2015 - *Profezia dell'architettura / Periferia come luogo dell'identità*, Macerata

Mobilité dans les zones métropolitaines, nouveaux comportements et formes de socialité
06.11.2009 - Venezia / *Urbanpromo: aree ferroviarie dismesse e impatto urbano delle politiche della mobilità*

Espaces publics et mobilité urbaine
29.07.2015, XXV Seminario Internazionale di Camerino

Des « non-lieux » aux « lieux de condensation sociale »
31.07.2016 - XXVI Seminario internazionale di Camerino

Critères pour les espaces urbains
« *Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture* », n°1/2015

La récupération de l'identité
29.08.2014 - *Workshop di Architettura di Alvito*

Le mantra de l'Ecologie dans la pratique des relations: approche humaniste au territoire
26.08.2015 - *Humanistic approach to the territory, MED Green Forum 2015 - University of Florence*

Pourquoi un manifeste ?
16.07.2015 - *Palazzo della Cultura, Messina*

Vers un nouveau cycle en architecture
26.02.2016 - *Facoltà di Architettura - Siracusa*

Vers le Code de Conception
11.04.2016 - *Convegno Nazionale ANIAI, Architettura e Ingegneria, Apporto delle Associazioni alle Istituzioni*

Connaître pour gouverner
editoriale di <Bioarchitettura> n°98-99/2016

Vers la Cité des dialogues
10.11.2016 - *Convegno Federazione Anna Lindh per il Dialogo fra le Culture, Museo del Mediterraneo*

Architecture: seconde nature agissant pour des usages civils
08.05.2017- *Istituto Italiano per gli Studi Filosofici / Diarch Napoli*

Utopie concrète
« *Le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture* », n°1/2 - 2018

Des bouteilles à la mer
17.11.2017 - *Master Lumsa/CasaClima, Roma; rielabora « Precondizioni dell'Armonia »*, 6.11.2017 - Siracusa

En scrutant le futur
29.07.2018 - XXVIII Seminario Internazionale di Camerino

	<i>couverture</i>	Casa Bianca a Posillipo		4, 160	Andrea Pazienza	
	4ème de la <i>couverture</i>	Torre del Tempo dans la Piazza di Fuorigrotta		16, 18	Mimmo Jodice	
				17, 121	https://fishki.net/cards/135817-otkrytka.html	
				18	Christo	
				19	Colorized The Mummy\'s Tomb Lon Chaney Jr.jpg by dr-realart-md	
				21	Svartsengi Power Station	
				22, 46, 92, 171	René Magritte	
				23	Uno sguardo dal ponte, secante vesuviana by Daniele Bigliardo	
				23	Paul Klee messenger of autumn	
				28, 48, 171, 181,	Alastair Magnaldo	
				28,96, 174	Tullio Pericoli;	
				28	Verner Panton, Miniature Heart Chair	
				30	Brian Hayes, Change Global Climate Change; Atsushi Nakazawa, Happen Now	
				33, 46, 98	Elektra Vision Royalty free image	
				35, 53, 98, 158	Gilbert Garcin	
				42	Mrs. Eleanor Roosevelt presenta la Dichiarazione (1948), https://it.wikipedia.org	
					L'effetto farfalla nell'attrattore di Lorenz, https://it.wikipedia.org	
				44	De Burj Dubai is nog niet eens af: de crisis heeft de werken flink vertraagd; Jean Giraud	
				44	Tavola Strozzi, 1472	
				45, 167	Al Gore, An inconvenient truth	
				46	Langen Foundation, Tadao Ando; Fernand Léger, les bâtisseurs	
				48	Upside Down House in Szymbark, Daniel Chapevski	
				53	M.C.Escher	
				54	Gomitolo_di_autostrade.jpg, https://it.wikipedia.org	195
				54	Daniel Buren, La maison éclatée aux quatres salles	
				57	http://www.sikelianews.it/wps/cultura-e-societa/castelli-di-carta-un-racconto-di-serena-ferrara/	
				58	arquitetura mutável, Yona Friedman, 1956	
				59	Emilio Ambasz, Acros Fukuoka International Hall	
				72	Burak Tigh, New World Order; امرش كاب ركن رهش مرامت؛ نارهرت مراب	
				74	Candilis, Josic, Woods	
				79	Density, Interval, and Measure. Diagram of five minute walk. PS, 1967	
				80/109	Cartier-Bresson, Shanghai, 1948 http://www.freakingnews.com/pictures/5000/Cartier-Bresson-pranks---5160.jpg	
					Derriere la Gare Saint-Lazare https://iconicphotos.wordpress.com/2009/07/26/derriere-la-gare-saint-lazare/	
				98	http://www.economistjurist.es/sumario-de-la-revista/42/	
					https://lh6.googleusercontent.com/-3-8mc4Vo984/UjgL-kqXqPI/AAAAAAAAASmE/oooY4nFzF5A/s640/blogger-image--1035597653.jpg	
				103	l'ombra della luce	
					https://tramedipensieri.wordpress.com/2013/05/#jp-carousel-4739	
				106	Elektra Vision Royalty free image	
				117	http://archspeech.com/image/article/a958ccf04e3fd9f6f5c9600db27ce3d.jpg	
					http://transculturalmodernism.org/article/9	
					http://www.thesolver.it/2013/07/24/la-teoria-keynesiana-john-maynard-keynes/	
				122	https://www.unilibro.it/libro/o-connor-joseph/cowboys-indians/9788806142964	
					https://alchetron.com/Leo-von-Klenze#demo_123	
					http://www.vitadamamma.com/wp-content/uploads/2011/08/castelli-di-sabbia.jpg	
				129	http://www.frontiere.eu/figura-63-assestamento-scenico-per-le-riprese-filmiche-di-metropolis-1926/ 130	
				137	https://sc01.alicdn.com/kfi/HTB1WkwnHXXXXXxXVXXq6xXFXXXL/222443258/HTB1WkwnHXXXXXxXVXXq6xXFXXXL.jpg	
				151	https://www.livestrong.com/article/184202-how-to-fold-an-old-graco-stroller/	
				161	http://ravepad.com/page/bilbao/images/view/14975981/Guggenheim-Bilbao-Exterior	
					https://erevoktonos.blogspot.it/2015_05_11_archive.html	
				162	http://concorsi.librimondadori.it/ken-follett-eternita/contributo/image-51/	
					http://www.les7duquebec.com/contributeurssurprise/manifeste-du-parti-ouvrier-robert-bibeau/	
					https://alchetron.com/Leo-von-Klenze#demo	
				174	http://www.eticamente.net/wp-content/uploads/2013/04/bottiglia-messaggio-thumb-572xauto-56770.jpg	
				179	https://it.pinterest.com/pin/154740937167423277/	
				179	https://it.pinterest.com/pin/270145677630899515/	



Pica Ciamarra Associati est un laboratoire de projet architectural et urbain qui plonge ses racines dans l'intense activité théorique et pratique amorcée au tout début des années 60 par Massimo Pica Ciamarra.

Depuis lors, s'est noué un rapport ininterrompu avec « *Le Carré bleu, feuille internationale d'architecture* » et les principaux représentants de la culture du Team X qui l'ont animé: d'où l'attention pour ce qui est au delà de la forme, pour le rapport avec des contextes même a-spatiaux, pour les niveaux d'intégration élevés et les confrontations dialectiques.

Les projets transcendent les logiques de secteur, cherchent des réponses simultanées à des exigences contradictoires, cherchent à concilier utopies et concrétude.

Parmi les livres, citons: *Integrare*, Jaca Book 2010; *Etimo: costruire secondo principi*, Liguori 2004; *Interazioni*, Clean 1997; *La cultura del progetto*, Graffiti 1996; *Qualità e concezione del progetto*, Officina 1994; (par) *Città futura: alternative per il prossimo millennio*, Cuen 1988; *Architecture e dimensione urbana*, Ceec 1977

Au nombre des contributions critiques en 2017: A. Iolanda Lima, *Dai frammenti urbani ai sistemi ecologici - Architecture dei Pica Ciamarra Associati*, Jaca Book - Milano; Cesare de' Seta, « *MPC et la coerenza nel moderno* » in <La civiltà architettonica in Italia dal 1945 ad oggi>, Longanesi - Milano; Luigi Prestinenza Puglisi, « *MPC, l'onnivoro* » in <Architetti d'Italia> su Artribune

